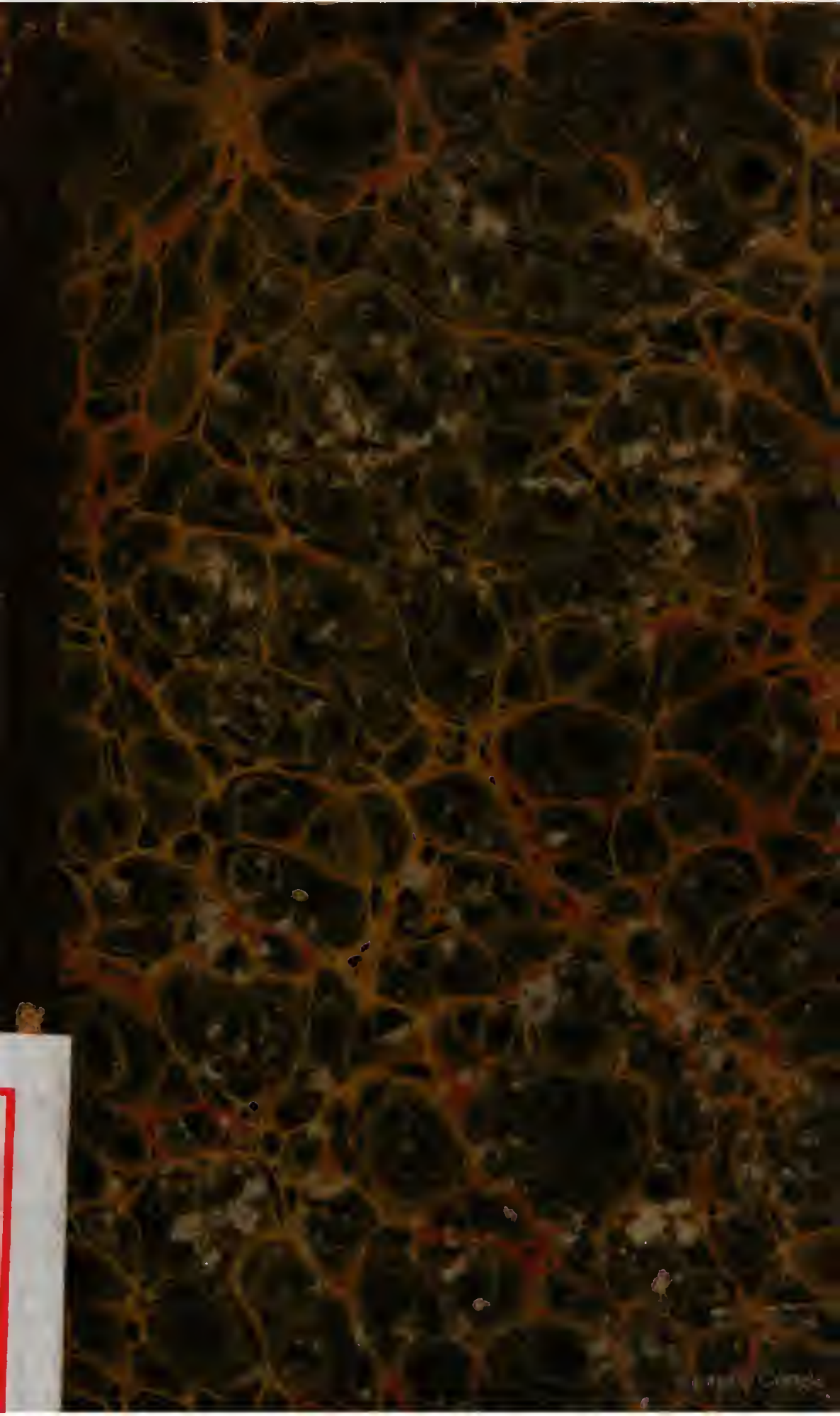


NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
VITTORIO EM. III
NAPOLI

l'A. è Silati di Banalle
ed. or. La Haye, 1777

VOYAGES

EN

DIFFÉRENS PAYS

DE

L'EUROPE.

TOME PREMIER.

VOYAGES

EN

DIFFÉRENS PAYS

DE

L'EUROPE,

EN 1774, 1775 ET 1776.

OU

LETTRES ÉCRITES

de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile, & de Paris.

TOME PREMIER.

EN SUISSE,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVIII.

960933

FONDO DORIA I. 637 (1

Bibl. Nazionale V. E. III NAPOLI

PRÉFACE
DE
L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de ces lettres n'a pas couru en poſte au travers des pays, dont il parle. Il a fait dans toutes ces contrées un long ſéjour, & il y a été plus d'une fois. Il n'eſt donc pas étonnant que ces lettres ſoient remplies de détails qui concernent les mœurs, les manieres de vivre, les façons de penſer, & les gouvernemens des différentes nations qu'il a vues. Souvent ſes relations ſont directement oppoſées à celles de quelques autres voyageurs: ce qui n'eſt pas étonnant non plus: car il y a de la différence entre examiner un pays à loiſir, & le parcourir à la hâte; entrevoir un petit nombre de gens qui ſe communiquent aux étrangers & qui leur font des politeſſes, & ſe répandre dans toutes les claſſes d'hommes; entre faire des viſites de cérémonie aux

gens en place & aux hommes de lettres, & les voir avec aſſiduité & ſans aucune eſpece de gêne. Ceux qui ne ſont que courir d'un pays à l'autre, ont de la peine à trouver des différences eſſentielles entre les habitans des différentes contrées de l'Europe : ils croyent voir par-tout un grand fonds d'uniformité, & s'imaginent d'en pouvoir perſuader également leurs lecteurs. Mais ils ſe trompent groſſièrement. S'il y a des choſes qui rapprochent à quelques égards les différens peuples de l'Europe, comme, par exemple, la même morale, le même fonds de religion, les mêmes principes de législation, il y en a d'autres, qui produiſent dans le caractere, dans les paſſions, dans les goûts, dans les façons de vivre & dans les mœurs de ces mêmes nations, des différences eſſentielles : telles ſont le climat, la nourriture, les boiſſons, la qualité du pays, la différence de certains principes de religion, celle de certaines maximes de gouvernement, celle enfin d'une législation plus ou moins parfaite, plus ou moins convenable à une nation qu'à l'autre. L'auteur paroît s'être attaché

principalement à développer & marquer ces différences. S'il étoit permis de communiquer au public ce que l'on ſe permet de confier à des amis, il y auroit eu dans le manuſcrit de ces lettres bien des choſes très-propres à ſatisfaire ſur ces ſujets plus particuliérement la curioſité des lecteurs: mais j'ai retranché dans l'impreſſion toutes les deſcriptions des caracteres perſonnels, & tous les récits des choſes que le gros des hommes eſt cenſé devoir ignorer. Il y a dans le même manuſcrit pluſieurs digreſſions ſur d'autres pays, où l'auteur a également voyagé, dont les poſſeſſeurs n'ont pas encore jugé à propos de m'en faire part: j'ai donc ſupprimé de même preſque toutes ces digreſſions, pour que l'on puiſſe, ſi on le trouvera bon, en faire, dans un temps, un meilleur uſage. Tout le reſte du manuſcrit a été laiſſé dans l'état où on me l'a remis, ſans qu'il y ait été fait le moindre changement. Si quelques claſſes de perſonnes y rencontrent par-ci par-là des paſſages, où elles ſe croiront peu ménagées, il faut qu'elles ſe ſouviennent, que dans les diſcours familiers le pu-

blic les ménage beaucoup moins ; pour lors elles trouveront, que l'auteur, qui ne pouvoit pas prévoir l'uſage que l'on feroit un jour de ſes lettres, n'a encore parlé d'elles qu'avec beaucoup de réſerve.

TABLE
DES
SOMMAIRES,
CONTENUS DANS LES DEUX VOLUMES.

TOME I.

LETTRE PREMIERE.

Berlin le 10 *Février* 1774.

Évêques & princes d'Allemagne, leurs cours. Vienne; l'Impératrice; Jéſuites & leurs fineſſes. Code Théréſien. Catalogue des livres défendus. Style de chancellerie. Maniere de faire les études. Jeu & bonne chere des Viennois. Nobleſſe; Gens de mérite; Gens de lettres; Médecins; Publiciſtes; Theſes publiques; Troupes Autrichiennes: Bibliotheque publique. Prêtres Italiens; Abbé Métaſtaſe. Prêtres Liégeois, Gouverneurs d'Enfants. Sévérité de la Police de Vienne. Population, Etrangers, Cours Souveraines, Manufactures & Commerce. *Pag.* 1-34.

LETTRE SECONDE.

Berlin le 20 *Avril* 1774.

Diviſion de l'Allemagne en Cercles. Titres honorifiques ambitionnés par les Allemands. Zele des Allemands pour le ſervice de leurs Maîtres. Occupations ordinaires des petits ſeigneurs de l'Empire: Princes

ecclésiastiques : leur maniere de gouverner. Chanoines : gens de mérite parmi eux. Moines ; réglements de feu l'électeur de Mayence par rapport aux moines mendians : gens de mérite parmi les moines. *Pag.* 35-44.

LETTRE TROISIEME.

Berlin le 30 *Juin* 1774.
Science des Allemands : maniere d'étudier chez les Catholiques ; maniere d'étudier chez les Protestants. Professeurs des Académies protestantes ; Gazettes Littéraires ; Jurisconsultes, Théologiens, Canonistes, Poëtes, Historiens. *Pag.* 45-59.

LETTRE QUATRIEME.

Potzdam le 18 *Août* 1774.
Roi de Prusse ; audience chez lui : sa façon de vivre. ses occupations : Colonel *Quintus* : comment le Roi dirige toutes les chambres de conseils : chapelains du roi : cas que le roi fait de certaines doctrines théologiques : commerce : dépenses du roi pour faire rebâtir Berlin. Potzdam : Conseillers en titre. Berlin, sa population : mauvaises qualités du bas peuple. Etat du commerce dans les différents païs de l'Allemagne. Influence des différentes religions & des différents gouvernements sur le commerce en Allemagne. Académie de Berlin, ses différents membres. Liberté des libraires Prussiens. Mœurs & manieres des Allemands protestants & catholiques. Jésuites des états

Pruſſiens. Egliſe catholique de Berlin : méchancetés du pere Mécénate ſon fondateur. Adminiſtration de la juſtice dans les états Pruſſiens. Tactique de l'armée Pruſſienne : ſecret du Gouvernement. Nombre des troupes Pruſſiennes. *Pag.* 60-93.

LETTRE CINQUIEME.

Inſpruck dans le Tyrol, le 12 *Novembre* 1774.

Douanes Autrichiennes ; beaux chemins & bonnes auberges des païs Autrichiens ; Univerſités ; Avantages des univerſités catholiques ſur celles des Proteſtants ; Jéſuite d'Inſpruck qui enſeignoit vingt-quatre langues ; Pere Servite, ſa façon de penſer & ſa note ſur un paſſage de Columelle. *Pag.* 94-121.

LETTRE SIXIEME.

Coire le 24 *Novembre* 1774.

Vallées du Trentin ; Valcamonica : Braves & uſage qu'on en fait en Valcamonica. Tiranno : Recruteurs Pruſſiens : Podeſtas de la Valteline ; comté de Bormio : Montagne de S. Maria ; Lauvines & paſſage dangereux par cette montagne : Différentes glaciéres de la Suiſſe & des Griſons : Hauteur du Mont Blanc. Source des différents grands fleuves de l'Europe dans les glaciéres. *Pag.* 122-138.

LETTRE SEPTIEME.

Coire le 28 *Novembre* 1774.

Païs des Griſons : leurs moyens de ſubſiſter : leur différent avec les Vénitiens : ſuites de ce différent : leurs

factions & diſſentions civiles : Anarchie des Griſons : intérêts des cours de Vienne & de Verſailles dans ce païs. Evêque de Coire. Capucins curés des Griſons catholiques & cabaretiers. Faltrank thé des Suiſſes. Eaux minérales. Les Engadinois ne permettent pas aux catholiques le culte de leur religion chez eux, ni les Valtelinois aux réformés. Eaux minérales & bains de Pfeffers. *Pag.* 139-153.

LETTRE HUITIEME.

Berne le 13 *Décembre* 1774.

Moyens ordinaires de ſubſiſter chez les Suiſſes. Comparaiſon entre la Suiſſe & la Hollande. Commerce & manufactures des Suiſſes. Culture des ſciences chez les Suiſſes : eſprit patriotique. *Pag.* 154-173.

LETTRE NEUVIEME.

Veniſe le 5 *Janvier* 1775.

Inconvénients attachés au ſéjour de cette ville : nobles Vénitiens : leurs gênes. Cittadins ; emplois auxquels ils peuvent aſpirer. Commodités des caffés & des théatres de Veniſe. Caſins dans la ville : dames Vénitiennes & leur maniere de vivre. Maſcarades. Caracteres des dames & des nobles Vénitiens. Doge de Veniſe. Etat des ſciences. Sciences favorites des nobles. Leur façon de penſer en fait de religion. Chevalier Thron. *Pag.* 174-192.

LETTRE DIXIEME.

Veniſe le 8 Janvier 1775.

Etat des Sciences en Italie : gênes des gens de Lettres: obſtacles qui s'oppoſent à la publication des livres. Gens de Lettres de la Toſcane ; liberté d'imprimer dans ce païs : facilité qu'ont les moines de publier leurs ouvrages: nouvelle édition des œuvres de S. Bonaventure. Paſſage remarquable qui ſe trouve dans un livre de ce S. Docteur. Avantage de l'Italie par rapport aux ſciences, en ce qu'elle eſt partagée en pluſieurs états, & qu'elle a pluſieurs métropoles. Diſputes ſur différentes matieres entre les Jéſuites & les Dominicains : autres ſujets de diſputes entre différents ordres eccléſiaſtiques & avec le clergé ſéculier. Mauvaiſe conduite du Pape Rezzonico : livres que cette conduite occaſionna. L'abbé Muratori, le marquis Maffei, Giannone, l'abbé Génoveſi ; l'abbé Métaſtaſe, Goldoni, le comte Gozzi, Benoit XIV, ſon ouvrage *de canoniſatione ſanctorum.* Lami, ſes gazettes Littéraires. L'abbé Martorelli, ſon ouvrage *de Theca calamaria.* L'avocat Matthei, ſa traduction des pſaumes. Caractere des gens de lettres d'Italie, qui s'appliquent à l'étude de l'antiquité. Mérite des traductions faites en Italien des ouvrages des anciens, & en particulier des traductions de Thucidide, de Tite-Live, de Tacite. Juriſconſultes Italiens ; œuvres du Cardinal de Luca. Déciſion de la Rote de Rome : Avocats de Veniſe & de Naples.

Don Pepe Cirillo : Avocats de Rome & de Milan. *Pag.* 193-225.

LETTRE ONZIEME.

Veniſe le 16 *Janvier* 1775.

Tribunal des Inquiſiteurs d'état à Veniſe. Sbirres & eſpions de la police. Méchanceté & libertinage des moines. Conduite des religieuſes. Inquiſition eccléſiaſtique. Liberté de l'Egliſe Vénitienne. Luxe des Vénitiens : leur façon de vivre à la campagne. Maiſons de plaiſance. Hiſtoire du prevôt de Soliſoli dans le Bergamaſque. Avocats : Impôts : Revenus de l'état. Marine : Troupes de terre : lâcheté & mauvaiſe diſcipline de ces troupes. Voiſins dangereux. Les nobles Vénitiens peuvent poſſéder des fiefs dans les états des puiſſances étrangéres, mais il ne leur eſt pas permis d'y exercer aucun emploi. Eccléſiaſtiques exclus de tout emploi civil. Adminiſtration de la juſtice dans la terre ferme. Excurſion de l'auteur dans le Milanois : dégradation de ce pays après l'tabliſſement des fermes. Population actuelle des villes de Milan & de Mantoue comparée avec celle des temps paſſés. Riches couvents de ces deux provinces. Manuſcrit de Vinci. Nobleſſe Milanoiſe. *Pag.* 226-261.

LETTRE DOUZIEME.

Rome le 25 *Janvier* 1775.

Cività Vecchia. Inſolence des galériens de cette ville, élection du nouveau Pape. Diſpoſition des Romains

à ſon égard lors de ſa proclamation. Parti Rezzonico. Le feu pape Ganganelli : motif qui le fit faire pape : Cardinal Torregiani : Cardinal Camerlingue : ſatyre faite contre les Cardinaux du dernier Conclave. Le nouveau pape paroît favorable aux Jéſuites. Raiſon, pourquoi le nouveau pape a pris le nom de Pie VI. Cenſure du pontificat de Pie V. Carnaval de Florence. Liberté des dames Florentines durant le carnaval ; Sigisbéiſme. Beauté & graces de la langue Toſcane. Caractere des Florentins. Pluſieurs ſages réglements du préſent Grand Duc. Réglement pour la ſanté des filles publiques. Gênes ; Induſtrie ſurprenante des Génois : caractere de leur nobleſſe. *Pag.* 262-281.

LETTRE TREIZIEME.

Rome le 1 *Mars* 1775.

Couronnement du Pape. Muſique pontificale : Cavalcade du S. Pere du Vatican à Ste. Marie Majeure. Mort du feu pape Ganganelli par le poiſon : Cenſure de ſon regne durant les ſix derniers mois de ſa vie. Pere Buontempi confident du Pape Ganganelli. Liaiſon du pere Buontempi avec la Signoria Vittoria... ſentiments oppoſés des Romains ſur la conduite du feu pape. Bruits répandus contre lui par les Jéſuites. Diſpoſition des autres moines à ſon égard. Sentiments de l'auteur ſur ce même pape. Sa timidité principale raiſon de ſa mort. *Pag.* 282-299.

LETTRE QUATORZIEME.

Rome le 10 *Mars* 1775.

Doctrine du pape Ganganelli : comparaiſon de la doctrine de ce pape avec celle de Benoit XIV. Jugement ſur pluſieurs lettres du pape Ganganelli : Canoniſation des ſaints. Nouveau miracle très-remarquable de S. Thomas d'Aquin dans le couvent de Foſſanuova. Miracle pareil de S. Jean Baptiſte dans un couvent de religieuſes à Naples. Jugement d'une religieuſe ſur ce miracle. *Pag.* 300-312.

TOME II.

LETTRE QUINZIEME.

Rome le 15 *Mars* 1775.

Ouverture du Jubilé à Rome : origine de cette ſolemnité, & ſa décadence : tas de gueux qui arrivent de tous cotés à Rome pour y gagner cette indulgence. Comparaiſon du Jubilé des chrétiens avec celui des anciens payens. Déréglemens occaſionnés par les Caſtrats, qui jouent les rôles de femmes ſur les théatres de Rome. Pouvoir des moines dans cette ville : ils firent échouer le projet du Pape Benoît XIV. qui vouloit abolir le carême & diminuer le nombre des fêtes : conduite des Romains envers les étrangers. Uſages de ſigisbé : ils ſont plus incommodes aux dames que leurs maris. Cauſes du libertinage des femmes italiennes : différence du caractere des Romains modernes & des anciens. *Pag.* 1-23.

LETTRE SEIZIEME.

Rome le 18 *Mars* 1775.

Différence entre l'ancienne Rome & la moderne, par rapport à l'étendue, aux édifices, au Capitole & ſes environs, à la population, aux qualités, aux profeſſions, & aux richeſſes des habitans. Abbés, Filles de joye. Excommunications uſitées contre les femmes qui ſe livrent à la débauche ſans avoir le privilége de filles publiques. Etat de la religion à Rome. Parallele des

ſuperſtitions Romaines avec celles des autres peuples. Douceur du Tribunal de l'inquiſition à Rome. Catalogue des livres défendus. ſciences qui ſont les plus cultivées à Rome. Qualités de ceux qui profeſſent les belles lettres & les antiquités. Juriſconſultes. Monſignor Bottari. Revenus du pape. De la Daterie. Impôts des Romains. Etat miſérable de la campagne de Rome. S. Marino. Poëtes arcades, gravité des femmes Romaines. *Pag.* 24-52.

LETTRE DIX-SEPTIEME.

Naples le 6 Octobre 1775.

Prodigieux changemens opérés par la mer, les volcans, les tremblemens de terre, par le temps & les hommes dans les pays de Naples & de Sicile. Différence du climat & du terrein de Naples d'avec celui des autres pays de l'Italie. La Pouille : ſes productions. l'Abruzze & ſes productions. Populations des royaumes de Naples & de Sicile. Revenus du roi de Naples : cauſes de leur modicité. ſituation avantageuſe de ſes états pour le commerce : entraves du commerce. Francs-maçons : cauſe de leurs perſécutions Arrendamenti & les inconvéniens qui en reſultent. Taxes & gabelles de différentes ſortes : exécutions du clergé. *Pag.* 53-75.

LETTRE DIX-HUITIEME.

Naples le 12 *Octobre* 1775.

Le climat n'eſt pas la cauſe de la pareſſe & du peu d'induſtrie des Napolitains & des Siciliens. Etat an-

cien de ces peuples, différence de la chaleur de ce climat d'avec celle des climats ſeptentrionaux. Quels ſont les véritables fléaux de ces contrées : richeſſes du clergé. Nombre des moines & des religieuſes. Couvents de la ville de Naples. Couvent de chartreux. Couvent de Monte-Caſine dans la Campanie. Autres riches couvents. Mœurs & conduite des moines Napolitains. Le pere Rocco fameux jacobin. Pere Pepe célebre impoſteur de la compagnie de Jeſus. Charlatans ſéculiers & eccléſiaſtiques dans les places publiques. Cochons privilégiés de l'abbaye de S. Antoine. Inconvéniens qui réſultent du conflit des ſuperſtitions ſemées par les moines avec les nouvelles lumieres que répandent les gens de lettres. Inquiſition bannie de Naples. Magiſtrature intitulée *Tribunal contre le S. Office*. Eſprit de tolérance du Gouvernement de Naples. Les peres Torè & Minaſi ſavans eſtimables. *Pag.* 76-99.

LETTRE DIX-NEUVIEME.

Naples le 18 *Octobre* 1775.

Gouvernement féodal : ſes effets. Nombre des vaſſaux de la couronne dans les royaumes de Naples & de Sicile. influence du gouvernement ſur le bonheur des peuples dans les différens états de l'Italie. Effet de la bonne opinion, que les ſujets ont du gouvernement de leur pays. Fauſſeté de la maxime ; que les habitans des pays chauds ſont faits pour l'eſclavage. Nature du gouvernement eccléſiaſtique. Edu-

cation, caractere, mœurs de la nobleſſe Napolitaine & Sicilienne *Pag.* 100-122.

LETTRE VINGTIEME.

Naples le 28 *Octobre* 1775.

Luxe des Napolitains: parade des dames le jeudi & le vendredi ſaint: parade des hommes les vendredis de Mars: parade des artiſans à la proceſſion de la Fête-Dieu: jours de parade pour les payſans. Fête de la Madonne *di pié-di-grotta.* Muſique d'Egliſe. Economie de la nobleſſe dans l'intérieur de leurs maiſons. Domeſtiques. Amuſemens des Napolitains. Théatres; Opéra ſérieux & comique. Muſique de théatre: ſupériorité de la muſique Napolitaine ſur celle du reſte de l'Italie: raiſons de cela. *P.* 123-138.

LETTRE VINGT-UNIEME.

Naples le 30 *Octobre* 1775.

Tintamarre de Naples; ſa population: beauté & ſituation délicieuſe de cette ville: défaut de promenades commodes pendant le jour. Commerce & induſtrie des habitants: entraves du commerce. Moyens de ſubſiſter. Méfiance générale; cauſes de cela: Mauvaiſe police. Lazzaroni & leur caractere. Troupes du roi de Naples. Régiment des Liparottes: régiment des Gardes: régiments Albanois: Cocagnes: Climat. Femmes. *Pag.* 139-165.

LETTRE VINGT-DEUXIEME.

Naples le 15 *Novembre* 1775.

Gêne de ceux qui vont voir le cabinet de Portici. Salerne: Paeſtum & ſes ruines. Amalfi. Voyage en Calabre: Précautions à prendre pour ce voyage. Changement prodigieux dans la ſurface de ſa côte occidentale: impoſſibilité de trouver l'emplacement des anciennes villes ſur cette côte. *Caſtel a mare della Bruca: Policaſtro: Turtura: Scalea: Paula: Murano: Caſtrovillari: Saracina: Altomonte:* heureuſe rencontre. *Vins de ce canton: Cetrara:* montagnes fertiles de ce canton. *Coſenza* Capitale de la Calabre citérieure: hommes de mérite: hiſtoire concernant *Stocco de Coſenza*, & *Maſuccio Salernitano:* Environs de *Coſenza. Monte Leone: Bivona: Mileto: Seunnara.* Endroit juſqu'où arrivoit la mer avant que la Sicile fut détachée de la Calabre. *Reggio.* Abbé Moriſano a refuté & corrigé M. d'Orville. *Fata Morgana* ſpectacle ſur la mer: productions des montagnes & des campagnes de *Reggio.* Nouveaux impôts inventés par le marquis *Gregori de Squillace*, réflexions ſur l'opinion de ceux qui croyent que les climats chauds rendent les hommes pareſſeux. Montagnes de la Calabre: productions de la côte occidentale: excellence de ſes fruits, & de ſes vins: commerce des Génois ſur cette côte. Albanois établis dans la Calabre. Mines. Voyage par la côte orientale de la Calabre: fertilité de cette côte, *Motta di Burzano:* veſtiges de l'ancienne ville de

Locres : différence prodigieuſe de l'état actuel de cette côte d'avec ſon état ancien. *Gerace : Capo di Stillo :* chartreux : *Squillace : Catanzaro*, capitale de la Calabre méridionale. *Simori : Cotrone.* Reſtes du temple de *Juno Lacinia.* Endroit de l'ancienne Sybaris. Fertilité naturelle de ce canton : manne : ſuc de réglisſe. Mines, ſituation de l'ancienne ville de *Métapontum :* plaines fertiles : *Taranto :* parallèle de ſon état actuel avec ſon état ancien. *Scylla :* environs de *Scylla :* paſſage du détroit quand il eſt dangereux. Prince de *Scylla.* Mœurs & caractere des Calabrois. *Pag.* 166-219.

LETTRE VINGT-TROISIEME.

Naples le 20 *Novembre* 1775.

Deſcription ultérieure de la Calabre : ſes productions : ſoye : manufactures : impoſitions ſur la ſoye : vins : huiles : minéraux : cannes à ſucre. *Pag.* 220-233.

LETTRE VINGT-QUATRIEME.

L'auteur a écrit cette lettre & la ſuivante durant ſon ſéjour en Sicile, avant ſon retour à Naples.

Palerme le 6 *Mai* 1775.

Paſſage en Sicile. Carybde : parfum au détroit : fleurs & plantes aromatiques : aloès. Deſcription de la Sicile par Diodore. Meſſine & ſes environs. Taormina : maronniers d'une grandeur prodigieuſe ſur les laves du mont Etna. Route de *Catania* toute formée par ces laves : fertilité des environs de Catania dans l'eſpace

de dix milles vers le mont Etna. Comparaiſon de Catania avec Meſſine : cauſes de la décadence de cette derniere ville. Qualités & productions de la côte depuis Catane juſqu'à Syracuſe. Etat préſent de Syracuſe. Cannes de ſucre à Avola. Côte occidentale. Prairies & campagnes de Raguſa, Modica, Vittoria, Alicata, Palma. Ville de *Girgenti :* paralléle de ſon état actuel avec ce qu'elle étoit anciennement. *Sciacca : Trapani : Monréale : Palerme.* Continent de l'Iſle : cauſes qui le font fleurir. Etat de cette Iſle par rapport à l'agriculture, au commerce, à la population : comparaiſon de la Sicile avec d'autres états de l'Europe ; & différentes conſidérations ſur ce ſujet. Nobleſſe ; Clergé ; Avocats. *Pag.* 234-269.

LETTRE VINGT-CINQUIEME.

Palerme le 12 *Mai* 1775.

Intérieur des vallées de *Noto* & de *Mazzara.* maniere de conſerver le bled : le bled eſt la principale branche du commerce des Siciliens : cauſes qui font décheoir ce commerce. Productions de cette Iſle : riviéres célebres par des propriétés ſingulieres. Mont Etna : ſes crateres ; ſa lave : la tour du philoſofe : différentes régions de cette montagne : différentes productions ; commerce que l'on fait avec la neige de cette montagne. Tremblemens de terre ; Muſeum du prince de Biscaris à Catane : magnifique couvent & riche Muſeum des Bénédictins du même endroit. Moines de la Sicile. Mauvais Principes du gouvernement Eſpagnol du temps paſſé. Nobleſſe de la Sicile, ſon

goût pour la poëſie : Tribunal de l'Inquiſition Les Rois de Sicile Légats à Latere du S. Siege : effets de cette prérogative : Caractere des Siciliens. *Pag.* 270-304.

LETTRE VINGT-SIXIEME.

Paris le 12 *Septembre* 1776.

Paris : Promenades : Promeneurs au palais royal, & aux Tuilleries : fange & pouſſiere des rues de cette ville : ſpectacles. Proprieté de l'eau de la Seine : diſcours d'un médecin ſur pluſieurs abus contraires à la ſanté qui regnent dans cette ville. Egliſe : Hôtels : Procédure criminelle. Suites de cette procédure. Abus. *Pag.* 305-326.

LETTRE VINGT-SEPTIEME.

Paris le 18 *Septembre* 1776.

Multitude de journeaux : caracteres de certaines eſpeces de ſavans : leur mérite. Cenſure de livres. Etat actuel des Proteſtans en France : leurs mariages. M. Calmer Juif allemand Vicomte d'Amiens & ſeigneur de Picquigny. Cérémonie du pain béni, fêtes. Clergé : moines : revenus de la couronne : impôts : fermiers, & leurs commis. Amuſemens publics. Police. *Pag* 327-359.

VOYAGES

VOYAGES

EN

DIFFÉRENS PAYS

DE

L'EUROPE.

LETTRE PREMIERE.

Berlin le 20 Févr. 1774.

J'ai appris hier, par hazard, chez M. M... à Potzdam, que vous éties à Florence. Il paroit que l'Italie vous fait oublier vos amis: l'Allemagne ne fait pas le même effet sur moi. Puisque vous tardez si long-tems à me donner de vos nouvelles, je vous préviens en vous en donnant des miennes, ayant été informé que vous vous arrêterez encore assez long-tems à Florence.

Depuis que nous nous sommes quittés à Munich, je suis allé, comme je vous l'avois

dit, par Saltzbourg & Paſſau à Vienne. Ce fut dans ce voyage qui je vis, pour la première fois, dans un âge capable de réflexion, des Evêques Princes, ayant des ſoldats, des Intendans, des Muſiciens, des Courtiſans, des Chambellans, des Grands-Officiers de la Cour: des Conſeillers de toute eſpèce & des Cuiſiniers qui ſont mieux payés que les Conſeillers. Ce fut auſſi dans cette occaſion que j'acquis l'idée de la manie qu'ont tous les petits princes & les petits ſeigneurs de l'Allemagne d'avoir des Grands-Chambellans, des Grands-Maîtres d'Hôtel, des Grands-Échanſons, des Grands-Veneurs, de Grands-Cuiſiniers, des Capitaines des Gardes, des Troupes de Cavalerie & d'Infanterie, quand même toute la Cavalerie & toute l'Infanterie du petit Comte ou du petit Baron, ne dut conſiſter qu'en trois Houzards, quatre Grenadiers & ſix Fuſiliers. Ne vous imaginez pas que je forge ici des contes à plaiſir pour vous amuſer: j'ai vu des exemples frappants de ce que je viens de vous dire en Souabe, en Franconie & en Weſtphalie; & j'eſpère en voir bien d'autres encore, quand il me faudra repaſſer par quelques-uns de ces cantons pour continuer mes voyages.

Vienne eſt une ville qui fait tous ſes efforts pour ſortir de la barbarie, qui, dans l'Allemagne Catholique, eſt encore ſi prodigieuſe, qu'un homme né dans un païs policé, ne peut s'en former une juſte idée. L'Impératrice embraſſe avec plaiſir tous les bons conſeils qu'on lui donne pour faire fleurir les arts, les ſciences & le commerce, & pour tirer ſes ſujets de cet état de ſtupidité qui eſt encore extrême dans preſque tous les païs catholiques de l'Allemagne; Il paroit même que plus elle avance en age plus elle mépriſe les faux principes des bigots & des perſonnes attachées aux préjugés & aux erreurs de l'ancienne barbarie.

Avant que de ſortir de ma patrie, j'ai toujours crû que l'on faiſoit une grande injuſtice aux Jéſuites, en les accuſant de maintenir les princes & les peuples catholiques dans l'ignorance & dans la pareſſe. Je m'imaginois que les miniſtres de certains princes ne cherchoient leur abolition, que parce qu'ils trouvoient ſouvent dans leur chemin les confeſſeurs de leurs princes, qui, pour lors, étoient tous Jéſuites. Mais depuis que j'ai examiné les cours & les païs où les Jeſuites ont dominé, je reconnois que cette

vermine a fait bien du mal & qu'elle a mérité d'être écraſée.

La cour de Vienne eſt a préſent bien différente de ce qu'elle étoit lorſque la plupart des miniſtres & des courtiſans avoient des Jéſuites pour confeſſeurs. Ces fourbes faiſoient entrer la Religion partout où ils vouloient ; & par ce moyen ils ſurprenoient la conſcience délicate de leurs pénitents dans les choſes les plus indifférentes. Vouloient-ils écarter un homme habile du miniſtère ? C'étoit un mauvais ſujet que la religion defendoit d'employer. S'agiſſoit-il de faire rejetter un bon conſeil ? C'étoit un projet que la religion ne permettoit pas d'embraſſer. Un livre contenoit-il des choſes qu'ils n'enſeignoient pas dans leurs écoles ? C'étoit un ouvrage qui ſappoit les fondemens de la religion, & qu'il falloit défendre de toute néceſſité. Le regne de ces peres a occaſioné bien de mauvais réglements & formé bien de mauvais ſujets. Opiniatrement attachés aux erreurs & aux fatuités du ſiécle où ils ont pris naiſſance, ils perſécutoient la vérité & haïſſoient la lumière partout où elle ſe montroit. Dominés par l'ambition de mener à leur gré les princes & les grands, ils les éle-

voient dans l'ignorance, pour les tromper plus aiſément: ils leur inſpiroient l'orgueil pour les gagner par leurs flatteries; & ils les tournoient à la bigotterie pour pouvoir s'emparer inſenſiblement de leurs conſciences & de leurs biens.

On a publié à Vienne, il y a quelques années, un code criminel, qu'on appelle le *code Théréſien.* Cet ouvrage eſt bien contraire aux vues & à l'humanité de la ſouveraine, ſous le nom de laquelle il a été promulgué. Il paroît que le bourreau ait été ſouvent en conférence avec les Juriſconſultes qui l'ont redigé: car une grande partie de l'ouvrage conſiſte dans des détails concernant les différentes tortures, & en des planches qui repréſentent les différentes façons d'appliquer les priſonniers à la queſtion. On eſt allé juſqu'a préſcrire, en certains cas, la perfidie aux juges. Enfin tout ce que *Carpzove* & *Farinace* contiennent de plus cruel & de plus révoltant, y a obtenu le caractère ſacré de loi. Après cela il eſt naturel de penſer que les rédacteurs de ces Loix, ont eu ſoin de faire défendre le traité des délits & des peines du marquis *Beccaria.* Cependant on m'a aſſuré que l'on tolère à préſent

la lecture de ce livre ; & la cour a donné des ordres, qui, en dérogeant à certains articles de ce code, rétabliſſent les droits de l'humanité & de la juſtice : mais cela ne ſuffit pas : il faut encore que les loix conviennent aux peuples, pour qui elles ſont faites.

Le Catalogue des Livres défendus à Vienne eſt plus étendu que celui de Rome. On y a pouſſé le ſcrupule ſi loin, que l'on y a inſéré même les livres les plus ignorés : J'y ai trouvé, par hazard, *l'Indovino Ingleſe per Giam-batiſta Monauni in Trento.* La prohibition & le titre d'*Ingleſe*, m'ont fait naître l'envie de voir ce livre : je le fis venir malgré les précautions incroyables & extrêmement gênantes que l'on prend à Vienne pour empêcher l'entrée des livres defendus ; mais à ma grande mortification je vis que ce n'étoit qu'un miſérable calendrier, qui, au commencement de chaque mois, prédiſoit, mais ſeulement en général & ſans deſcendre à aucune particularité, les bons & les mauvais évènements par la ſituation des conſtellations.

On m'a dit que le Cardinal *Migazzi*, le Baron *Van-Svvieten*, le Profeſſeur *Martini*

& les Jéſuites ont eu la principale part à ce catalogue: il faut donc croire que tout ce qui s'y trouve d'outré ne vient que des Jéſuites: car le cardinal n'auroit eu garde d'enchérir ſur le modèle romain, qui n'eſt déja que trop étendu; & le Profeſſeur *Martini* eſt trop éclairé pour avoir voulu entreprendre de groſſir au lieu de diminuer le nombre des livres défendus. Cette charge peut encore moins tomber ſur feu Mr. *Van-Swieten.* On peut le ſoupçonner tout au plus d'avoir fait cet honneur à des livres de quelques médecins: car il n'étoit pas ami de tous les grands médecins: ce qui n'eſt pas étonnant, puisque tout le monde ſait que de tous les gens de lettres, les médecins ſont ceux qui s'accordent le moins entre eux.

Pendant que j'ai été à Vienne, je me ſuis bien diverti à lire les ſentences & les ordonnances des tribunaux de cette capitale. Vous ſavez que j'entends aſſez l'Allemand pour avoir fait une partie de mes études à Leipzik & à Gottingue; mais ſi je n'avois ſu que l'Allemand, je n'aurois rien compris au jargon de ces papiers. Il faut ſavoir, à la fois, l'Allemand, le Latin, le François & l'Italien pour entendre ce langage des tribunaux

Autrichiens, puisqu'il eſt compoſé de toutes ces langues. Ce n'eſt pas tout: les tribunaux ont auſſi un ſtile particulier, qu'on appelle ſtile de la Chancelerie, qui exige qu'une ſeule période contienne différentes choſes, qui n'ont aucune liaiſon entre elles; de ſorte que bien ſouvent un édit, une ſentence, une ordonnance de deux ou trois pages, ſont formés d'une, de deux ou de trois périodes tout au plus. Le galimatias qui règne dans les expreſſions & dans le ſtile, répand de la confuſion & de l'obſcurité ſur les choſes mêmes.

Ce ſont là des ſuites néceſſaires de leurs études & de leur manière de vivre. Presque tous les Viennois ont fait leurs études chez les Jéſuites; mais les Jéſuites Allemands n'ont jamais cultivé les lettres, trop différents en cela des Jéſuites François & Italiens, les Allemands n'étoient que de mauvais canoniſtes, de mauvais phyſiciens & de très mauvais humaniſtes, qui parloient & écrivoient un jargon de charretiers & de forgerons.

Une grande partie de la nobleſſe s'eſt cependant beaucoup polieée dans les païs étrangers à la barbe des Jéſuites & de leurs adhérents; mais pour les autres, ils écrivent & s'expriment d'une façon à faire peur.

Les Viennois aiment la bonne chère & le jeu ; & ils s'en occupent ſi fort que les gens qui ont des affaires à Vienne, les trouvent preſque toujours appliqués à ces deux grands objets. Je fréquentois des étrangers qui s'y trovoient pour des affaires : ils m'ont dit qu'ils ſe reputoient heureux lorsqu'ils pouvoient parler à certaines perſonnes ſoit entre le repas & le jeu, ou dans le tems que l'on mêloit les cartes. Un pauvre prêtre du Tirol qui vouloit faire voir une machine de ſon invention à de ſimples profeſſeurs de mathématiques, a reſté un an entier à Vienne ſans pouvoir ſeulement les voir en face. Au bout de l'année Mr. le Baron de *Sperges*, perſonnage d'un grand mérite, invita ces Meſſieurs à diner : ils virent chez lui la machine, qui étoit une horloge d'une nouvelle invention : ils la trouverent digne d'être préſentée à l'Impératrice, & cette bienfaiſante Princeſſe, fit un préſent conſidérable à l'inventeur, & lui accorda une penſion annuelle qui ſurpaſſa ſes eſpérances.

L'Imperatrice eſt la perſonne du monde la plus humaine & la plus bienfaiſante : l'Empereur eſt le Prince le plus actif, le plus affable & le moins entêté de ſa grandeur,

qui ait peut être encore exiſté au monde : cependant ces modèles n'affectent pas trop le gros des Viennois : ils ſont encore trop dominés par les préjuges & par d'anciennes habitudes, & il faudra une ſuite de princes de ce caractère pour leur faire prendre d'autres mœurs & d'autres manières.

Les gens de mérite de toutes les claſſes ſont bien accueillis chez le Prince de *Kaunitz*, Seigneur très-éclairé & un des plus grands politiques de ce ſiécle. Les gens ſans talents, aux viſages bourſoufflés, aux ventres rebondis & aux habits brodés, ne s'en vantent pas trop : il a donné à diner à des particuliers de notre nation, qui ne ſont ni princes ni barons, & il les a traité avec beaucoup d'affabilité. J'ai remarqué en général que parmi la grande nobleſſe il y a bien des perſonnes d'un caractere doux & affable & d'un mérite très diſtingué. Il y en a qui protègent les gens de mérite, & qui ont eux-même de grandes connoiſſances dans les ſciences & dans les Arts. Le Comte de *Zintzendorf* a voyagé avec tant de goût, que je ne connois perſonne qui ait acquis, par des voyages, autant de lumières que lui, rélativement au commerce & aux manufactures.

Il y a à Vienne une foule de prétendus ſavants : il y a des médecins ſavants, des politiques ſavants, des phyſiciens & des géométres ſavants, il y a jusqu'à de purs juriſconſultes & de purs théologiens qui s'imaginent être en droit de ſe donner l'air de ſavants, & que les Viennois ont la bonté de regarder & de reſpecter comme tels ; mais les médecins ſe mocquent de tous les autres : ils font des éclats de rire quand ils entendent parler d'un ſavant d'un genre différent : ces médecins de Vienne ſont bien fiers : ils ne vous accordent pas ſeulement qu'il y ait de ſavants médecins à Londres, à Edimbourg, à Paris, ni à Montpellier : un d'eux me diſoit un jour, „ les médecins Anglois ont quelque choſe de „ ſolide : les François ſont de bons charla- „ tans : les Italiens ne valent rien dutout : „ ici à Vienne il y a d'excellents médecins. “ Si les collégues de ce Monſieur ne s'expriment pas avec la même ingénuité, ils ne penſent pourtant pas différemment.

Il y a à Vienne, comme dans le reſte de l'Allemagne, une ſecte de ſavants qu'on nomme les *Publiciſtes*, dont l'emploi eſt de connoître les droits & les prétentions de tous les grands & de tous les petits princes de la

terre. Les princes qui ont des canons & des ſoldats, ſe mocquent ſans doute de ces ſavants : ils ont leur droit public au bout des fuſils & des bayonettes & dans des volumes de bronze. Il eſt vrai que la Pologne a été partagée par des princes étrangers, & que le Turc a perdu une partie de la Vallachie & de la Moldavie par des raiſons que les publiciſtes ont tirées des archives ; mais des Républicains qui s'entre-détruiſent eux mêmes, & des Aſiatiques qui ſe refuſent à toute diſcipline, ne ſont encore que trop honorés par une feuille de papier qu'on daigne leur adreſſer.

Pendant mon ſéjour à Vienne j'ai aſſiſté à bien des thèſes publiques, que l'on a ſoutenues dans l'univerſité & en différents couvents. Les Univerſités de certains électorats de l'Almagne & des pays Autrichiens, ſont celles où l'on diſpute le plus en public, & où l'on entend les choſes les plus extraordinaires & les plus barroques. J'y ai vu diſputer très ſerieuſement, ſi le Pape eſt infaillible & s'il eſt au-deſſus du Concile univerſel ; ſi la dixme eſt de droit naturel ou ſeulement de droit divin ; ſi les Rois ſont les maîtres des biens de leurs ſujets, & ſi les biens du clergé ſont

exempts d'impôts par la loi de la nature, par la loi divine, ou par les loix de l'Egliſe & des princes. Après cela je ne vois pas pourquoi, dans cette illuſtre Univerſité, on ne met pas également en queſtion, ſi c'eſt par la loi naturelle, ou bien par une loi de l'Egliſe, que le Soleil éclaire notre Planète, & que le tout eſt plus grand que la partie. J'ai entendu, à Inſpruck dans le Tirol, un Profeſſeur public ſoutenir dans ſes thèſes, que le ſouverain eſt le maître de tous les biens des particuliers, & que les ſujets ſont faits pour les princes. Si les ſouverains croyoient ces foux, nous deviendrions bientôt leur gibier.

Les Troupes Autrichiennes ſont ſur un très bon pied: elles ſont bien habilleés & bien nourries: le ſoldat eſt brave & vigoreux; & j'ai vu des officiers & des généraux très inſtruits. Quand je compare le ſoldat Autrichien avec le Pruſſen, je ne puis pas comprendre comment le Roi de Pruſſe a remporte ſi aiſément tant de victoires ſur les Autrichiens. Le ſoldat Pruſſien ne mange pas par chambrées comme l'Autrichien; & par conſéquent ceux des Pruſſiens qui n'ont pas d'autres reſſources, doivent vivre de pain &

d'eau presque toute la ſemaine. Un militaire François remarque dans un livre ſur la tactique, que les trois quarts de l'Armée Pruſſienne ſont compoſés de gens que les anciens Romains régardoient comme inhabiles au ſervice militaire. Les Romains n'enroloient ordinairement que les gens de la campagne; & ils rejettoient tous ceux qui exercoient des métiers ſédentaires: mais ſelon cet auteur François la plupart des ſoldats Pruſſiens ſont des ouvriers, des artiſans, des gens qui gagnent leur vie à revendre des fruits, des livres & quantité d'autres bagatelles, à faire dans les maiſons où ils ſont logés, toutes ſortes de ſervices domeſtiques. Cependant ces artiſans & ces ouvriers ont battu des ſoldats. Cela ne peut donc venir que de l'immenſe différence qu'il y a eu jusqu'à préſent entre les talents militaires du Roi victorieux & ceux des chefs des troupes ennemies; de la ſupériorité de la diſcipline & de la tactique Pruſſiennes, & de la plus grande bravoure de ſes Officiers. Tous les Officiers Pruſſiens ont l'air martial au lieu que ceux qui veulent faire leurs ſinges, n'ont que l'air fou. Mais a préſent que l'Empereur a mis ſes Armées ſur un autre pied, les Pruſſiens n'auront plus ſi beau

jeu. Dans la dernière guerre les Ruſſes qui n'étoient qu'en petit nombre, & qui n'étoient pas accoutumés à la guerre, ont battu les Armées Pruſſiennes; & ſans la mort de l'Impératrice Eliſabeth, ils auroient peut-être fait des progrés conſidérables, tandis que les Armées Autrichiennes & Françoiſes qui étoient immenſes, ne ſavoient rien faire. Cela prouve évidemment que toute la faute venoit des chefs.

Je comptois reſter plus longtems à Vienne: mais mon hôte a été cauſe que j'en ſuis parti tout d'un coup. Il m'a dit qu'il y a des commiſſaires qui peuvent entrer dans mes chambres quand ils veulent, pour voir ſi j'ai des livres défendus; & qu'il y en a d'autres qui ont la même liberté, pour voir ſi je couche ſeul ou avec une fille. Je n'ai pas voulu reſter un moment de plus dans une ville où des gens pareils & ceux qui s'entendent avec eux, des eſpions, des chicaneurs peuvent vexer tout le monde à leur gré.

Je ne vous parle point des palais, ni d'autres raretés de Vienne: les Viennois ne connoiſſent point l'architecture: on ne puiſe pas le goût des beaux Arts dans les ſermons du

Père Abraham qui ſont les delices d'une grande partie des Catholiques Allemands : ce Pére Abraham étoit un prédicateur fou, qui a fait des ſermons qui font rire les fous.

Au reſte il y a à Vienne un libraire ou l'on peut avoir tous les livres défendus, qui eſt M. de *Trattner*, Gentilhomme induſtrieux & actif ; il y a auſſi la Bibliothêque de la Cour qui eſt publique, qui eſt une des meilleures & des plus vaſtes de l'Europe : mais pour avoir un bon livre il faut, à ce que l'on m'a dit, faire voir une permiſſion de l'Archevêque : pour les mauvais livres, on vous les communique avec beaucoup de politeſſe.

Les prêtres Italiens ſavent bien que Vienne eſt un bon païs pour le clergé : autrefois ils y venoient en foule : ils diſoient la meſſe & faiſoient les M....., ce qui leur valoit plus qu'une paroiſſe en Italie. Le Cardinal *Migazzi* les a tous chaſſés peu de tems avant mon départ. Cela m'a procuré le moyen de connoître un peu plus à loiſir le fameux Abbé *Metaſtaſe*, avec lequel je n'avois pu entrer en liaiſon jusqu'alors, parce que je l'avois toujours trouvé entouré d'une foule de prêtres Calabrois, Napolitains & Florentins, qui fai-

faiſoient chez lui un tapage du diable. Ce grand poëte eſt la meilleure pâte que je connoiſſe : je crois qu'il n'y a perſonne dans le monde qui puiſſe ſe plaindre de lui : il eſt encore très beau, quoique fort avancé en âge : on m'a dit qu'il a été très-amoureux dans ſon tems. & je le crois trés volontiers : il n'y a jamais eu d'homme au monde, qui ait ſi bien connu les différents caracteres des paſſions, & qui les ait ſi bien exprimé d'après nature. Tous les autres poëtes de toutes les nations & de tous les ſiécles ne ſont rien auprès de lui à cet égard ; il eſt auſſi le poëte le plus harmonieux & le plus naturel de tous ceux que j'ai lus. Les poëtes François ne ſont pas du même ſentiment : mais *Metaſtaſe* eſt chanté perpétuellement par toutes les femmes, par tous les amans, par tous ceux enfin qui chantent dans les rues, & ſur les théatres : & ces autres poëtes ne le ſont pas. Mais ce grand poëte eſt trop débonnaire ; & ſa débonnaireté a gâté bien du monde en Italie. Tous les mauvais poëtes de l'Italie ont pris l'habitude de lui envoyer leurs ouvrages ; & il a malheureuſement pris celle de répondre à tous, que leurs poëſies ſont tout ce que le génie peut produire de plus beau : de pareils éloges

encouragent nombre de ſots ; & l'Italie ſe remplit inſenſiblement de tout ce que la ſottiſe ſait enfanter de plus déteſtable.

Depuis que les prêtres Italiens ont été chaſſés de Vienne, il n'y a preſque plus de prêtres étrangers, que du païs de Liége. Ces Liégeois y ſont demeurés comme gouverneurs d'enfans, quoiqu'ils ſoient les hommes les plus ignorans de la terre. Les Seigneurs de Vienne s'imaginent que leurs enfans apprennent le François, quand un abbé Liégeois leur enſeigne ſon patois : & c'eſt là la principale raiſon qui engage les Viennois à rechercher les Liégeois. Cela me rapelle une converſation que j'ai eu depuis peu à Berlin avec M. *Buſching*, le plus célèbre de tous les géographes. Nous parlames de la Ruſſie où il a été, pendant pluſieurs années, à la tête d'un ſeminaire de jeunes gens. A cette occaſion il me raconta que l'Impératrice de Ruſſie ayant été informée qu'il y avoit dans ſes états un grand nombre de gouverneurs d'enfans François, qui ne ſavoient pas ſeulement le latin ni leur propre langue, elle ordonna que tous les gouverneurs qui ſe trouvoient dans les maiſons des particuliers de ſes états, euſſent à ſe préſenter devant une commiſſion,

qu'elle avoit nommée exprès à cet effet, pour en être examinés. Entre mille ignorants qui parurent devant la Commiſſion, il y en eut deux qui l'étonnèrent par leur bêtiſe ſinguliere. L'un ayant été interrogé, comme tous les autres, s'il ſavoit ce que ç'étoit que le nominatif, le génitif, le datif &c, il répondit qu'il y avoit quinze ans qu'il avoit quitté Paris, & qu'en étant ſi éloigné il ne pouvoit pas ſavoir ce que dans cette ville, ſi féconde en nouveautés, on avoit imaginé de nouveau après ſon départ. L'autre enſeignoit déja depuis pluſieurs années la langue Françoiſe aux filles d'un Seigneur qui demeuroit dans une province méridionale de la Ruſſie; & il ſe trouva qu'il ne ſavoit que le patois Livonien, & pas un ſeul mot de François.

Je vous ai dit plus haut qu'il n'y avoit point de palais à Vienne: il faut que j'excepte le palais qui à été bâti par le fameux prince *Eugêne de Savoye*, qui eſt un très bel édifice. Le palais de la Cour Impériale ne vaut pas plus, pour l'architecture, que celui de St. James. Outre le mauvais gout qui empêche les Viennois d'avoir de beaux bâtiments, il y a un réglement qui y met un grand obſtacle: c'eſt que les premiers étages de toutes

les maiſons appartiennent au Souverain, qui les diſtribue aux gens de la Cour, une grande partie des Miniſtres, des Conſeillers & des autres employés étant des étrangers de toutes les nations, qui n'ont point de maiſons à Vienne, & auxquels le logement coûteroit trop cher dans une ville ſi peuplée, s'ils étoient obligés de ſe le procurer à leurs dépens.

On ne fait point l'amour à Vienne avec cette liberté, que l'on voit dans les autres grandes villes: la Police a ſoin de l'empêcher: mais comme la nature ſe mocque des loix des hommes & des ſoins qu'ils prennent pour étouffer les ſentiments qu'elle excite, l'effet que produit ici la ſévérité & la vigilance de la Police c'eſt qu'on en vient plus vite à des ſottiſes & qu'on décampe: ainſi le rémede empire le mal. Il manque à bien des maris leurs femmes, & à bien des peres leurs filles, qui auroient ſçû ſe ſouſtraire à la chronique ſcandaleuſe, ſi elles avoient cru pouvoir échapper à la vigilance de la Police. Il y a quelques années que des magiſtrats peu èclairés & bigots s'étoient imaginés de pouvoir exterminer la paillardiſe d'une ville auſſi peuplée que celle-ci à force de faire les ré-

glements les plus ſévères, & de ſévir contre les perſonnes qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. Mais l'experience montra, que le mal ne ceſſoit pas, & que ces rigueurs exceſſives en avoient produit un autre qui étoit bien pire: car la débauche étoit ſuivie du deſeſpoir, & les filles qui devenoient groſſes, ſe faiſoient avorter; ou ſi cela ne leur réuſſiſſoit pas, elles tuoient les enfants à leur naiſſance pour dérober aux magiſtrats le corps du délit. Ce deſordre a déterminé l'Impératrice à abolir ces mauvais réglemens, & à ſubſtituer la douceur à la ſévérité à l'égard des filles qui, ſans mener une vie licentieuſe, auroient le malheur de devenir enceintes. On eſt allé juſqu'a defendre aux particuliers de reprocher à de pareilles filles leur faute, & de les régarder comme infames. Cependant on a laiſſé ſubſiſter les ordonnances rigoureuſes qu'on a crû propres à réprimer le mal, & les règlemens doux ne régardent que ceux qui ont bravé les ſévéres. Il faudra une plus longue expérience pour convaincre le gouvernement que dans les Etats monarchiques, ce vice, n'eſt qu'un vice moral, & point un vice politique; & que la ſévérité ſur cet article eſt déplacée

dans un état, où tout ce qui mene à l'amour, les divertiſſements publics, la facilité, la néceſſité même où ſont les deux ſexes de ſe voir ſouvent, la multitude & la fréquence des aſſemblées dans les maiſons des particuliers, les parties de pláiſir, la liberté dans la façon de vivre, dans les manières, & dans les mœurs, viennent de la nâture même du Gouvernement.

Vienne eſt très-peuplée: la Bourgeoiſie toute ſeule fait ſoixante dix mille ames. Le nombre des étrangers eſt trés-conſiderable, dont la plûpart viennent ici pour leurs affaires, & pour chercher fortune. Le Conſeil aulique de l'Empereur, qui, en concurrence avec la Chambre Impériale de Wezlar, juge en dernier reſſort tous les procès de tous les ſujets de l'Empire Germaniquc, en attire une grande quantité de tous les Etats de l'Allemagne. Mais les deux tiers de ces étrangers ſont pourtant des ſujets des différens Etats, que la Maiſon d'Autriche poſſéde en Allemagne & ailleurs, d'où toutes les affaires d'importance ſont portées devant le miniſtre, & les différens Conſeils ſouverains établis dans la Métropole. Et comme le train de vie que l'on mene dans cette Ville, & la

multitude des affaires trainent prodigieuſement toutes les choſes en longueur, il ſe paſſe ſouvent pluſieurs années avant qu'un étranger puiſſe gouter le plaiſir de voir que ſon affaire ait été priſe en déliberation. C'eſt la mer à boire, lorsqu'il s'agit ſeulement d'avoir une audience chez un conſeiller quelconque. D'abord il faut gagner les bonnes graces de ſes domeſtiques, pour qu'ils veuillent bien vous annoncer: puis c'eſt un grand bonheur, ſi les occupations de la toilette, de la table, du jeu, de faire & de recevoir des viſites, permettent au maître de vous préter une oreille attentive pendant deux minutes; après cela vous êtes renvoyé & oublié: pour lors il faut encore revenir au risque que Mr. le Conſeiller, fatigué de vos importunités, vous envoye chez un autre conſeiller & celui-ci encore chez un autre, jusqu'a ce qu'enfin vous trouvez celui, qui vous dit qu'il faut vous adreſſer à une autre cour de conſeil, laquelle cour vous renvoye ſouvent, après bien des formalités, encore à celle, d'où vous êtes venu. Ici à Berlin c'eſt tout le contraire: tout va vite. Dans trois jours votre affaire ſe trouve où elle doit-être: & ſi elle y traine contre

LETTRE SECONDE.

Berlin le 20 Avril 1774.

Je vous perſécuterai continuellement par mes lettres jusqu'a ce que j'en aie reçu des votres: & je continuerai à vous donner des rélations de mes voyages, pour vous engager à en faire autant envers moi. Après mon départ de Vienne, j'ai parcouru la Franconie, le haut & le bas Rhin & la Weſtphalie, avant de me rendre à Berlin. Les provinces que je viens de nommer, forment différents cercles, car vous ſavez, puisque nous ſommes venus enſemble de la Hollande à Munich, que toute l'Allemagne eſt diviſée en cercles, qui ſont des eſpêces de généralités, partagées en pluſieurs grands & petits états, poſſédés par des princes, des prélats, des comtes, des barons & des villes qui ne relèvent que de l'Empire Germanique: ce qui fait que la nobleſſe d'Allemagne eſt diviſée en deux claſſes, la *médiate* & *l'immédiate.* La première eſt celle qui eſt ſujette des Rois, des Elec-

Electeurs & des autres princes de l'Allemagne, & qui ne poſſéde aucune terre libre & indépendante de tout autre que de l'Empire : l'autre eſt celle qui ne dépend que de l'Empereur & poſſède un état libre qui relêve uniquement de l'Empire, ſans être ſous la domination d'aucun prince. La nobleſſe médiate peut être obtenue par des lettres patentes d'un prince de l'Empire ; mais pour acquerir la nobleſſe immédiate il faut pluſieurs choſes, dont une des principales eſt de poſſéder une terre libre. Les Rois font des princes, des comtes, des barons & d'autres gentils-hommes de toute eſpèce : mais les princes ne font que des comtes, des barons & des gentils-hommes ; mais il n'y a que la maiſon d'Autriche qui jouiſſe de la prérogative, que la nobleſſe crée par elle, doit être reconnue par tous les princes de l'Allemagne : au-lieu que ceux qui ne ſont rédevables de leur nobleſſe, qu'à un diplôme d'un autre prince, ſont traités partout ailleurs comme des roturiers. La nobleſſe immédiate regarde, pour ces raiſons, la médiate avec beaucoup de mépris : celle-ci en récompenſe traite avec une hauteur inexprimable les bourgeois & les payſans ; & le mépris de ces derniers va tomber tout entier ſur les

bourreaux ; car le mépris circule en Allemagne, comme la vanité en France.

Les Bourgeois qui veulent ſe procurer le plaiſir de pouvoir traiter avec dédain leurs égaux, ſans avoir les moyens d'acheter un titre de nobleſſe & de figurer le gentil homme, ſe procurent un titre de conſeiller. C'eſt ce qui fait qu'en Allemagne tout petit comte & tout petit baron de l'Empire peut avoir, á peu de fraix, des conſeillers de pluſieurs eſpèces. J'ai vu des prélats, des comtes & des barons immédiats, qui avec un état de deux lieues tout au plus, avoient un conſeil d'état, un conſeil des finances, un conſeil de juſtice, un conſeil eccléſiaſtique, des préſidens & des directeurs pour chaque chambre de conſeil, un chancelier de la cour, d'autres grands & petits officiers, outre un grand nombre de conſeillers qui n'en avoient que le titre. Bien de petits princes ont deux ou trois cens hommes de troupes & un conſeil de guerre ; ils font battre monnoye & ont un conſeil de monnoye, outre pluſieurs autres chambres de conſeil & quantité d'autres conſeillers ſans emploi. Les gages des conſeillers en charge ne ſont pas plus forts que ceux des valets de chambre : cependant ces miniſ-

tres ſervent leurs maîtres avec une exactitude & une aſſiduité, comme s'ils avoient un grand état à gouverner, & comme s'ils en recevoient de grandes récompenſes. Les Allemands aiment à travailler & le font avec un plaiſir extrême, quand ils y ſont engagés par un titre. On ne les entend parler que du ſervice de leurs ſouverains, des occupations & des peines que cela leur donne; & ils attachent un air de la plus grande importance aux plus petites bagatelles. Un préſident des finances du prince de . . . . . dont le petit état eſt ſitué dans le cercle du haut Rhin, me racontoit un jour avec beaucoup de chaleur, qu'on délibéroit dans ſon conſeil, déja depuis trois ſemaines, ſur la demande, qu'avoit fait ſon prince, d'une ſomme d'argent pour acheter un cheval Anglois. *Nos princes*, ajouta-t-il, *ſe ruinent en chevaux Anglois: rien de plus inutile, puisque nous avons de très bons chevaux d'Allemagne: cependant hélas! je vois bien qu'il en faudra venir là & accorder la demande à notre ſouverain.* Ce prince dont le conſeil des finances délibéroit, depuis ſi long-tems, ſur l'achat d'un cheval Anglois avoit, outre les grands & les petits officiers de la cour, & les cham-

bres de conſeil communes à tous les ſeigneurs de l'Empire, cinquante hommes de troupes & des muſiciens pour ſa chapelle. Je demandai à ce préſident pourquoi ſon monarque entretenoit des troupes, & pourquoi ſon conſeil des finances ne lui faiſoit pas de repréſentations à ce ſujet, puisque ſon régiment ne pourroit pas vraiſemblablement, en cas de guerre, tenir tête à deux cents mille hommes que les puiſſances belligérantes ſont accoutumées d'avoir toujours ſur pied. » Puiſque votre maître, ajoutai-je, aime tant les » beaux chevaux, accordez lui cinquante chevaux Danois, à la place des cinquante ſoldats. » Leur entretien lui couterra moins que celui de » ſes troupes : il en tirera meilleur parti ; car ils » lui donneront d'excellent fumier pour engraiſſer ſes domaines & de beaux poulains qu'il » pourra revendre. « Mais le prèſident trouva mon diſcours fort impertinent & fort injurieux ; il me ſoutint qu'un prince d'Allemagne doit, de toute néceſſité, avoir des troupes & une grande table pour ſoutenir le *decorum* de ſa grandeur. Ce ſont là des principes Allemands : il ne faut pas raiſonner là-deſſus.

Les occupations ordinaires de ces petits ſeigneurs de l'Empire ſont la table & la chaſſe ;

leurs diſcours roulent ſur leur généalogie, ſur leur chevaux, ſur leurs chiens & ſur leur adreſſe à tuer le gibier. L'Allemagne produit tout ce qui eſt néceſſaire pour faire bonne chere: ſes plaines ſont fertiles en bled, ſes rivieres poiſſonneuſes, ſes bois remplis de toute ſorte de gibier: elle ne manque pas non plus de vin. Ainſi, pendant que ces ſeigneurs demeurent chez eux, le bon ordre ſe ſoutient aſſez bien dans leurs finances; mais dès qu'ils s'aviſent d'aller à quelque grande Cour, ou de voyager, ils s'endettent furieuſement: après quoi ils reviennent chez eux tourmenter leur conſeil des finances, qui tourmente à ſon tour les payſans; & bavarder avec leurs grands officiers ſur les opéras, les comedies, les filles, les palais & les égliſes qu'ils ont vus, ſur l'honneur qu'ils ont eu de baiſer la mule du pape, ſur les reparties ſpirituelles qu'ils ont faites, & les avis importans qu'ils ont communiqués à l'Imperatrice-Reine, au Roi de France & au Pape qui furent tous enchantés de leurs diſcours.

Les princes eccléſiaſtiques ne ſe conduiſent pas autrement que les ſéculiers: ils aiment ſeulement un peu moins leurs ſujets, & un peu plus leur argent: ces princes n'ont pas le même intérêt à ménager leurs ſujets, que

les princes ſéculiers. Ces derniers ſavent qu'en abimant leurs ſujets, ils ruinent leurs familles mais les eccléſiaſtiques ne ſont point gênés par cette conſidération: ne s'embarraſſant pas de leus ſucceſſeurs, ils peuvent à leur gré vuider les bourſes de leurs ſujets pour remplir les coffres des moines, pour bâtir des égliſes d'un mauvais goût, pour orner la cathédrale, pour fonder de meſſes, pour enrichir leurs maîtreſſes & pour bâtir des maiſons de plaiſance où ils puiſſent ſe divertir à leur aiſe & boire à la ſanté du très ſaint fondateur de leur évèché. Comme ces princes eccleſiaſtiques ont de grands revenus, ils pourroient faire beaucoup de bien: s'ils faiſoient leur devoir, ils pourroient eux ſeuls donner un tout autre aſpect à l'Allemagne; mais ils ne ſont pas tous de cet avis. D'ailleurs le clergé ſéculier & régulier, qui dans ces païs forme le peuple, le reſte des ſujets n'étant abſolument rien, ne ſouffriroit pas, ſans murmurer beaucoup, qu'un prince évêque s'aviſat de tenir une conduite différente de celle qu'ont toujours tenue leurs louables prédéceſſeurs. Le clergé Allemand, comme celui de tous les païs catholiques, craint les nouveautés de peur que paſſant d'une nouveauté à l'autre, on ne vienne enfin à le former. De

plus ſi les princes ſuivent la route ordinaire, le clergé ne peut manquer d'y gagner : & s'ils s'en detournent, ce même clergé y perd néceſſairement; parce qu'un prince qui enviſage le bien du peuple, ne peut pas favoriſer le clergé ; comme un juge qui veut faire juſtice à une perſonne volée, ne peut pas protéger & ſoutenir le voleur. Je puis alléguer pluſieurs exemples de ce que je viens de vous dire. Le feu electeur de Mayence aimoit ſes ſujets & cherchoit à les rendre heureux ; mais le clergé murmuroit tout haut contre ſon maître pendant ſa vie : & après ſa mort il calomnia ſa mémoire & perſécuta ſes miniſtres. L'Archevêque de Saltzbourg montre les meilleures intentions du monde pour ſes ſujets ; mais d'inſolens franciscains ont écrit un livre plein d'impoſtures & d'injures contre lui & d'autres méchants moines & méchants prêtres calomnient les meilleures de ſes actions. Il vaudroit mieux faire pendre cette canaille, que les pauvres gens qui volent quelques ſols dans le tronc d'une égliſe, comme on fait dans toute l'Allemagne catholique à la honte de l'humanité & de la religion, ou des miſérables qui volent un peu de beurre & quelques œufs pour ne

pas

pas mourir de faim, comme on a fait à Munich dans le tems que nous y etions. Le feu prince évêque de Paſſau, qui étoit de la famille des comtes de Thun, eſſuya les mêmes deſagréments de la part de ſon clergé; parce qu'il employoit ſes gros revenus à bâtir des chemins & à établir des manufactures, au lieu de fonder des meſſes & de donner à manger aux lecteurs & aux peres gardiens des différents couvents : on alla juſqu'à faire défendre par le Pape, qui n'entendoit pas l'Allemand, ſes livres écrits en langue Allemande, que des moines ont interprêtés à leur fantaiſie & ſuivant l'intention de ceux qui vouloient faire condamner ces ouvrages, qui étoient trop bien écrits pour que des moines puſſent les comprendre; parce que dans les païs Catholiques de l'Allemagne on ne connoit pas le bon allemand.

Le preſent électeur de Cologne, de l'illuſtre maiſon de Konigſegg, a fait des réglémens admirables pour l'inſtruction de la jeuneſſe, pour la police, pour les mœurs & la conduite des eccléſiaſtiques : ceux ſur tout qui concernent l'inſtruction de la jeuneſſe, pourroient ſervir de modéles pour toutes les écoles de l'Europe. Mrs. les Bar. de Belder-

buſch & de Gerſtenberg rempliſſent les vues de ce prince avec une prudence & une dextérité extraordinaires. Mais il reſte à craindre que le ſucceſſeur de ce grand prince ne regarde toutes ces belles choſes comme des horreurs, qu'il faut détruire. Ces princes, avant que de le devenir, ont paſſé la plus grande partie de leur vie dans des occupations très éloignées de celles du gouvérnement, & dans leur jeuneſſe ils ont reçu une éducation & des leçons très oppoſées à celles que doit recevoir un jeune homme deſtiné à gouverner un peuple. La théologie, le droit canon & la ſcience de reciter le breviaire & de dire la meſſe ne mènent point à l'art de conſerver & de faire fleurir un état; & un homme qui a paſſé toute ſa vie dans l'étude de ces ſciences profondes, dans le chœur ou dans la debauche, ne peut pas, lorsqu'il eſt fait prince tout à coup, parvenir à découvrir les beſoins de l'etat & les moyens de ſatisfaire à ces beſoins: ne connoiſſant pas les loix, il ne ſaura pas faire rendre la juſtice: il ſera la dupe de ſes conſeillers & ces conſeillers ſont les bourreaux de ſes ſujets. Son breviaire & ſa théologie ne lui ayant pas appris que les richeſſes des ſujets ſont la richeſſe du prince, il ne payera ni les dettes de ſon prédéceſſeur ni les ſiennes: il

tiendra table ouverte & donnera à boire aux moines : il enrichira la femme de ſon grand maréchal & la famille de ſes propres frères ; il fera bâtir des autels & des écuries aux frais de ſes payſans & de ſes bourgeois ; & il ne donnera ni aux uns ni aux autres les moyens de ſatisfaire à ces exactions. Un prince ſéculier, né pour regner, ſait s'y prendre tout autrement : il a appris, par routine, à plumer ſes ſujets ; mais cette même routine lui a auſſi appris que, pour en pouvoir tirer des plumes, il faut leur en faire croître : un tel prince donne & reprend ; mais un prince eccléſiaſtique ne fait ordinairement que prendre.

J'ai vu, de mes propres yeux, que les états gouvernés par des princes eccléſiaſtiques, ſont les plus miſérables de toute l'Allemagne : point de commerce, point de manufactures, point d'induſtrie : l'agriculture y eſt presque nulle ; la population y languit : les chemins publics y ſont affreux : les villages y ſont rares & petits, & les forêts pour les chaſſes de leurs Alteſſes fréquentes & immenſes. Indépendament de ces fléaux, ces états eccléſiaſtiques portent encore un horrible fardeau, dont les états ſéculiers ſont exemts : c'eſt d'être obligés à entretenir dans la molleſſe la troupe

nombreuſe dont on tire ces bons paſteurs, ſavoir les chanoines qui donnent le prince-évêque, & les moines qui donnent le prince-abbé. Un état ſéculier qui auroit à nourrir vingt quatre ou trente princes pour en tirer un roi à la mort du roi regnant, ſe croiroit ruiné par ce ſeul fardeau.

Il faut pourtant que je rende juſtice aux chanoines & aux moines d'Allemagne. J'ai eu l'occaſion de conſidérer de près leur conduite. Les chanoines ne ſont pas avares: s'il y en a quelques uns ce ſont des veillards qui ont aſſez dépenſé dans leur jeuneſſe: ainſi en général ils font aſſez circuler l'argent: les femmes des miniſtres & les filles des conſeillers en emportent une grande partie: cela fait vivre les marchands d'étoffes & de modes & quelques artiſans: on envoye une autre partie de cet argent à la boucherie: ce qui fait ſubſiſter les bouchers & les payſans qui amenent leurs veaux, leurs bœufs & leurs moutons: les chevaux, les équipages, les parties de plaiſir à la campagne conſomment le reſte de leurs revenus & au-delà, ce qui repand de l'argent parmi bien du monde. Les libraires ſont ceux qui profitent le moins: auſſi ne voit-on, dans les états eccléſiaſtiques, de bons libraires qu'au

tems des foires : mais le libraire *Schvvartzkopf* de Nuremberg m'a dit qu'il ne va plus à la foire de Saltzbourg, parce qu'il n'y avoit plus rien à gagner. Ce libraire avoit fait d'assez bons profits dans le tems que le comte de Firmian étoit archevêque de Saltzbourg : les parents de l'archevêque & leurs adhérens achetoient alors beaucoup de livres, & cultivoient les sciences ; mais ils furent cruellement persécutés par les moines Bénédictins, qui y sont en possession de l'université : l'Archevêque même ne fut pas à l'abri de leurs calomnies. Ces moines disoient que les comtes de Firmian & tout leur parti étoient des Francs-maçons, & que la preuve en étoit évidente, puisque dans leurs assemblées ils lisoient les œuvres du chef de la maçonnerie : ces œuvres étoient celles du fameux *Muratori* ; & vous savez que *muratore* en langue Italienne signifie maçon : ainsi ces savants professeurs de l'université ne doutoient pas que ce *Muratori* ne fût l'exécrable fondateur de cette secte diabolique. Vous avez su, avant d'entrer en Italie, que cet homme si détesté des moines Allemands étoit le plus savant & le plus pieux ecclésiastique de toute l'Italie, le bibliothécaire du duc de Modène, & l'idole de Benoit XIV

Le ſucceſſeur de l'archévêque Firmian, ſe déclara l'ami des épagneuls & des moines, & ne voulut pas des francs-maçons, qui liſoient les annales de l'Italie & les traités ſur la bonne devotion de *Muratori*: les moines triomphèrent & *Schvvartzkopf* n'eut plus rien à faire aux foires de Saltzbourg. Les chanoines risquent trop à lire de bons livres: les moines leur font la guerre, & la bourgeoiſie, ſe laiſſe conduire par les moines: il n'eſt pas prudent de s'expoſer à perdre une principauté pour un livre de *Nevvton* ou de *Montesquieu*: il vaut beaucoup mieux aller voir les dames de la cour: les moines n'y trouvent rien à redire: car on peut être galant ſans être franc-maçon. Quand je fus à Mayence, il arriva à deux chanoines un accident qui donna pour un moment matière à rire dans une ville, où on ne fait ordinairement que ſe plaindre. Ces deux chanoines paſſoient devant le palais de la famille de *Dahlberg* en tenant des propos galants: un aveugle s'y étoit placé pour mendier: il n'avoit point de guide: il reconnut cependant les chanoines, & il leur dit: *Je prie vos excellences de me faire la charité pour l'amour de Dieu.* Les chanoines, ſurpris du titre que l'aveugle leur

donnoit, lui repartirent: *ſi tu es aveugle, comment ſais-tu que nous ſommes des excellences? Ah! Meſſeigneurs,* répondit l'aveugle, *je ſens bien à vos diſcours que vous êtes des chanoines.* Je vous ai fait ici par accident mention de la famille de *Dahlberg*. Cela me fournit l'occaſion de rendre hommage au mérite ſingulier d'un jeune ſeigneur de cette maiſon qui eſt chanoine de Mayence. C'eſt un ſeigneur doué de rares qualités: il ne poſſéde pas ſeulement les connoiſſances propres à un eccléſiaſtique, qui ne mènent le plus ſouvent qu'à des extravagances; mais il poſſède encore éminemment celles qui forment un philoſophe & un prince. Il a beaucoup voyagé; & il n'a pas ſeulement vu les auberges & les égliſes, comme font les grands ſeigneurs de l'Allemagne catholique; mais il a vu & examiné tout ce qu'un homme de goût doit conſidérer. Le feu électeur, qui avoit beaucoup de bon ſens, le fit gouverneur de la Thuringe; & ſi cela le mêne avec le tems à devenir électeur, ce ſera certainement un des meilleurs princes de l'Allemagne. Il ne fera pas de moines, mais beaucoup de païſans & d'artiſans.

Le domeſtique d'un officier ſuiſſe, au

ſervice d'Hollande, étant tombé dangereuſement malade en voyage, arriva à Mayence avec ſon maitre dans un état, qui l'empêchoit de pourſuivre ſa route. Son maitre voulut le laiſſer dans quelque auberge de cette ville: mais tous les aubergiſtes, l'un après l'autre, s'aviſerent de demander l'officier de quelle religion étoit ſon domeſtique. Le maitre leur répondit que c'étoit un bon & honnête homme de la religion réformée: pour lors tous ces coquins lui fermerent la porte au néz en lui diſant: Monſieur quand vous me donneriez cent écus par ſemaine, j'enverrois encore promener votre réformé. Un prince auſſi bon chrétien, & auſſi éclairé que Mr. de Dahlberg pourroit bien envoyer promener les méchants qui prechent & enſeignent les maximes qui inſpirent de pareilles haines de religion. Je ne vous parlerai point de Mr. de Hundheim, chanoine de Trève, car vous le connoiſſez aſſez par ſes *Annales Trevirenſes* & autres livres remplis de grandes vérités, de grandes vues & de la plus ſolide doctrine. Il y a par ci par là encore d'autres chanoines d'un très grand mérite.

Mais puisque j'ai rendu juſtice aux chanoines, il faut que je la rende auſſi aux moines.

Les moines Allemands ne ſont pas auſſi débauchés, auſſi méchants & auſſi ſcandaleux que ceux que j'ai vu dans les pays du midi, & que ceux que vous voyez en Italie : ils ont même les mœurs plus règlées que les François. Cependant ſi les moines d'Allemagne ſont moins débauchès que ceux des autres païs, on en a toute l'obligation à *Martin Luther* & à ſes adhérents qui ont fait les cenſures les plus vives de la conduite des religieux : car juſqu'au tems de la réforme, les moines Allemands & Anglois ont peut-être été les plus corrompus & les plus méchants garnemens de tout l'univers. Il n'y avoit aucun crime qu'ils ne ſe permiſſent pour raſſaſier leur avarice ; & ils avoient imaginé mille moyens pour ſatisfaire leur impudicité. Le plus commun étoit de bâtir des couvents de religieuſes, preſque à côté de leurs propres couvents, & de pratiquer des ſouterrains par où ils puſſent avoir communication avec ces ſaintes vierges, ſans être apperçus. Il exiſte encore dans quantité d'endroits des veſtiges de couvents de filles démolis, où l'on voit les ſouterrains par où l'on jettoit les enfans, qui naiſſoient de ce commerce. Les moines étoient alors ſi décriés pour leurs débauches,

qu'on avoit pris l'habitude de les repréſenter en différentes poſtures de la plus grande indécence dans les bas-reliefs que l'on gravoit ſur les portails des égliſes. Sur le pupitre de la cathédrale de Strasbourg, il y avoit autrefois en bas-relief une nonne couchée auprès d'un moine, le moine tenant ſon breviaire ouvert & mettant la main ſous la jupe de la Religieuſe. Ceux qui voudront ſe donner la peine d'examiner les portails des anciennes égliſes où il y a des bas-reliefs, en trouveront de bien plus indécents, comme j'en ai vu moi même en différents endroits; mais ces excès de débauche ne ſe commettent plus en Allemagne. Les moines des ordres mendiants ſont à la vérité un peu intriguants & donnent ſouvent dans le libertinage, ce qui eſt une ſuite neceſſaire de la mendicité qu'ils profeſſent: car pour obtenir des aumones en abondance, il faut faire tout ce que les gens charitables veulent: il faut auſſi courir dans les maiſons; & quand on voit tant de belles ſervantes qui viennent ouvrir les portes, il eſt impoſſible de ne pas tomber dans de furieuſes tentations. Le feu Electeur de Mayence, qui vouloit faire ceſſer ces déſordres & ce ſcandale dans ſon diocèſe, avoit

défendu aux moines mendiants d'entrer dans les maiſons bourgéoiſes pour demander l'aumône, en ordonnant qu'ils l'attendiſſent à la porte; mais ces moines déchaînerent tous les diables contre ce prince: il a été obligé de fermer les yeux & de les laiſſer aller comme de coutume. Cependant les moines Bénédictins qui ſont les plus nombreux & les plus reſpectés en Allemagne, ne donnent point ordinairement dans ces excès. Leurs couvents ſont, pour la plus part, à la campagne, où ils s'amuſent à boire, à manger & à chaſſer. Ils éteignent dans un pot de bierre les paſſions qui tourmentent le reſte des hommes: il y en a beaucoup parmi eux qui s'appliquent aux ſciences monacales, comme la théologie, le droit-canon, l'hiſtoire Eccléſiaſtique, l'hiſtoire particulière de leur ordre & celle de leur couvent. Il eſt vrai que plus on s'occupe de ſottiſes, plus on devient ſot; mais enfin cela les détourne de la débauche & des fripponneries dont les moines des autres païs font leur principale occupation. Il y en a même qui cultivent les belles lettres & les ſciences utiles; mais apparemment par une malédiction que Dieu a prononcée contre tous les inſtituts nuiſibles

à la ſociété, les moines n'y ſont jamais de grands progrès malgré tous leurs efforts. Il n'y a que quelques Jéſuites qui ont echappé, je ne ſais comment, à cette malédiction : car il y a eu, parmi eux, d'excellents écrivains & de profonds mathématiciens.

LETTRE TROISIEME.

Berlin le 30. Juin 1774.

Les ſciences & les belles-lettres ne ſont point cultivées chez les Allemands catholiques, ou du moins elles le ſont très mal. Il y a, par ci par là, quelques hommes de lettres; mais ils ſont rares & d'ailleurs pleins de préjugés & ſans goût. Si ces catholiques ſavants réuſſiſſent en quelque choſe, c'eſt dans l'hiſtoire; mais ils ont trop de préjugés & trop peu de gout pour la bien écrire. On m'a dit à Vienne, que l'Impératrice ſonge depuis longtems à y établir une académie des ſciences: je ne ſais comment elle s'y prendra. Si elle veut la former de ſes propres ſujets, il faudra qu'elle la rempliſſe de théologiens & de médecins: ſi elle appelle des étrangers, j'ai peur qu'on ne la trompe; & ce ſeroit grand dommage; car je ſuis perſuadé qu'elle

aſſigneroit des appointements conſidérables aux membres de ſon académie, & qu'ils ne mourroient pas de faim, comme les académiciens de quelqu'autre académie.

Les Allemands proteſtans ſont infiniment plus éclairés que les catholiques : chez les premiers, un garçon de vingt ans a plus de connoiſſances utiles & variées, que n'en a chez les autres un homme qui n'a fait qu'étudier toute ſa vie. Cette différence vient de la différente éducation que reçoivent les uns & les autres. Chez les proteſtans on forme de bonne heure le goût aux enfants ; on leur donne de bons principes : on les inſtruit des éléments de toutes les ſciences ſolides : on leur donne enfin de bons fondements ; chez les catholiques on fait tout le contraire : on remplit les enfants d'idées qui leur gâtent le goût & la raiſon ; & on accable leur eſprit de choſes qui ménent à l'erreur, à la futilité, à la ſottiſe. Quand on eſt une fois ainſi gâté dans ſa jeuneſſe, il eſt presque impoſſible de ſe réformer, ſurtout ſi le gouvernement, les moines & la manière de penſer de la nation y mettent encore des obſtacles.

Il regne pourtant un grand abus dans les univerſités des proteſtans. On y permet

à la jeuneſſe de s'appliquer en même tems à toutes les ſciences qu'elle veut. Ainſi il y a beaucoup de jeunes gens qui, dans le même ſemeſtre (car toutes les ſciences s'apprennent chez eux au bout d'un ſemeſtre) vont aux leçons d'algèbre, de géométrie, de phyſique expérimentale, d'hiſtoire, du digeſte & du droit public. Il eſt vrai que les Allemands ſont extrêmement laborieux; mais un travail continuel émouſſe l'eſprit; & tant de choſes à la fois embrouillent la tête. Les enfants des peres aiſés & ſages deviennent rarement les victimes de cet abus: leurs parents leur donnent un gouverneur éclairé, qui les fait étudier avec ordre, & ne leur laiſſe pas embraſſer à la fois plus de ſciences que leur capacité & le tems ne leur permettent. Auſſi eſt-il rare de voir chez les Proteſtans même, des perſonnes qui ayent à la fois de la ſcience & du goût, excepté parmi la nobleſſe. Les autres ſavants & ſurtout les profeſſeurs dans les univerſités ne ſont ſouvent que des pédants ſans goût & ſans eſprit. Quantité de profeſſeurs ſont des gens de la lie du peuple, qui, à force d'une application dont on ne trouve d'exemples que chez les Allemands, ont appris beaucoup de ſciences en peu de

tems. Quand ces infatigables étudiants croyent avoir été assez longtems aux leçons des autres, ils se mettent à en donner eux-mêmes: ils deviennent ensuite professeurs ordinaires. Mais les professeurs des universités protestantes n'ayant que de misérables appointements, sont obligés de donner des leçons particulières à des étudiants qui les payent exprès pour ces leçons: cela ne suffisant pas, ils donnent des leçons plus particulieres à quelque jeune homme riche, qui les paye largement pour avoir une heure pour lui seul & pour son gouverneur tout au plus: on appelle cela donner ou prendre des collèges extraordinaires: le professeur ne pouvant encore subsister avec cela, surtout quand il a une nombreuse famille, il faut qu'il se mette à faire des livres; & il commence par faire imprimer des abrégés, *compendia*, des sciences qu'il enseigne: le débit en est sur, parceque tous les étudiants en prennent; ainsi le libraire ne manque pas de les lui payer cinq livres par feuille. De là vient que l'Allemagne est toute inondée d'abrégés de toutes les sciences, qui sont tous copiés les uns des autres & qui tombent avec la mort de leurs auteurs. Il est par conséquent impossible qu'un homme qui depuis

le

le matin jusqu'au ſoir ne fait qu'enſeigner à des étudiants les élèments de différentes ſciences, puiſſe jamais devenir un ſavant, & encore moins un homme de goût. Tout le mérite de ces profeſſeurs ne conſiſte donc qu'a avoir de bons principes & de bons éléments, & à ſavoir exactement toutes les ſoudiviſions des ſciences qu'ils profeſſent. Il eſt vrai que cela ſuffit pour la jeuneſſe qui vient prendre des leçons chez eux; mais cela ne ſuffit pas pour eux-mêmes, & encore moins pour l'air qu'ils affectent: car tous ces profeſſeurs croyent être les premiers ſavans de l'Europe, & veulent paſſer pour tels, ſe mocquant hardiment de tous les ouvrages des vrais ſavants des autres nations, qu'ils mettent fort audeſſous de leurs abrégés. Dans leurs gazettes littéraires (car il n'y a presque point d'univerſité proteſtante qui ne faſſe des gazettes littéraires) ils donnent au génie le titre d'extravagance, & à l'eſprit celui de faux-brillant; & il eſt bien naturel que des gens qui ſont esclaves d'un certain nombre de règles, de définitions, de diviſions, regardent comme des extravagants tous ceux qui s'élancent audelà de ces bornes. Les préceptes ſont faits pour les hommes qui n'ont pas de génie, afin

de les empêcher de s'égarer ; & ils ſont tirés des obſervations que l'on a faites ſur les ouvrages des hommes de génie, qui en les faiſant n'ont conſulté que la force de leur eſprit, leur goût & leur bon ſens. Les profeſſeurs de Gottingue, qui ſont payés par le roi d'Angleterre, ont beaucoup de bonté pour les auteurs Anglois ; mais ils s'en dédomagent bien ſur les François qu'ils déchirent impitoyablement pour les moindres fautes, ſans leur tenir compte de ce qu'il y a de bon & de neuf dans leurs livres. Quant à leurs compatriotes, ils les traitent aſſez cavalierement & avec un certain air de mépris, à moins que leurs ouvrages ne leur ſoient recommandés par quelqu'un de leurs collégues.

Il y a pourtant de grands hommes dans les univerſités & même dans les ſeminaires proteſtans ; mais ils ſont un peu rares. Ceux-ci ſe forment d'une manière oppoſée à celle du commun des profeſſeurs. Dans leur jeuneſſe ils n'ont pas embraſſé trop de ſciences à la fois : ils n'ont pas quitté trop tot les univerſités : ils ne ſe ſont pas mis d'abord à donner des leçons ſur pluſieurs ſciences : ils n'ont pas perdu le reſte du tems à compoſer des abrégés ; mais ils ſe ſont donné le tems d'étudier

& de lire avant de compoſer eux mêmes des livres. Les ouvrages de ces ſavants ſont ſolides & intéreſſants; mais il y en a pourtant peu qui ſe faſſent lire agréablement. Ces ſavants écrivent le plus communément dans leur langue : leur ſtile eſt ordinairement net & correct; mais ils donnent, pour la plupart, dans tous les autres défauts qui rendent un livre dégoûtant. Les uns ſont ſi vains qu'ils donnent dans le ridicule: j'ai vu une brochure d'un ſavant médecin, qui a publié de très bons livres, où il y a même de l'eſprit: cette brochure contient une relation d'une audience que l'auteur a eu du roi de Pruſſe: on s'attendroit à y lire quelque choſe de bien intéreſſant: point du tout. L'auteur ſurpris de l'honneur extraordinaire que lui fit le Roi, qui en fait à tout le monde, ſe trouvoit très embarraſſé pour n'avoir pas de chemiſe propre: une dame bien gentille voulut bien lui prêter une paire de manchettes: avec cela il ſe rendit chez le roi qui lui parla de médecine, comme il parle de morale à l'honnête & très lettré Juif Moſes *Mendelſon*, d'Homere à Mr. *Bitaubé*, d'hiſtoire à Mr. *Wegelin* & d'Apollonius de Thyane à Mr. de *Caſtillon* qui a écrit contre *le ſyſtême de la na-*

ture. Un libraire Allemand ayant entrepris de faire traduire en langue Allemande l'hiſtoire univerſelle que Mr. *Guthrie* & ſes collégues ont publié en Anglois, il s'accorda pour la traduction de la partie qui concerne l'hiſtoire d'Allemagne avec Mr. le profeſſeur *Heyne*, qui paſſe pour un des plus grands hiſtoriens de l'Allemagne. Cet hiſtorien ne daignant pas faire le métier de ſimple traducteur, imagina de reduire l'original en abregé. (car il faut toujours des abrégés pour les Allemands.) Il commença donc par abréger l'hiſtoire des Carlovingiens; & il l'abrégea ſi bien, qu'il omit tout ce dont un lecteur de bon goût ſouhaite principalement d'être inſtruit. Après cela il ſe fait un compliment à lui même d'avoir ſu faire un ſi bon choix de ce qui devoit entrer dans l'hiſtoire de ces princes & de ce qui en devoit être écarté. *Il faut un hiſtorien philoſophe*, dit-il, *pour ſavoir faire un choix judicieux: la bonne philoſophie mépriſe tout ce que j'ai omis:* & il continue ſur ce ton à déclamer contre les hiſtoriens qui ne ſont point philoſophes. Les auteurs des autres nations, parlent ſouvent d'eux mêmes avec la même vanité quant au

ſond; mais ils y mettent plus d'artifice, plus de détours & font paroître moins d'orgueil.

Les autres ſont minucieux à l'excés: ils vous accablent de détails inutiles: ils vous aſſoment à force de bagatelles. Le profeſſeur *Haeberlin* qui a ſuccedé à l'hiſtorien philoſophe *Heyne* dans la compoſition de l'hiſtoire d'Allemagne, ennuye prodigieuſement ſes lecteurs à force de leur marquer ſcrupuleuſement où les empereurs ont diné, où ils ont ſoupé, & quels ont été leurs convives: c'eſt une nouvelle façon d'écrire l'hiſtoire, que de l'écrire par les diners & les ſoupers des princes; mais cette façon eſt bien ennuyeuſe.

D'autres ont un ſtile peſant, lourd, fade & inſipide, qui vous fait bailler à chaque inſtant; & c'eſt là le défaut de la plus grande partie des Hiſtoriens de l'Allemagne.

Il y en a qui, dans leurs ouvrages, veulent montrer de l'eſprit; mais ils tombent ſouvent dans l'afféterie, dans le bas ou dans le ridicule. Les lettres de feu Mr. Gellert paſſent chez les Allemands pour des chefs d'œuvres d'eſprit; mais un étranger auroit de la peine à y en trouver. On voit au contraire qu'elles ont toutes été jettées dans le même moule; & que l'auteur à force de ſe donner

toute la peine pour être naturel, a réuſſi à ne l'être point du tout. L'écrivain a affecté d'être naïf; mais on ſent la peine que cela lui a couté, & on voit encore qu'il n'a ſu imaginer & employer à cet effet qu'un ſeul moyen. Mais ce même *Gellert* a pourtant publié de très belles fables & d'autres ouvrages de mérite. Parmi les ouvrages que je connois, ceux de Mr. de *Haller*, de *Gesner*, de *Rabener*, de *Wieland* & de *Zimmerman*, ſont réellement écrits avec beaucoup d'eſprit & d'agrément; & il y en aura ſans doute d'autres que je ne connois pas. J'ai mis ici au nombre des Allemands trois Suiſſes: cependant les uns different des autres à bien des égards: ils n'ont preſque de commun que le langage.

Les Proteſtans Allemands s'attachent à toutes les ſciences, ſur les quelles ils ont publié des livres de la plus grande importance pour la ſolidité & la vérité qui, ſans doute, ſont toujours le principal mérite d'un ouvrage. La Juriſprudence leur a pourtant bien peu d'obligation: ſans *Thomaſius* & *Heineccius*, ils y ſeroient encore tout-à-fait barbares; le premier étoit un génie: le ſecond un compilateur excellent & très judicieux, qui a tiré le meilleur parti poſſible des grands

ouvrages des jurisconsultes François & Hollandois, qui ont écrit sur le droit Romain. Cependant les jurisconsultes modernes ne laissent pas d'être, assez généralement, des pedants entichés de leurs définitions, divisions, soudivisions, de leurs règles & de leurs corollaires, esclaves du droit des anciens Romains que l'imbécille *Justinien* a encore étrangement défiguré, ou du droit des anciens Germains, qui comprend les coutumes d'habitants de forêts où il n'y a plus que du gibier. Ces jurisconsultes n'ont ni la prudence législative, ni les connoissances qui y conduisent. Si jamais ils s'avisent de cultiver cette partie, ils feront trainer un joug composé de règles & de définitions. Le Roi de Prusse qui voit bien que son peuple ne doit pas être gouverné par des loix que les jurisconsultes ont imaginées pour un peuple du midi qui vivoit & pensoit autrement que le sien, ni par des coutumes des anciens Germains, qui n'avoient ni villes, ni d'autres besoins que ceux qui sont communs à tous les animaux, a fait composer un nouveau code de loix pour l'administration de la justice dans ses états; mais le Chancelier de *Cocceji*, qui a écrit bien des dissertations & bien

des volumes ſur le droit Romain, fit, à la façon des jurisconſultes & de la plus grande partie des profeſſeurs d'Allemagne, un abregé du droit Romain, au lieu d'un code propre à gouverner des peuples qui ne ſont pas fait comme les Romains ni anciens ni modernes. Ainſi ce code reſta ſans exécution, comme de raiſon. Le principal metier des jurisconſultes Allemands eſt de faire des diſſertations en foule, des notes à des livres d'autres jurisconſultes, & des abrégés qu'on ne lit point hors de leur claſſe. Tout cela ne régarde que les jurisconſultes qui profeſſent purement le droit civil. Mais parmi les publiciſtes de la religion proteſtante il y en a de ceux qui ont des connoiſſances, une érudition & une ſolidité extraordinaire.

La théologie & le droit canon, qui ne ſont gueres que des fous chez toutes les autres nations, ont produit de grands hommes en Allemagne, comme en Angleterre & comme autrefois en France. *Mosheim*, *Boehmer* & *Pertſch* ont laiſſé des ouvrages d'un mérite extraordinaire. J'ai connu autrefois à Gottingue Mr. *Michaelis* qui eſt profondément ſavant. Je connois à Berlin trois théologiens d'un grand mérite, Mr. *Spalding*, qui

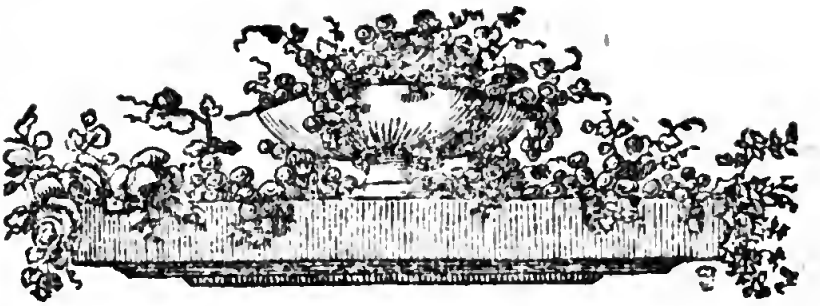
eſt en même tems un excellent orateur, Mr. *Teller* qui paſſe (mais à tort ſans doute) pour le héros des ſociniens modernes & qui a publié des ouvrages très intéreſſants, & Mr. *Eberhard* qui a fait frémir les théologiens d'Hollande, parcequ'il a fait voir, dans un ouvrage plein de charité & de bon ſens, que Socrate ne peut être damné. Je connois d'autres théologiens qui excellent également dans d'autres ſciences que dans la théologie: tel eſt Mr. *Jeruſalem* de Brunswic, grand orateur & grand philoſophe; tel eſt Mr. *Buſching*, qui eſt actuellement à Berlin, qui a publié une géographie qui fait honte à tous les livres géographiques du monde: tel eſt Mr. *Erneſti* de Leipſick, grand humaniſte, & qui eſt peut être le ſeul théologien, & ſurement le ſeul Allemand, qui ait écrit en beau latin; car je ne compte pas les *Murets*, ni les *Sadolets*, ni les *Bembes* parmi les théologiens, quoiqu'ils ayent dit la meſſe & fait le vœu de chaſteté qu'ils ont ſi mal obſervé: tels ſont enfin Mrs. *Semmler* & *Crammer* dont on a d'excellens ouvrages, qui ne concernent pas la pure théologie.

Les Allemands vantent beaucoup leurs poëtes. Vous ſavez, mon ami, que je ne

lis guères les poëſies épiques ni lyriques des modernes. Je n'aime dans ces deux genres que les anciens, ſoit que je haïſſe la rime, ſoit que je trouve dans les langues anciennes une harmonie, une force, & d'autres beautés que je ne trouve pas dans les modernes. J'ai lu quelques pieces dramatiques qui ne m'ont pas ſatisfait; mais j'ai relu pluſieurs fois avec plaiſir les poëſies philoſophiques de Mr. *Haller*. En général il me paroit que dans les belles lettres les Allemands jugent mieux qu'ils n'écrivent: je trouve parmi eux un exemple qui eſt peut-être unique: pluſieurs de leurs auteurs ont publié des livres qui contiennent d'excellentes obſervations ſur la langue latine & ſur les anciens auteurs claſſiques; mais le latin de ces auteurs eſt affreux. Mr. *Gatterer*, profeſſeur de Gottingue, a donné de très belles règles pour bien écrire une hiſtoire: il a fait des obſervations très judicieuſes ſur Hérodote, Thucidide, Tite Live, Denis d'Halicarnaſſe, Diodore de Sicile & Plutarque; mais il écrit lui-même d'une manière bien différente de celles des hiſtoriens, qu'il a ſi bien étudiés.

Les Allemands, qui ſont féconds en ouvrages utiles & ſolides, ont des livres ſur des

matières que les autres nations ont jusqu'à préſent entièrement négligées. Tels ſont principalement ceux qui traitent de la conſtitution & de la force du gouvernement des différents états du monde, du commerce, des manufactures, de l'induſtrie & du caractère des différentes nations, des productions des différents païs. Les géographes François n'ont donné jusqu'à préſent que des notions trop peu détaillées & presque toujours fauſſes, arbitraires, & ridicules ſur toutes ces choſes. Mr. *Achenwal*, le baron de *Bielefeld* & ſurtout Mr. *Buſching* ont publié ſur tout cela, des livres de la plus grande importance; Mr. *Totz*, homme de génie, ſavant hiſtorien, les ſurpaſſera encore tous les deux, s'il continue ſon ouvrage en ſe donnant la peine de détailler un peu plus l'état préſent des différents pays de l'Europe au risque de devoir devenir un peu plus précis ſur leur état ancien.



LETTRE QUATRIEME.

Potzdam le 18. Août 1774.

Je me ſuis rendu ici pour me procurer une audience du roi: rien ne fut plus aiſé: je lui fus preſenté le lendemain de mon arrivée en cette ville, vers les cinq heures du ſoir. En entrant dans la ſalle où le roi me reçut, je remarquai deux ſentinelles, qui étoient ſi immobiles & ſi collées à la muraille, que je les ai priſes d'abord pour des peintures à fresque. La même choſe m'étoit arrivée à Anſpach, lorsque je fus préſenté au marcgrave. C'eſt une poſture bien gênante & bien incommode, ſurtout en hiver, pour ces pauvres diables. J'attendis un moment dans la ſalle; enſuite le roi ſortit de ſes chambres, & parut accompagné de Mr. Catt, ſon lecteur. Je n'eus pas le tems de lui faire un compliment; car il m'adreſſa d'abord la parole. Il

eſt paſſé de mode que les rois affectent d'être fiers & orgueilleux: cette coutume ne s'obſerve plus que chez les petits princes & chez les évêques. Le roi me parla toujours avec la plus grande affabilité ; & je ne me trouvai pas plus gêné devant lui, que je ne l'aurois été avec un particulier. J'ai parlé à d'autres grands princes qui m'ont tous reçu preſque avec la même humanité; mais chez le roi de Pruſſe, j'ai joui d'un avantage que je n'ai pas eu chez les autres, qui eſt de n'avoir pas été embarraſſé pour le choix des choſes dont je devois lui parler; parcequ'il entre & s'étend ſur toutes ſortes de matières, ayant de grandes connoiſſances en tout. On m'a aſſuré à Vienne que l'Empereur & l'Impératrice ne laiſſent pas non plus en peine ceux qu'ils honorent de leur audience, & qu'ils leur tiennent les diſcours les plus convenables aux circonſtances où ils ſe trouvent & à leur capacité. Mais j'ai remarqué que quelques uns de leurs courtiſans ſont ſi bouffis d'orgueil, que je n'ai pas voulu acheter l'honneur de parler à ces Monarques, au prix des mortifi cations que j'aurois eu à eſſuyer dans les antichambres. Je n'ai été importuné ni à l'entrée, ni au ſortir de l'audi-

ence du roi de Pruſſe, par les regards curieux ou les queſtions importunes des gens de ſervice; car il n'y avoit abſolument qu'un valet de chambre. Le roi eſt au deſſus de tout ce faſte qui fait plaindre aux perſonnes de bon ſens la condition des princes: l'empereur à le même goût que le monarque Pruſſien: ainſi ils ſont les ſeuls ſouverains dans le monde, qui jouiſſent également des avantages des têtes couronnées & de ceux des particuliers: l'un & l'autre ſortent ſans gardes & preſque ſans aucune ſuite. Le roi n'aime ni la chaſſe, ni aucun autre plaiſir diſpendieux, ou propre à occaſionner trop de diſtractions, il n'a ni maitreſſes, ni confeſſeurs. Ainſi appliqué preſque continuellement aux affaires de l'état, & à ſes études, il ne fait eſſuyer à ſes ſujets ni les intrigues, ni les folles dépenſes d'une maitreſſe, ni les cruautés & les fourberies de la bigotterie. Les ſommes que d'autres princes prodiguent pour leurs amuſemens, ce monarque les employe à fournir aux habitants les plus ruinés de la campagne, des bœufs, des vaches, des chevaux & d'autres choſes neceſſaires à la culture des terres. Cependant malgré tous les ſoins qu'il ſe donne, l'agriculture ne proſpere pas. Il y a

peu d'argent, & le peu qu'il y a, ne circule pas. Malgré ce défaut d'argent tout eſt auſſi cher ici à Berlin, que dans les villes qui en abondent le plus; le bois, par exemple, eſt ſi cher que l'on ſeroit tenté de croire, que l'on ſe chauffe d'épiceries: mais ce ne ſont pas les païſans qui en profitent, ni les propriétaires: c'eſt une compagnie qui a le privilége excluſif de le vendre,

Le monarque a règlé ſa vie de façon qu'on peut ſavoir quelles ſont ſes occupationr à toutes les heures du jour. Le matin, il lit les lettres qui lui ſont adreſſées, & dépêche ſes affaires: tous ſes ſujets ont la liberté de lui écrire, & ordinairement il fait réponſe à tous. Deux ſecrétaires du cabinet lui font les extraits, & il marque à côté, en peu de mots, la ſubſtance de la réponſe qu'ils doivent y faire: mais il lit lui même les lettres de quelqu'importance, & ſigne de ſa main les réponſes dreſſées par ſes ſecrétaires. Après cela il va à la promenade & puis à la parade. A midi il ſe met à table où il dine avec quelques géneraux. Un prêtre Italien, nommé *Baſtiani*, s'y trouve auſſi le plus ſouvent: & c'eſt ſur lui que le roi décharge ſa bonne ou ſa mauvaiſe humeur. L'après diner le roi

s'amuſe à lire, à écrire, à donner quelque audience, à entendre un concert où il joue de la flute travérſiére; & après le concert le colonel *Quintus* ſe rend auprès du roi, qui ne le quitte qu'à neuf heures, tems auquel le roi ſe couche. Le colonel *Quintus* eſt un ſavant. Son véritable nom de famille eſt *Guiſchard*. Son père étoit un réfugié françois, établi à Magdebourg: le fils a été quelque tems candidat & magiſter en théologie, & aſpiroit à une chaire: n'ayant pas réuſſi faute d'occaſion, il paſſa en Hollande où il demanda une chaire de profeſſeur ou une compagnie dans les troupes: la chaire lui ayant manqué, il obtint la compagnie: ce fut alors qu'il écrivit ſes mémoires ſur Polybe & ſur les notes que le chevalier Folard a faites à l'ouvrage de cet Hiſtorien: ces mémoires furent ſi goutés par le roi de Pruſſe, qu'il l'appella à ſon ſervice & lui donna une légion à commander, en changeant ſon nom de *Guiſchard* en celui de *Quintus Jcilius*: dans la derniere guerre ce colonel fit de grands butins, dont il profita cependant très peu: car il ne lui en reſte qu'une belle bibliothèque dont il fait très bon uſage. Ce favori du roi n'a cependant pas plus de huit cents écus, mon-

monnoye de Pruſſe, de penſion, pendant que le Major de la légion que le colonel *Quintus* commandoit durant la guerre, & qui a été reformé comme tous les autres, en a douze cents. Le roi eſt dans l'opinion qu'il ſeroit inutile de donner de l'argent à Mr. *Quintus*; parceque ſa trop grande libéralité le réduiroit toujours à la même diſette: auſſi ce prince ſe contente-t-il de l'aſſurer qu'il aura ſoin de lui & de ſa famille. Il y a environ un an que la femme de Mr. *Quintus*, qui eſt une des plus aimables dames que je connoiſſe, accoucha d'un garçon: le roi voulut en être le parrain; & à cette occaſion il lui fit la plaiſanterie de lui envoyer d'abord en préſent une grammaire grecque & puis de lui donner lui-même une ancienne montre de tombac, garnie de pierres de marcaſſite, d'une fabrique de Magdebourg qui n'exiſte plus. Le colonel qui a de grandes connoiſſances dans les antiquités grecques & romaines a publié, il y a quelques mois, un ouvrage ſur les campagnes de Jules Céſar en Eſpagne, & ſur d'autres articles intéreſſants. Le roi à qui il le dédia, lui fit préſent d'une tabatiere d'or où il y avoit, à ce que d'autres m'ont dit, une bonne ſomme de louis-

d'or. Le colonel en envoya un exemplaire à l'Empereur; & ce monarque lui fit remettre une collection de médailles d'or, qui contient la suite des empereurs de la maison d'Autriche, présent dont la valeur est estimée plus de deux mille écus.

Ce monarque est informé de tout ce qui regarde la population de ses états en général, & de chaque province, de chaque ville, de chaque seigneurie en particulier; de tout ce qui concerne l'augmentation & la diminution du commerce, des fabriques & des manufactures; du nombre & de l'état de toutes les familles nobles, des couvents, des églises, des paroisses, d'autres fondations perpétuelles; de la qualité & des productions des terreins des différents pays, enfin de tout ce qui peut avoir la moindre influence sur le bien public & sur les finances: & tout cela ne lui coûte que quelques coups d'œil, qu'il jette sur des tables exactes que les gouverneurs & les différents tribunaux des provinces sont obligés de lui envoyer tous les ans. L'Empereur a introduit, depuis quelques années la même methode à la cour de Vienne par rapport aux différents états qu'elle possede en Allemagne & ailleurs. Et quand un

prince veut tout voir par ſes yeux, & examiner ainſi lui mêmes ſes affaires, il ſeroit bien étonnant qu'il ne ſongeât auſſi quelques fois à celles de ſes ſujets; car jamais les unes n'iront bien ſans les autres.

Le roi n'intervient à aucun des conſeils; mais il y préſide pourtant par les ordres continuels qu'il envoye à toutes les chambres par les chaſſeurs qui portent tous les jours ſes lettres de Potzdam à Berlin. Quelque fois il mande auſſi les miniſtres à Potzdam & leur ordonne de vive voix ce qu'il veut qu'ils faſſent. Il eſt ainſi à la tête de toutes les chambres des conſeils de ſes états, & il ſait tout ce qui s'y fait: il dirige tout, & ſes miniſtres ſont plutôt les exécuteurs de ſes ordres que ſes conſeillers.

Le roi a des chapellains, comme tous les princes; mais il ne les a jamais vu faire leurs fonctions; car il ne va point à l'égliſe. Il les laiſſe faire & écrire tout ce qu'ils veulent; mais il ſe mocque de tout ce qu'ils font & de tout ce qu'ils écrivent. Sa théologie eſt celle de la raiſon; & ſon droit canon eſt dans les arſenaux. Toutes les religions ſont permiſes dans ſes états; mais il empêche bien que les doctrines particulie-

res de chaque religion ne puiſſent faire aucun tort ni aux droits de la couronne, ni à ceux de l'état. Il permet aux catholiques de ſoutenir dans leurs diſputes académiques & dans leurs livres, que le Clergé eſt exemt, de droit divin, de tout impôt & de la juriſdiction laïque; mais il ote à ce Clergé la moitié de ſes revenus, & charge l'autre d'impôts; & les eccleſiaſtiques qui commettent des crimes contre la ſociété, ſont punis par les magiſtrats ordinaires de la religion proteſtante. Il laiſſe enſeigner par les théologiens calviniſtes & luthériens que la diſſolution du mariage n'a lieu que pour cauſe d'adultère & de deſertion malicieuſe; mais il permet le divorce à tous ceux qui le lui demandent pour des cauſes raiſonnables; il en agit ainſi dans tout le reſte: le bien public l'emporte auprès de lui ſur les ſottiſes, les fourberies, les prejugés & les opinions communes.

Ce roi fait tous ſes efforts pour établir le commerce dans ſes états; mais il n'en eſt pas encore venu à bout: les impôts ſont beaucoup trop forts, eu egard à la pauvreté de ſes ſujets; & ſes dépenſes ſont trop petites pour faire reſſortir de ſes coffres une aſſez grande portion des ſommes immenſes qui y ſont renfermées: d'ailleurs les privileges ex-

cluſifs qu'il a accordés, ſont ſi nombreux, qu'il n'y a presque aucune branche d'induſtrie qui ſoit libre; & malgré celà il en accorde encore tous les jours; & la plupart de ces monopoleurs ſont des avanturiers étrangers qui font banquerote au bout de quelque tems: pluſieurs d'entre eux ont même emporté l'argent que le roi leur avoit avancé, pour les mettre en état de faire valoir leurs talents.

L'article où le roi aime à dépenſer le plus, c'eſt en bâtiments. Il a fait conſtruire un beau palais à peu de diſtance de Sans-ſouci, qui lui a coûté des ſommes conſidérables. Il fait encore démolir & rebâtir à ſes dépens toutes les maiſons de Berlin qui n'ont pas aſſez bonne mine. Les maiſons neuves reſtent à leurs anciens propriétaires; mais ils ſont, pour la plus part, hors d'état de faire les frais des portes, des fenêtres, du fer, du plomb & de l'ameublement de ces maiſons; ainſi ils ſont obligés à cet effet d'emprunter de l'argent chez les Juifs, qui en peu de tems deviendront vraiſemblablement les propriétaires d'une grande partie de Berlin. Ce roi a fait auſſi des dépenſes conſidérables à bâtir des bourgs & des villages, à deſſecher des ma-

rais, & à faire creuſer des canaux. Cela vaut bien mieux que de prodiguer ſon argent aux fainéans & aux frippons comme il ſe fait ailleurs.

Ces nouveaux édifices rendent la ville de Berlin la plus belle de toute l'Allemagne; mais les rues de cette belle ville ſont extrêmement ſales & puantes, à cauſe des ruiſſeaux pleins d'ordures, qui regnent le long de presque toutes ces rues; & ce qu'il y a de pire, c'eſt que lorſqu'on nettoye ces ruiſſeaux, on arrange, des deux côtés, les ordures que l'on en a tirées, pour les y laiſſer ſecher à l'air, ce qui l'empeſte d'une ſi horrible manière, que toutes les maiſons en ſont infectées, & qu'on ne peut pas demeurer dans les chambres qui donnent ſur les rues, ſans en être cruellement incommodé. Le roi vient de faire bâtir une belle place; & les Berlinois diſent que, lorſqu'elle ſera achevée, elle égalera celle de St. Marc à Veniſe; mais il ne ſuffit pas de la même longueur & de la même largeur, pour en faire une auſſi belle place: il faudroit une égliſe pareille à celle de St. Marc, qui fît face à l'un des bouts & une autre égliſe pareille à celle de St. Geminien qui fit face à l'autre bout de la place

avec de ſupérbes bâtiments & de grands portiques, des deux côtés, comme à Veniſe.

Potzdam où le roi fait ſa réſidence, eſt une très belle petite ville, qui n'exiſte dans l'état où elle eſt, que depuis très peu de tems; car toutes les maiſons ſont neuves. Il n'y a aucune ville dans le monde où de pauvres artiſans, de ſimples ſoldats & autres gens de cette ſorte, ſoient ſi noblement logés: car toutes ces belles maiſons n'appartiennent qu'a des gens de la derniere claſſe: & il ne demeure ici qu'un très petit nombre de perſonnes de condition, de celles qui ſont à la ſuite de roi. Le prince héréditaire lui-même eſt logé avec la princeſſe ſon épouſe dans une grande & belle maiſon d'un braſſeur de bierre, au ſecond & troiſième étage. Pour moi, je fus logé chez un conſeiller de la cour; mais ce titre ne doit pas vous en impoſer; car Mr. le conſeiller n'eſt qu'un ſimple cabaretier: il eſt vrai qu'il ſe donne des airs; mais c'eſt aux dépens de ceux qui deſcendent à ſon auberge; & il ſe garde bien de recevoir ceux qui ne lui paroiſſent pas être en état de faire de la dépenſe: *car je ne ſuis pas aubergiſte, dit-il, mais conſeiller de la Cour; & je ne reçois les gens*

comme il faut, que par humanité, pour ne pas les laiſſer languir dans les miſerables cabarets de cette ville.

Je vous ferai remarquer en paſſant, que le roi de Pruſſe eſt le prince de l'Allemagne qui ſait tirer le plus de profit de la ſotte vanité, qu'ont les bourgeois allemands d'être décorés de titres. On m'a dit qu'il y a dans ſes états cinquante ſept eſpèces de conſeillers en titre. Je ne ſçai ſi l'on n'a pas exagéré; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il n'y a presque pas de bourgeois qui ait trois cents florins à dépenſer pour une fois, qui n'achete, avec cet argent, un titre à la Cour. On y vend même le titre de médecin & de chapellain de la cour, quoique le roi ne ſe ſerve ni des uns ni des autres. Ce monarque ne vend cependant pas les charges effectives, comme on le fait en France, & encore moins celles de la judicature. Il ne donne ces dernieres charges qu'à des gens honnêtes & habiles, ce qui fait que dans ſes états, la juſtice eſt beaucoup mieux adminiſtrée que chez les princes qui ſe vantent d'avoir plus de religion que lui.

Berlin eſt une très grande ville pour l'Allemagne, & elle eſt beaucoup trop gran-

de pour ſa population : car il n'y a tout au plus que cent mille ames, y compris la garniſon qui eſt de vingt mille hommes. La nobleſſe y vit aſſez honnêtement, mais ſans luxe : une grande partie de cette nobleſſe ſubſiſte des charges qu'elle occupe ; mais le roi donne de petits appointements : cependant il eſt mieux ſervi que les princes qui payent largement leurs miniſtres. Le luxe ne mene qu'à la débauche, à l'oiſiveté, au pillage : les bourgeois de la premiere claſſe ſont aſſez honnêtes ; mais le bas peuple eſt ce qu'il y a de plus vil dans le monde : tous les domeſtiques, hommes & femmes, volent ; & ils ont tous l'adreſſe de voler ſur des articles où il eſt difficile de les convaincre de leur crime. Les femmes & les filles des pauvres bourgeois & des ſoldats ſont presque toutes des catins : je ne ſais pas s'il y a des maiſons publiques de débauche, comme dans les autres grandes villes : mais ces filles vous diſpenſent d'en chercher ; car elles viennent effrontément dans votre logement, ſous prétexte de vous vendre des manchettes & autres choſes pareilles. La plus grande partie des ſervantes font le même métier ; & ſi elles deviennent groſſes, il eſt défendu à leurs maîtres de les chaſ-

ſer avant la fin de l'année : ce qui a été règlé pour empêcher que la crainte d'être miſes à la porte ne les obligeât à ſe faire avorter. Le vice contre nature fait ici de grands progrès, comme dans quelques autres pays du nord ; au lieu qu'il diminue beaucoup en Italie ; ainſi je doute fort que ce ſoit un vice du climat, comme on le pretend communément.

Il y a à Berlin beaucoup de manufactures, mais elles ne proſpèrent gueres. Le roi a fait planter une grande quantité de muriers dans tous ſes états ; & il a fait de très bons règlements pour porter les particuliers à en faire autant ; mais la ſoye de ces pays eſt très mauvaiſe, & les ouvrages qu'on en fait ont l'air uſé dès la troiſième fois qu'on les porte. Cependant les François qui ſont ici, ont fait pour le roi & les perſonnes de la famille royale de trés belles étoffes ; mais ils y ont employé de la ſoye étrangère : d'ailleurs ils n'en font pas pour les particuliers, parce qu'elles coûteroit plus cher que celles de Lyon. Les manufactures de draps réuſſiſſent mieux ; mais il n'y a que le drap bleu que l'on puiſſe pour la bonté comparer aux draps d'Angleterre : mais quant au prix, le Pruſſien eſt plus cher que l'Anglois.

Dans mes différents voyages, j'ai conſtamment remarqué que deux choſes s'oppoſent aux progrés du commerce, l'eſclavage & la ſuperſtition. Les états d'un prince ne ſont nulle part auſſi commerçants que les états libres; & plus le prince gouverne en deſpote, plus le commerce en ſouffre. Je pourrois démontrer cet article ainſi que l'autre par la comparaiſon des différents états de l'Europe entre eux; mais je ne veux pas ſortir de l'Allemagne, puisque je vous écris des lettres ſur l'Allemagne, & non une diſſertation ſur le commerce. Les évêchés & les archevêchés de l'Empire Germanique ſont les plus dépourvus de commerce: auſſi la ſuperſtition & l'oppreſſion y ſont-elles plus fortes que partout ailleurs. Dans les états de quelques petits princes proteſtans on voit déja quelques manufactures & quelques marques de commerce; & rien n'empêche qu'il n'y fleuriſſe, que le gouvernement dur de ces petits deſpotes: cela eſt évident par l'expérience; car comme il exiſte par ci par là, dans les païs proteſtans, quelque prince ſage & humain, on voit au premier coup d'œil que les fabriques & le commerce y proſpèrent; & ſi ces choſes n'y ſont pas les pro-

grès dont elles ſont ſuſceptibles, cela vient uniquement de ce qu'un bon prince n'a pas toujours été précédé & n'eſt pas toujours ſuivi d'un prince du même caractère. Le roi de Pruſſe a des états catholiques & des états proteſtants : les premiers ſont preſque ſans commerce, malgré les ſoins que ce prince s'eſt donnés pour l'y établir, au-lieu que les ſeconds ont pouſſé le commerce auſſi loin qu'il eſt poſſible dans la ſituation où ils ſont. Il en eſt de même des états de l'électeur Palatin. Les païs de l'Allemagne où l'on voit vraiment fleurir le commerce, ſont les villes libres de la religion proteſtante comme Francfort, Nuremberg, Augsbourg, Lubeck, Brême & principalement Hambourg : toutes ces villes n'ont qu'un trés petit territoire & ſont entourées des états des différents princes qui cherchent à leur nuire autant qu'ils peuvent ; mais leur liberté & leur religion triomphent de ces obſtacles. Cologne eſt admirablement ſituée pour le commerce : elle eſt libre comme celles que je viens de vous nommer : auſſi eſt elle commerçante ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle le ſoit autant qu'elle devroit l'être : ce qui ne peut venir que de la religion catholique qu'elle profeſſe avec toutes les ſu-

perſtitions que les ſiécles barbares lui ont ajoutées. Voici une preuve déciſive de la différente influence que les deux religions ont ſur le commerce. Il y a dans l'Empire des villes libres où les deux religions ſont également dominantes. Dans toutes ces villes, les Luthériens ſont induſtrieux, appliqués aux fabriques & au négoce, riches, puiſſants; les catholiques au contraire, ſont pour la pluspart pareſſeux, bigots, pauvres. Augsbourg en fournit l'exemple le plus frappant. La même différence, à l'égard de l'induſtrie & de l'aiſance des citoyens, ſe trouve dans les états des princes où les deux religions ſont également tolérées: les catholiques ſont pauvres dans les mêmes endroits où les proteſtans ſont riches.

J'ai encore remarqué une autre particularité dans les différents pays de l'Allemagne: c'eſt que partout où il y a des calviniſtes, ceux-ci ſont à proportion plus riches que les luthériens: Francfort ſur le Mein m'en a fait venir la première idée; & elle s'eſt vérifiée partout où j'ai eu lieu de voir des calviniſtes & des luthériens enſemble dans le même endroit. Si vous examinez les autres états proteſtans de l'Europe, vous trouverez que,

proportion gardée par rapport à la différence des climats, de la ſituation, de la fertilité de ces différents païs, les états où la religion calviniſte domine, ſont plus floriſſants que ceux de la religion luthérienne. Il ſemble par conſéquent que plus une religion s'éloigne de la religion catholique, plus elle produit de bonheur, & que plus une religion s'en approche, plus elle devient pernicieuſe. En Hollande les Memnonites ſont plus riches que les calviniſtes mêmes; & la religion memnonite differe encore plus de la catholique, que celle de Calvin. Cette obſervation ne me donne aucune mauvaiſe opinion de ma propre religion; mais elle me confirme ſeulement dans l'averſion que j'ai toujours eue pour les ſuperſtitions que les frippons y ont ajoutées. Je crois qu'un catholique raiſonnable & honnête eſt quelquefois tenté d'avoir honte de l'être non à cauſe de la religion, mais à cauſe des ſuperſtitions dont la fourbe l'a chargée; c'eſt du moins ce qui m'arrive ſouvent, mais nulle part autant qu'en Allemagne, parce que les contraſtes entre les catholiques & les proteſtans y ſont trop frappans, & trop au desavantage des premiers.

Berlin a une académie des ſciences que le roi remplit de ſujets qui veulent bien ſe contenter de modiques appointements: il y a cependant quelques académiciens d'un grand mérite, tels que Mr. *Sultzer*, Mr. *la Grange*, Mr. *Lambert*, & quelques médecins & chymiſtes. Mr. *Lambert* a pubié des ouvrages de mathématiques très importants, qui ne ſont pas lus autant qu'ils le méritent des étrangers, parce qu'ils ſont écrits en langue Allemande; ni des allemands même, parce qu'ils en trouvent le ſtile un peu trop dur, & obſcur. Mr. de *Caſtillon*, autre académicien, m'a dit qu'il vouloit faire un extrait de tous les ouvrages les plus utiles de Mr. *Lambert*, & les inſérer dans des articles qu'il compoſe pour une nouvelle édition de l'Encyclopédie. Ce Mr. *Caſtillon* eſt un mathématicien qui aime beaucoup la théologie contre la coutume ordinaire des mathématiciens, qui ne s'attachent qu'aux démonſtrations: je crois que le roi a voulu le mortifier pour les livres théologiques qu'il a écrits, en lui ordonnant de traduire en françois la vie d'Apollonius de Thyane, écrite par Philoſtorge, dont il y a une traduction angloiſe du moins des deux premiers livres, ou le traducteur a joint

des notes très propres à choquer toutes les eſpèces de théologiens: le Roi a voulu que Mr. de Caſtillon commençat ſa traduction françoiſe ſur cette traduction angloiſe ſans en omettre les notes.

Mr. Formey eſt le ſecrétaire perpétuel de cette Académie: c'eſt ce même Mr. Formey qui a écrit tant de livres médiocres, qui, dans ce ſiécle très éclairé, ont eu plus de débit que les bons, comme Mr. *Luzac* libraire & imprimeur de Leyden, qui à imprimé une bonne partie de ces ouvrages, le raconte lui-même à tout le monde, en riant de tout ſon cœur.

Cette académie eſt presque toute remplie de Suiſſes & de François. Il y a dans les états du roi & à Berlin même, des Allemands qui y feroient meilleure figure, que quelques uns de ces étrangers; mais le roi n'aime pas les ſavants allemands. Je fus étonné de trouver parmi les Académiciens Mr. l'abbé *Pernetty*, moine bénédictin; & je le fus bien plus encore lorsque j'appris qu'il étoit auſſi le premier bibliothécaire de la bibliothèque royale, tandis qu'il eſt notoire que le roi a beaucoup de peine à admettre dans l'Académie des eccléſiaſtiques proteſtants. Mais

on

on m'a dit que ce prince regarde les eccléſiaſtiques catholiques, comme des gens qui n'ont d'eccléſiaſtique, que l'habit. L'académie a pluſieurs fois demandé au roi Mr. *Moſes Mendelſon*, honnête & ſavant juif: mais ce monarque ne paroit pas diſpoſé à lui complaire.

Les libraires ne ſont point gênés ici comme ailleurs: ils peuvent faire imprimer & débiter tout ce qu'ils veulent. L'auteur de *l'hiſtoire politique des établiſſements des Européens dans les deux Indes* a inſéré dans ſon ouvrage une déclamation contre le roi dont il a été fort choqué & qu'il a fait réfuter dans une petite brochure compoſée par Mr. *Moulines*, miniſtre François de la religion réformée: cependant, on peut avoir l'ouvrage réfuté chez tout les libraires de Berlin. La réfutation valut à Mr. Moulines l'entrée à l'Académie: le roi l'avoit d'abord refuſé, parce qu'il eſt miniſtre; mais quelque tems après il a bien voulu ſe laiſſer fléchir à l'y admettre.

J'ajouterai encore un mot ſur les mœurs & les manières des Allemands. Les proteſtans & les catholiques diffèrent encore à cet égard entre eux, comme ils diffèrent au ſujet des ſciences. Ces derniers ſont ordinaire-

ment groſſiers, ſuperſtitieux; la morale du bas peuple eſt le baton: dans les villes, & ſur tout à Vienne, les parvenus ſe diſtinguent par un ſot orgueil, & beaucoup de fadaiſe, & l'ancienne nobleſſe par une aimable débonnaireté. Les proteſtans au contraire ſont extrêmement polis; un peu officieux même, grands faiſeurs de révérences, careſſants, ſobres & actifs. Quand on lit que les Allemands ſont de grands buveurs & de grands mangeurs, il faut entendre cela des catholiques. Avant Luther, toute l'Allemagne étoit yvre d'un bout à l'autre, pour le moins tous les dimanches & toutes les fêtes; mais Luther qui ne paroit pas avoir été lui-même trop ſobre, a reformé les mœurs ainſique la religion, dans les païs qui ont ſuivi ſa doctrine. Dans les païs catholiques, la populace danſe & boit à la fureur preſque dans toutes les auberges: cela ſe voit très rarement chez les proteſtans. Les évêques, les prélats & les autres grands ſeigneurs catholiques, ne ſont plus aujourd'hui auſſi portés pour le vin qu'ils l'étoient autrefois, mais il y a pourtant tous les jours à leur table une ſi grande profuſion de mêts & de vins, qu'elle doit choquer toutes les perſonnes un

peu ſobres, tant par les excès qu'on eſt obligé d'y faire malgré ſoi, que par la longueur du tems qu'il faut y reſter aſſis. Malgré leur extrême groſſierté, les catholiques allemands ſont naturellement bons: les bourgeois & les Gentils-hommes qui ne voyent pas ſouvent la cour, ſont en général de très-bons lourdeaux, qui font tout le bien qu'ils ſavent faire, qui eſt de donner à boire & à manger. Mais les proteſtans de toute condition ſont fins, réſervés & un peu méfians: ils aiment moins la ſociété & la gaieté que les catholiques, parcequ'ils ſe craignent, ſe portent envie, ou ſe haïſſent plus facilement les uns les autres: leur ſociété eſt un peu genante, à cauſe de leurs éternels complimens, de leur réſerve, & à cauſe que la franchiſe, qui eſt éxtrême chez les catholiques, eſt nulle chez les proteſtans: enfin l'Allemagne n'eſt pas un païs où un etranger puiſſe être tenté de s'arreter: il ne faut que la parcourir: ſi vous y fréquentez les cours & les gens de cour, vous êtes gêné de mille façons: il y a mille étiquettes à obſerver; & mille curieux ſont continuellement attentifs à toutes vos démarches. Si vous évitez les cours, vous tombez dans des ſociétés d'hommes, où vous

trouvez les inconvénients que je viens de vous décrire. Le gros des proteſtans vous aſſomme à force de politeſſes & de ſimmagrées qui ne ſignifient rien, & le gros des catholiques vous accable d'impoliteſſes & de brusqueries.

J'oubliois l'article de votre lettre, concernant les jeſuites. Le roi n'a pas voulu ſe conformer à la bulle du pape ; & l'on dit que la raiſon en eſt que le pape a négligé de négocier avec le roi pour l'engager à conſentir à l'abolition de cet ordre. Quelle qu'en ſoit la raiſon, il eſt conſtant que le roi étant à Breslau, a aſſuré le recteur du collège de cette ville, qu'il les garderoit & ſoutiendroit dans ſes états en dépit de toutes les foudres de Rome. Deux ans avant l'abolition des jeſuites le roi fit écrire au pere *Ricci*, leur général, pour l'engager à prévenir l'orage qui alloit tomber ſur ſon ordre, en s'offrant de le recevoir dans ſes états avec toute ſa troupe, & en lui promettant toute ſa protection & toutes ſortes de privilèges. J'ai vu la réponſe du général dans laquelle il remercie le roi de l'affection qu'il témoignoit pour ſon ordre ; mais il déclare en même tems, qu'il ne lui conviendroit pas de ſe re-

tirer chez un prince hérétique, quand même il devroit arriver à ſa compagnie le malheur, que le roi lui prédiſoit ; mais qu'il étoit d'ailleurs très perſuadé que le pape ne ſongeroit pas à faire ce tort à ſa ſociété. Malgré cette réponſe le roi lui fit encore écrire une ſeconde lettre pour lui renouveller ſes offres, en l'aſſurant que l'abolition de la ſociété étoit décidée : mais le général perſiſta dans ſon refus. Je ſuis très perſuadé que le principal motif qui a déterminé le roi à ſoutenir les jeſuites après leur abolition, c'eſt qu'il s'imagine qu'ils viendront en foule ſe retirer dans ſes états en y apportant leurs tréſors & leurs talents. Mais les jéſuites ſont trop ruſés pour cela : à mon avis, il n'en viendra pas un ſeul ; & dans ce cas, le roi ne tardera pas long-tems à les abolir auſſi dans ſes états.

En attendant le bruit s'eſt répandu que le roi veut donner aux jéſuites de différentes nations la nouvelle égliſe catholique de Berlin ; & qu'il veut y faire prêcher en allemand, en polonois, en francois & en italien pour le ſalut des catholiques de ces nations qui ſont en garniſon à Berlin, & des autres étrangers qui demeurent où viennent ici. en

effet c'eſt dommage que cette belle égliſe, fondée dans une ville proteſtante, où il y a tant de gens de lettres & où le commun des proteſtants eſt le plus ſenſé de toute l'Allemagne ſoit deſſervie par deux cochons d'un couvent d'Halberſtad, qui paroiſſent toujours ivres quand ils prêchent & quand ils chantent. Cette egliſe eſt bien malheureuſe: ſes premiers paſteurs ſont deux vilains & ignorants moines qui la profanent & la deshonorent. Son premier fondateur a été le plus méchant de tous les moines. Ce fut un pere *Mécénate*, Dominicain de Rome, qui a fait tant de fripponeries, qu'on pourroit en compoſer un livre. Voici un trait de ſa vie qui pourra vous faire juger du reſte. Ayant été obligé de quitter Rome pour les crimes qu'il y avoit commis, il alla à Lisbonne où il ſut ſe gagner l'amitié & la confiance d'un riche négotiant qui étoit Juif. Le pere *Mécénate* qui le ſoupçonnoit tel, lui en arracha le ſecret en feignant d'être juif lui-même. Après cette confidence, il lui perſuada de vendre ſes biens, d'en acheter des diamants, en gardant une bonne quantité d'argent comptant, de charger tout cela ſur un vaiſſeau anglois & de paſſer enſemble en Angleterre. Le négociant

fit tout ce que ſon ami lui avoit conſeillé : le jour du départ étoit déja fixé : les coffres avoient été tranſportés à bord d'un vaiſſeau anglois ; mais le moment où l'on devoit s'embarquer étant arrivé, le Pere *Mécénate* alla dedenoncer ſon ami à l'inquiſition : celui-ci fut arrêté dans l'inſtant qu'il ſortoit de ſa maiſon : le délateur s'embarqua, feignant que tous ces coffres appartenoient à lui ſeul & emporta de cette façon les tréſors du négociant qui fut brulé la même année. Cette perfidie ayant été découverte en Angleterre, & le moine ayant d'ailleurs conſumé par ſes debauches la plus grande partie de ſon vol, il vint à Berlin, où il propoſa au roi d'accorder aux catholiques la liberté de bâtir une égliſe, & ſe fit autoriſer à faire pour cet effet des quêtes dans tous les païs catholiques : cela lui donna le moyen de voler plus de quarante mille écus à l'égliſe, ce qui fut cauſe que malgré les grandes aumones que l'Impératrice-Reine, le Cardinal *Quirini* & d'autres princes catholiques lui ont envoyées il y a déja longtems, elle n'a pu être achevée & conſacrée que l'année derniere.

Vous n'aurez plus, mon ami, pendant bien du tems de mes lettres. Je quitte l'Al-

lemagne pour jamais. Je vais faire une troiſième tournée en Italie, & je paſſerai peut-être par la Suiſſe en dépit des montagnes & de la ſaiſon: car-comme je voyage à mon aiſe, & que je m'arrête par çi par là, l'hyver ſera déja commencé quand j'arriverai devant les Alpes.

J'oubliois de vous parler d'un article important. Mr. de Montesquieu dit quelque part dans ſon eſprit des loix, que les formalités de la juſtice, dans le rapport qu'elles ont avec la liberté & la ſureté des citoyens, prouvent, que les peuples où elles ſont le plus en uſage, ſont les plus libres: & que les peines, les dépenſes, les longueurs, les dangers même de la juſtice ſont le prix que chaque citoyen donne pour ſa liberté. Ce ſentiment pourroit avoir lieu à l'égard des procès criminels: mais quant aux procès civils il me ſemble que tous les demandeurs & tous les défendeurs pourroient bien aimer, les premiers d'avoir ce qu'ils démandent le plûtot poſſible, & les ſeconds d'être condamnés, ou abſous ſans avoir à eſſuyer trop d'inquiétudes, ni trop de fraix, qui ſont les ſuites inévitables des formalités. J'ai vu bien des peuples, qui ne ſont pas plus libres que les

ſujets du roi de Pruſſe, chez qui les procès ſont pourtant ſujets à tant de formalités, qu'il eſt rare de voir une famille, qui après avoir eu un long procès ne ſoit pas tombée en ruine ſoit qu'elle l'ait gagné, ou perdu. Ici au contraire il eſt rare de voir qu'un procès ruine qui que ce ſoit. Dans les etats du roi les procès ſont courts, pas toujours ſi courts, à la verité, qu'on le croit dans les pays étrangers, mais on les traine toujours beaucoup moins que dans les autres états monarchiques. Ce n'eſt pas tout: les femmes & la méchante legislation ne gatent pas ici l'eſprit & le cœur des juges, comme cela arrive presque par tout ailleurs. Quant aux femmes elles n'ont point d'influence ſur le miniſtere, ni ſur les gens de robe, parce que cette coutume n'a pas encore gagné ici. Quant à la législation elle ne peut pas faire ici le mal, qu'elle fait, ſur le pied où elle eſt, par la bêtiſe de notre ſiecle eclairé, dans les autres pays, parceque dans ces états elle eſt presque nulle. Les loix Romaines, ou pour mieux dire, les pièces de rapport, l'ouvrage en moſaïque de Juſtinien, n'ont ici, comme de raiſon, aucune autorité: parceque le roi, qui eſt philoſophe, trouve

que c'eſt le comble de la folie humaine, que des peuples du dixhuitiéme ſiécle ſoient gouvernés par des fragments détachés, ſans aucun ordre & ſans le moindre diſcernement, des ouvrages contentieux & minutieux de quelques praticiens de l'ancienne Rome; le code Fredéricien n'a point d'autorité non plus, parceque celui, que le roi avoit chargé de faire de bonnes loix, a compoſé, au lieu d'un code de loix, un abrégé du droit romain. Il reſte encore les loix du pays: mais il y en a huit volumes in fol. ce qui vaut autant que s'il n'y en avoit point du tout. Ainſi les juges pruſſiens décident les affaires ſelon leur bon ſens naturel; & puisque les femmes ne s'en mêlent pas, & que d'ailleurs il faut craindre le roi, qui ne s'en laiſſe pas impoſer, la juſtice eſt auſſi bien adminiſtrée ici, qu'il eſt poſſible qu'elle le ſoit dans un ſiécle tel que le notre. Il eſt trop dangereux pour les gens en place de faire des frippone-ries ſous un roi qui n'a ni maitreſſes, ni confeſſeurs.

Vous vous appercevrez aiſément, que malgré tout ce que je vous ai mandé ſur les êtats du roi de Pruſſe, j'ai pourtant gardé le ſilence ſur bien des choſes. Mais ce n'eſt

pas ma faute. Les Pruſſiens ne ſont pas comme les Pariſiens qui ſavent tout ce qui ſe fait à la cour de Verſailles, & qui en diſent plus qu'ils n'en ſavent. Le roi s'ouvre peu à ſes miniſtres, & ceux ci ne s'ouvrent point du tout aux autres. Tout ſe fait ici dans le ſilence, même bien de ces choſes qui ſe font ailleurs à la vue de tout le monde. On cache par exemple aux étrangers jusqu'aux manœuvres qu'on fait faire en certains tems aux troupes. Les puiſſances étrangères ſe flattent d'avoir dérobé aux Pruſſiens leur tactique, parceque peut-être elles ont ſçu imiter, renchérir même ſur la manière de gêner de grands hommes ſous des uniformes étroits & courts, mais ce n'eſt pas là la tactique des Pruſſiens. Des officiers, qui ont lu tous les livres & les réglements qui ont été publiés dans les autres pays de l'Europe ſur la tactique des troupes, m'ont aſſuré que tout cela n'eſt rien en comparaiſon de la tactique Pruſſienne. Ils pretendent que celle-ci contient bien des ſecrets, qui ſont entiérement inconnus aux autres puiſſances, & qui ſont le principal mérite des troupes Pruſſiennes. L'ouvrage intitulé la Tactique Pruſſienne n'a pas décélé ces ſecrets. Mr. Guibert, dont

le livre ſur la Tactique a fait tant de bruit, ne les a pas connus. Mr. le Colonel *Quintus* prétend même qu'il s'y eſt beaucoup trompé, & qu'il a attribué aux Pruſſiens des principes & des manœuvres qu'ils n'ont jamais adoptés, ou qu'ils exécutent tout autrement qu'il n'a marqué dans ſon livre. Mr. le major de *Pirch*, qui, après avoir été lieutenant dans les troupes Pruſſiennes, a paſſé ſau ſervice de France où il a publié un livre ſur la tactique, y a mieux réuſſi, à ce que ces officiers diſent; mais toute la tactique Pruſſienne n'y eſt pas encore ſelon eux dévélopée. Je m'imagine que vous voudriez bien ſavoir le nombre des troupes du roi: c'eſt encore un article, où je ne puis pas vous ſatisfaire. Les uns prétendent qu'elles montent à cent quatre vingt mille hommes, les autres les groſſiſſent encore de vingt mille hommes. Tout ce que je ſais bien poſitivement, c'eſt que je ne ſors jamais par aucune des portes de Berlin, que les ſentinelles ne me demandent de l'argent pour boire. Il y a deux jours, qu'en paſſant vers minuit devant une ſentinelle auprès de l'arſenal, ce ſoldat m'aborda, avec la formule ordinaire pour avoir de l'argent. Comme je m'apperçus aiſément

à ſon langage qu'il n'étoit pas Allemand, je me mis à le queſtionner, & d'une queſtion à l'autre, je vins à apprendre qu'il avoit été Jacobin, & ſécrétaire de l'inquiſition dans le Milanois.

LETTRE CINQUIEME.

Inſpruch dans le Tyrol le 12. Novembre 1774.

Voulez vous ſavoir, puisque vous devez repaſſer par l'Allemagne, à quelles marques vous pourrez connoître que vous êtes en païs Autrichien ? quand à la porte d'une ville, on vous déboutonera la culotte, pour voir ce que vous avez de caché dans la poche de la montre & dans celle ou vous mettez votre argent ; & qu'après cette opération on vous menera tout fatigué du voyage à la douane, pour y faire examiner, pendant une heure, vos coffres, vos caſſettes & vos livres, ſoyez perſuadé que vous êtes en païs Autrichien. Ce ſont les ſeuls endroits de l'Allemagne & même de l'univers où l'on fouille de cette façon les étrangers. Dans les états du roi de Pruſſe, que le vulgaire régarde comme le roi le plus terrible de la terre, lorsque vous arrivez à une ville, un ſoldat monte derriere votre

caroſſe & vous accompagne à votre auberge, où des commis de la douane viennent voir trés reſpectueuſement ce que vous avez dans vos coffres, ſans toucher à vos poches ni à votre culotte: vous ne courez aucun risque de perdre vos livres, quant même ce ſeroient des libelles contre le roi & contre tout ſon miniſtère, aulieu que vous êtes ſûr qu'on vous les enlève dans les païs Autrichiens, lorsqu'ils ſont dans le catalogue des livres défendus, fait par cinq ou ſix perſonnes, destinées à décider du merite de tous les livres & de tous les auteurs de l'univers. En échange vous trouvez partout dans les païs Autrichiens de trés beaux chemins & d'excellentes auberges, au lieu que vous mourez de faim & de laſſitude dans presque toute la baſſe Allemagne, tant les chemins & les auberges ſont mauvaiſes & déteſtables, hormis dans les villes capitales; & cela eſt bien pire que d'avoir à faire à d'inſolents commis.

On me diſoit à Vienne, qu'il y avoit un proverbe uſité parmi ceux que leurs emplois ou leurs affaires appellent dans le Tyrol, qui dit: *adieu monde, je m'en vais à préſent dans le Tyrol.* Ce mot pourroit avoir quelque grace dans la bouche d'un François,

d'un Anglois, d'un Italien, dont les mœurs, les goûts & la façon de penſer ſont tout à fait différents: mais je ne vois pas comment les Autrichiens, les Bohémiens, les Carinthiens &c. peuvent trouver le Tyrol auſſi extraordinaire pour eux: puiſque, quant au païs, il eſt très beau pour un païs de montagnes; & quant aux mœurs & à la façon de penſer, les Tyrolois & les autres peuples d'Autriche ſe reſſemblent parfaitement: on y mange & on y boit partout: partout le gros de la nobleſſe provinciale croiroit ſe dégrader en diſant un petit mot amical à ſon tailleur, à ſon cordonnier, où à ſon marchand de vin: par tout des fils de payſans devenus prêtres & gouverneurs d'enfants communiquent à leurs élèves leur air empeſé & ſuffiſant: partout il y a force chambellans actuels qui n'oſent ſe préſenter à la cour pour faire actuellement leur ſervice; & force conſeillers actuels qui n'oſent ſe montrer au conſeil: partout il ſe trouve des gens qui ſe donnent un air d'importance, les uns par un gros ventre; les autres par un habit riche; encore d'autres par le mépris qu'ils montrent envers tous ceux qui les environnent: partout la populace travaille toute la ſemaine pour avoir

de

de quoi s'enivrer, danſer, caſſer les verres & ſe battre à coups de poing le dimanche: partout il y a des gens ſenſés & éclairés qui ſervent bien leur ſouveraine, & qui ſe mocquent des abus qu'ils ne peuvent corriger.

On m'a fait faire ici la connoiſſance de deux profeſſeurs qui paſſent pour des *eſprits forts*, qui ont été perſécutés comme tels par les Jéſuites, & que leurs adherents continuent de perſecuter encore: l'un ſoutient que le pape eſt au deſſous des conciles: l'autre que les dixmes ne ſont pas de droit divin, ni de droit naturel: voilà ce qui leur donne cette méchante réputation.

Il y a ici une univerſité auſſi bonne qu'elle peut l'être dans un païs de l'Allemagne catholique. Ici, comme dans tous les autres endroits de l'Allemagne catholique, les moines enſeignent depuis la grammaire juſqu'aux ſciences les plus ſublimes. Il eſt plaiſant de voir les régles de la géométrie expliquées par un homme que ſa profeſſion oblige, en d'autres occaſions, à ſoutenir des choſes diamétralement oppoſées à ces règles; & il eſt encore plus plaiſant d'entendre expliquer Cicéron & Tite Live par un homme qui ne connoît les antiquités & l'Hiſtoire Romaine que par

les léçons ſur les martyrs qu'il lit dans ſon breviaire. Il n'y a de profeſſeurs ſéculiers que pour le droit & la médecine: le droit Canon eſt encore enſeigné par un moine, qui, dans ſes leçons, détruit la moitié de ce que les étudiants ont appris chez les profeſſeurs du droit civil; parceque le droit de l'égliſe combat les loix civiles, comme le clergé combat les laïcs.

C'eſt en vérité grand dommage que dans les univerſités catholiques de l'Allemagne les ſciences ſoient ſi mal enſeignées: ſans cela elles auroient de grands avantages ſur celles des Proteſtans: dans les prémieres les profeſſeurs ſont mieux payés; & par conſéquent ils n'ont pas beſoin d'employer tout leur tems à donner, pour de l'argent, différents colléges aux étudiants & à s'abrutir eux-mêmes à meſure qu'ils s'occupent à inſtruire la jeuneſſe. Chez les Proteſtans quantité d'écoliers arrivant de leurs hamaux dans les univerſités avec des mœurs brutales deviennent encore plus méchants, parceque les profeſſeurs ſont obligés de les ménager pour qu'ils n'abandonnent pas leurs leçons, & qu'ils n'aillent pas porter leur argent à un de leurs collègues: au contraire les profeſſeurs

catholiques qui ont de quoi vivre ſans le ſecours de leurs étudiants, s'en font reſpecter & leur apprennent à vivre. Outre cela, la plupart des univerſités catholiques ſont dans des villes où il y a une cour ou une grande nobleſſe, où les étudiants d'une certaine condition peuvent trouver des amuſements honnêtes dans les heures de loiſir & prendre des manieres polies & civiles; au lieu que les princes proteſtans ont érigé presque toutes les univerſités dans des endroits où il n'y a que des profeſſeurs & de petits bourgeois, chez lesquels les écoliers n'apprennent que des manieres gauches & pédantesques & qu'a faire des ſimagrées ſuppoſé que leurs gouverneurs ou leur bon naturel les empêche de donner dans la brutalité. Enfin chez les catholiques les ſciences ne s'enſeignent point par ſemeſtre, comme cela ſe pratique chez les proteſtans pour avoir, dans la même année, le payement des collèges de deux ſemeſtres. La méthode des catholiques a procuré aux profeſſeurs la faculté de s'étendre un peu plus dans leurs leçons, & d'apprendre à leurs écoliers un peu plus que les définitions & les diviſions de chaque matiere: elle menage auſſi aux profeſſeurs ainſi qu'aux ecoliers, quel-

ques mois de repos néceſſaire aux uns pour étendre leurs connoiſſances, & aux autres pour repaſſer dans leur eſprit & digérer ce qu'ils ont appris, avant de ſe charger la tête de nouvelles matieres, au risque de confondre & d'embrouiller ce qu'ils ont appris avec ce qu'ils ont encore à apprendre.

La ville où je ſuis, m'a rapellé deux êtres ſinguliers que j'y ai vus quand j'ai paſſé par ici dans mon dernier voyage, & que j'avois entièrement oubliés. L'un étoit un Jéſuite, nommé *Weitenaver*. Les ſavants de cette ville (car il y en a partout & même dans le Tyrol, & ce qui plus eſt dans le Tyrol Allemand) me diſoient que ce pere *Weitenaver* poſſèdoit, je ne ſais, ſi c'eſt dixhuit ou vingt quatre langues. J'eus la complaiſance de les croire, puisque j'avois eu celle de croire, les anciens hiſtoriens au ſujet de la ſcience & de la mémoire prodigieuſe de Mithridate, qui, ſelon eux, parloit la langue de vingt deux nations ſoumiſes à ſa domination, & qui outre cela poſſédoit toutes les ſciences de la Grêce. Je fus donc voir cet émule du roi de Pont: & je lui adreſſai la parole en Allemand: il me répondit dans le jargon ordinaire des Autrichiens & des Tyrolois, qui écorche les oreilles & qu'on a peine à

entendre: cela me fit croire que la langue Allemande n'étoit pas du nombre de celles dont ce rare génie faiſoit profeſſion; ainſi je lui parlai tantôt françois, & tantôt italien; mais je crois qu'il me répondit en hebreu; car je n'entendis abſolument rien de ce qu'il me dit. Je fus donc obligé de revenir à la langue allemande dans laquelle il me raconta qu'il avoit nombre d'écoliers auxquels il apprenoit toutes ſortes de langues, aux uns dans vingt quatre heures, à d'autres dans une ſemaine & enfin à d'autres dans un mois, ſuivant les talents & la mémoire d'un chacun; il me fit auſſi préſent d'une grammaire où il avoit raſſemblé dans un très petit volume in 8°. les premiers éléments de toutes ces langues: cet ouvrage extraordinaire me ſervit bientôt en Italie à allumer le feu des cheminées.

L'autre étoit auſſi un moine, mais bien différent de ce Jéſuite. C'étoit un Servite: je n'ai jamais rien vu d'approchant dans les couvents, ni pour la modeſtie, ni pour la ſcience, ni pour la façon de penſer. Je l'ai trouvé aſſis, la plume à la main, ayant devant lui les anciens *ſcriptores rei Ruſticæ*, & à côté les ouvrages de Mr. *du Hamel* &

les mémoires de l'Academie de Suède : cette ſinguliére idée d'un moine Tyrolois de s'appliquer à une pareille étude, piqua ſi fort ma curioſité, que je voulus être inſtruit de la raiſon qui l'avoit déterminé à ce choix : le ſervite, après avoir ſondé ma façon de penſer, s'ouvrit enfin entiérement, & m'avoua ingénument qu'il avoit cultivé, les unes après les autres, toutes les ſciences qu'on enſeigne à préſent ; qu'il avoit été tour-à-tour philoſophe, théologien, canoniſte, phyſicien, géométre, ſectateur de *Montesquieu*, & qu'il s'étoit enfin déterminé à ne plus cultiver que la méchanique & l'agriculture : » à force d'a-
» voir traité toutes ces ſciences, me dit-il,
» je ſuis enfin parvenu à ſentir que les unes
» ne convenoient pas à mon ètat, & que
» ma façon de penſer ne s'accommodoit pas
» des autres : il y en avoit quelques unes
» qui auroient pu me convenir ; mais je les
» ai quittées, parceque je ne voulois pas
» avoir affaire aux charlatans qui les enſeignent.
» Voyez-vous, ajouta-t-il, ce paſſage de Co-
» lumelle, où cet auteur rapporte une étrange
» réſolution du ſénat de Rome au ſujet des
» bibliothéques, que Scipion trouva à Car-
» thage lors de la priſe de cette ville. Ce

„ conſul écrivit au ſénat pour ſavoir ce qu'il
„ devoit faire des bibliothèques qui s'y trou-
„ voient en grand nombre. Le ſénat lui
„ ordonna de les diſtribuer entre les rois bar-
„ bares de l'Afrique, & de garder ſeulement
„ les vingt huit livres de Magon ſur l'Agri-
„ culture. Scipion transporta ces livres à
„ Rome; & le ſénat les fit, dans la ſuite,
„ traduire en langue latine. Ce fait eſt con-
„ firmé par Varron, Pline & pluſieurs autres
„ écrivains de l'ancienne Rome. En m'oc-
„ cupant à faire des notes ſur ces *ſcriptores*
„ *rei Ruſticæ*, je ſuis parvenu à préſent à
„ ce paſſage de Columelle, ſur lequel j'ai
„ fait cette longue note que vous voyez:
„ je déploie ici toute ma façon de penſer;
„ vous la trouverez peut être un peu folle;
„ mais n'importe: je vais vous lire cette note
„ toute entiere. „ Je vous avoue, Monſieur, que ce diſcours dans la bouche d'un moine m'étonna; mais ſa note m'étonna encore plus: je lui en demandai copie & il me la donna. Comme elle eſt en latin & dans un latin que vous ne gouteriez pas, je vais vous la traduire en françois: peut-être la verrez vous un jour en original, puisque ce ſervite paroit être tenté de publier ſes notes ſous un autre nom: voici la note.

» Si ce fait eſt vrai comme il paroit de-
» voir l'être, puisque le ſénat avoit ſes ar-
» chives, qui depuis ce tems ont toujours
» été conſervées en bon état, il eſt évident
» que l'aſſemblée des hommes les plus ſages
» qui aient jamais exiſté, avoit un ſouverain
» mépris pour les ſciences de pure ſpécula-
» tion & pour tous les beaux arts de ſon
» tems. Si l'hiſtoire n'en eſt pas vraie, il
» en reſulte pourtant qu'on la pouvoit debiter
» à Rome dans les ſiécles des beaux eſprits
» de cette ville, ſans préjudicier à la réputa-
» tion de la ſageſſe de l'ancien ſénat. L'exa-
» men de l'hiſtoire ancienne juſtifie ſoit la
» conduite du ſénat Romain, ſoit le bon
» ſens de ceux qui ont imaginé cette hiſtoire.
» Chez les peuples de l'antiquité l'affluence
» de beaux eſprits dans la philoſophie, dans
» l'eloquence & dans les beaux arts a précédé
» immédiatement & comme annoncé la chute
» prochaine de leurs états. Le royaume de
» Lydie eſt remarquable par ſa courte durée:
» Créſus en fut le cinquiéme & le dernier
» roi. Je ne me rapelle point d'autre royaume
» de quelqu'importance qui ſe ſoit conſervé
» ſi peu de tems; mais auſſi les premiers rois
» de tous les païs dans tous les âges ont mis

„ tous leurs ſoins à affermir leurs états par
„ une ſage conduite, par des règlements ſo-
„ lides & par des loix utiles; à étendre leur
„ domination; à ſe rendre puiſſants au de-
„ hors & à ſe faire reſpecter au dedans:
„ aulieu que Créſus ſe contentant de ce que
„ ſes prédéceſſeurs avoient fait pour le bien
„ de l'état & pour l'avantage de la couronne
„ ſe borna à introduire dans ſon royaume
„ les arts d'agrément & la philoſophie ſpé-
„ culative & diſputeuſe qui promet tout &
„ ne tient rien, & à rendre ſa cour à la
„ fois philoſophe & élégante. Cyrus qui
„ n'étoit point ſavant & qui ne connoiſſoit
„ point les beaux arts ni la philoſophie,
„ mais qui étoit un grand guerrier & un
„ excellent politique, faiſoit, dans le même
„ tems, la conquete de l'Aſie, tandis que
„ le Lydien s'amuſoit à traiter des queſtions
„ abſtraites qui ne font le bonheur ni des etats
„ ni des hommes, avec Solon, le plus grand
„ philoſophe de la Grèce. Dans une conver-
„ ſation qu'ils eurent enſemble ſur le bon-
„ heur, Solon l'avoit bien averti qu'il ne
„ falloit appeller perſonne heureux avant ſa
„ mort; mais il ne lui avoit pas dit apparem-
„ ment que la ſolution des queſtions méta-

„ phyſiques n'a aucune influence ſur le bon-
„ heur d'un peuple, ni ſur la puiſſance d'un
„ roi. Ainſi Cyrus s'empara ſans peine de
„ la Lydie, & mit aux chaines le roi ſavant,
„ dont la ſageſſe qu'il avoit puiſée chez les
„ philoſophes grecs, ne put arrêter un ſeul
„ moment la bravoure ni la politique de ſon
„ ennemi. Dans la ſuite il ſe forma dans la
„ Grèce deux petits, mais très puiſſants états,
„ où il y avoit de bonnes loix, des mœurs
„ admirables, de ſages coutumes & point de
„; ſavants philoſophes, point d'éloquens ora-
„ teurs, point de troupes de poëtes, point
„ d'habiles artiſtes. " Ces deux états étoient
celui d'Athènes & celui de Lacédémone.
„ Au milieu des ténèbres qui y regnoient,
„ par le défaut de beaux eſprits, dix mille
„ Athéniens defirent dans la bataille de Ma-
„ rathon deux cent mille Perſes qui étoient
„ venus porter la guerre en Gréce: & ces
„ mêmes Athéniens gagnerent dans la ſuite
„ à Salamine encore une autre grande bataille
„ ſur les mêmes Perſes, dont l'armé étoit
„ de huit cent mille hommes, que ce revers
„ obligea de regagner encore leur païs.
„ Bientôt après Periclès que ſa naiſſance, ſes
„ richeſſes, ſon éloquence, ſa politique &

„ ſa ſcience militaire avoient élévé à Athènes
„ au deſſus des autres citoyens, ſe mit à
„ encourager, à protéger, à enrichir les beaux
„ eſprits & à faire fleurir par leur moyen les
„ ſciences & les beaux arts, tant ceux qui ſont
„ utiles, que ceux qui ne le ſont pas. Dès lors il
„ y eut à Athènes de grands philoſophes,
„ de grands orateurs, de grands poëtes, des
„ comédiens & des artiſtes admirables. Ce
„ fut le ſiécle d'Hippocrate, de Démocrite,
„ d'Anaxagoras, de Socrate, d'Alcibiade,
„ de Démocrate, d'Eſchine, de Démoſthé-
„ nes, d'Euripide, de Sophocle, d'Eupo-
„ lis, d'Ariſtophanes, d'Hérodote, de Thu-
„ cidide, de Phidias &c. Mais ce fut auſſi
„ le ſiécle où s'éleva entre Athènes remplie
„ de beaux eſprits, & Sparte qui n'en avoit
„ point du tout, la fameuſe guerre du Pé-
„ loponèſe, qui ſe termina par la ſoumiſſion
„ des Athéniens qui furent obligés de de-
„ mander la paix aux conditions d'abattre
„ les deux grands moles & les murailles du
„ Pyrée, d'abandonner à leurs vainqueurs
„ toutes leurs villes, de ſe ſoumettre à eux
„ & de ne combattre que ſous leurs généraux.
„ Ce fut dans ce même ſiécle que Philippe
„ de Macédoine les défit encore à Chéronée,

„ & les força de reſter ſous ſa dépendance „ & ſous celle de ſes ſucceſſeurs, jusqu'à ce „ que les Romains, que les Grecs appel- „ loient barbares, parcequ'ils n'avoient ni „ philoſophes, ni poëtes, ni grands comé- „ diens, ni bons artiſtes, vinſſent les ſou- „ mettre à leur tour, comme ils avoient „ ſoumis tous les peuples ſavants de la Gréce, „ de l'Aſie & de la Sicile, pendant qu'il n'y „ avoit à Rome que de grands capitaines, „ d'excellents politiques, de bons ouvriers, „ des loix ſages & des mœurs meilleures que „ les loix, mais point de ſavants, point de „ beaux eſprits.

„ Dans l'intervalle qu'il y eut entre la „ premiere & la ſeconde guerre Punique, „ les villes de la grande Grèce & celles de „ la Sicile fourmilloient de philoſophes, „ d'orateurs & d'artiſtes. Les ſciences de pure „ ſpéculation & les arts d'agréments y avoient „ été portés à leur plus haut point de per- „ fection: il y avoit même alors dans Syra- „ cuſe le fameux Archimède qui a rempli „ envers ſa patrie les promeſſes que les gens „ de ſa profeſſion avoient toujours faites „ envain au genre humain. Il ne paſſoit pas „ toute ſa vie à tracer des lignes & des figu-

„ res pour l'inſtruction des amateurs de cette
„ ſcience ; mais il inventoit des choſes uti-
„ les pour la defenſe & pour la proſpérité
„ de ſa patrie, ce qui ne s'eſt plus fait de-
„ puis : car après cette époque les ſavants
„ ont toujours promis beaucoup ; & les igno-
„ rants ont tenu pour eux leurs promeſſes ;
„ & ils ont encore fait beaucoup plus que
„ les premiers n'avoient oſé promettre : car
„ ce furent des gens qui n'avoient que le
„ ſens commun & des connoiſſances bien
„ inférieures aux doctrines ſublimes & aërien-
„ nes des grands ſavants, qui découvrirent
„ l'Amérique, trouverent la bouſſole, in-
„ venterent l'art de l'imprimerie, les lettres
„ de change, la poudre à canon & tant
„ d'autres choſes vraiment utiles au genre
„ humain, tandis que les ſublimes docteurs
„ ſe creuſoient la cervelle à faire des grands
„ raiſonnements en l'air, dont les réſultats
„ les plus importants ſont des riens en com-
„ paraiſon des choſes importantes que des
„ perſonnes de bon ſens, mais très ignoran-
„ tes d'ailleurs, ont imaginées pour le bon-
„ heur réel des hommes.

„ Mais je reviens aux villes de la grande
„ Gréce & de la Sicile, qu'un moment de

„ mauvaiſe humeur m'a fait quitter. Ces
„ villes ſi remplies de beaux eſprits n'ont
„ pas donné la moindre marque de ſens
„ commun dans le tems de la ſeconde guerre
„ punique. Elles auroient pu faire la loi à
„ leurs ennemis, ſi elles étoient reſtées unies ;
„ & le parti où elles ſe ſeroient rangées,
„ auroit infailliblement triomphé de l'autre :
„ mais d'abord elles ſe partagèrent toutes
„ entre les Romains & les Carthaginois :
„ enſuite les citoyens de chaque ville ſe par-
„ tagerent auſſi entre ces deux peuples en-
„ nemis ; & tandis que les uns favoriſoient
„ les Romains, les autres vouloient faire
„ recevoir chez eux les Carthaginois : ainſi
„ elles périrent toutes, les unes après les
„ autres, & Syracuſe la première, malgré
„ tous les efforts du grand Archiméde : &
„ l'époque de leur plus grande gloire en fait
„ de connoiſſances éblouiſſantes & agréables,
„ fut celle de leur ruine. Elles tomberent
„ à la fin ſous la domination des Romains,
„ dont le ſage & auguſte ſénat faiſoit alors
„ ſi peu de cas de la philoſophie & de l'élo-
„ quence, qu'il congédia au plutôt l'acade-
„ micien Carnéades ; le ſtoicien Diogène,
„ & le peripatéticien Critolaus qui étoient

„ venus à Rome comme ambaſſadeurs d'Athè-
„ nes, pour ſe débarraſſer de ces beaux
„ eſprits, de leurs belles doctrines & de leurs
„ éloquents diſcours.

„ Les Scipions que le grave & auſtère
„ Caton déteſta peut-être avec raiſon, com-
„ mencèrent à mettre en vogue, dans leur
„ patrie, les ſavants & les beaux eſprits;
„ & comme il n'y en avoit pas à Rome,
„ ils en firent venir des païs étrangers, de
„ la Grèce & même de l'Afrique. Dans ce
„ tems-là l'armée que les Scipions, l'Afri-
„ cain & l'Aſiatique, avoient conduite la
„ premiére fois en Aſie contre le roi Antio-
„ chus, y avoit appris à vivre dans la licence
„ & dans la molleſſe: elle rapporta, à ſon
„ retour, les inſtruments du luxe & de la
„ volupté aſiatique, des meubles magnifiques,
„ des ouvrages précieux, travaillés avec art,
„ le goût de la bonne chere, de la muſique
„ inſtrumentale & de tous les divertiſſements
„ qui furent depuis en uſage. Le cuiſinier,
„ qui jusques là avoit été l'eſclave le plus
„ vil de la maiſon, devint dès lors le plus
„ néceſſaire & le plus eſtimé. Excepté Po-
„ lybe, qui avoit plus de bon ſens que de
„ doctrine, les autres nouveaux ſavants, les
„ philoſophes & les beaux eſprits, nouvel-

„ lement arrivés à Rome, ne trouvoient rien
„ à redire à tout cela : ils firent même enſorte,
„ que la plupart des Romains trouverent
„ trop auſtere la vertu de Caton, qui n'étoit
„ cependant que la vertu de leurs ancêtres,
„ celle qui eſt néceſſaire aux Républiques
„ pour ſe maintenir & pour proſpérer. Vou-
„ lez-vous voir quelles mœurs & quels goûts
„ les Romains adoptèrent alors. Tite Live
„ Déc. IV. L. II. nous les repréſente dans ceux
„ du jeune Antiochus, fils d'Antiochus le
„ Grand, que les Scipions avoient défait.
„ Ce prince qui avoit été élevé a Rome,
„ ne manquoit, dit cet hiſtorien, ni de
„ courage, ni de talents pour la guerre ;
„ mais ſes travers & ſon inconduite marquée
„ lui firent bientôt donner parmi ſes ſujets
„ le ſurnom d'inſenſé : il marchoit par la
„ ville, portant une couronne de roſe &
„ vêtu d'un habit broché en or : quelquefois
„ il jettoit contre ceux, qui ſe trouvoient
„ ſur ſon chemin, des pierres qu'il portoit
„ ſous les bras : quelquefois au contraire, il
„ répandoit ſur le paſſage quelques piéces
„ d'argent en criant, *attrape qui pourra.*
„ Quelquefois il lui prenoit fantaiſie d'entrer
„ dans des boutiques d'orfèvres, de graveurs

„ &

„ & autres ouvriers de cette ſorte, & diſſer-
„ toit avec prétention ſur leurs arts reſpec-
„ „tifs: tantôt il lioit converſation dans les
„ rues & les places publiques avec le pre-
„ mier homme du peuple qu'il rencontroit:
„ tantôt entrant dans les cabarets, il ſe met-
„ toit à boire avec les plus vils des étran-
„ gers qui s'y trouvoient. S'il apprenoit
„ que quelques jeunes gens de la ville étoient
„ en partie de plaiſir, il entroit tout à coup
„ dans la ſale du feſtin avec du parfum &
„ de la ſymphonie, & ſe livroit au plaiſir
„ ſans retenue: on ſait auſſi qu'il alloit dans
„ les bains publics avec la multitude. Ce-
„ pendant il fit paroître une magnificence
„ vraiment royale dans le ſoin qu'il prit d'orner
„ les villes & de décorer les temples des
„ dieux: il ſurpaſſa tous les rois qui l'avoient
„ précedé par la pompe des ſpectacles qu'il
„ donna en tout genre: il emprunta des
„ Romains les combats des gladiateurs &
„ faiſoit venir de Rome des gladiateurs à
„ grands frais: il donna à Antioche des
„ jeux ſolemnels à l'imitation de ceux que
„ donna Paul Emile dans la Macédoine
„ après la défaite de Perſée. La molleſſe
„ & le luxe allerent toujours depuis en

„ en augmentant chez les Romains, & la „ culture des ſciences & des beaux arts aug- „ mentoit d'un pas égal. Ces progrès „ du luxe & des ſciences allarmèrent extré- „ mement les plus graves ſénateurs & les „ plus reſpectables magiſtrats; qui conſide- „ roient, comme l'avoit déja remarqué le „ judicieux Polybe Liv. 6. art. 2. ch. 2. 1. „ que ce n'etoit point par les beaux arts, ni „ par le bel eſprit que les Romains avoient „ acquis l'empire du monde; mais par le „ mépris de tout cela, par la bravoure & „ par le bon ſens. Cette conſidération de- „ termina les conſuls & les cenſeurs à s'op- „ poſer de toutes leurs forces à ces fléaux „ des états. On fit des loix ſomptuaires: & „ on chaſſa de Rome les philoſophes & les „ rheteurs Latins. Aulugelle rapporte pluſieurs „ arrêts du ſénat & des cenſeurs ſur ces ſu- „ jets. Je n'en transcrirai ici que deux qui „ concernent les philoſophes & les rhéteurs „ latins. Sous le conſulat, dit cet auteur, „ de C. Fannius Strabo & de M. Valerius „ Meſſala il parut un ſénatus-conſulte contre „ les philoſophes & les rhéteurs latins: il „ étoit conçu en ces termes. *M. Pompo-* „ *ponius preteur a conſulté le ſénat ſur ce* „ *qu'on propoſoit contre les philoſophes & les*

„ *rhéteurs. Le ſénat a été de l'avis du pré-*
„ *teur & il lui a ordonné de les faire ſortir*
„ *de Rome, comme il croyoit que cela im-*
„ *portoit au bien de la république & à l'acquit*
„ *de la conſcience.* Quelques années après
„ ce ſenatus-conſulte, continue le même
„ auteur, C. Domitius Ænorbarbus & L.
„ Licinius Craſſus, cenſeurs, porterent un
„ édit contre les rhéteurs latins. J'en trans-
„ cris les termes originaux. *On nous a rap-*
„ *porté qu'il y a des hommes inventeurs d'une*
„ *nouvelle méthode d'études, & qui ſe nom-*
„ *ment rhéteurs latins: que la jeuneſſe court*
„ *à leurs écoles, & qu'elle y paſſe des heures*
„ *entieres dans l'oiſiveté, tandis que nos an-*
„ *cêtres avoient coutume de déſigner le genre*
„ *de culture, & les maitres qu'ils deſtinoient*
„ *à leurs enfants. Cette innovation, qui con-*
„ *trarie les mœurs anciennes & les uſages de*
„ *nos peres, nous déplait, & nous la blamons.*
„ *C'eſt pourquoi nous avons réſolu de faire*
„ *connoître nos ſentiments à ces innovateurs*
„ *modernes & à ceux qui vont chez eux prendre*
„ *leurs leçons: & qu'ils ſachent que nous*
„ *réprouvons cette nouveauté.* Mais la phi-
„ loſophie & l'éloquence braverent tous les
„ édits du ſénat & des cenſeurs: & le luxe

» en faiſoit autant de ſon coté. Les beaux » eſprits amenerent inſenſiblement ce que la » poſtérité appella l'âge d'or, où l'on vit » briller les Cicérons, les Hortenſius, les » Salluſtes, les Tites Lives, les Virgiles, » les Horaces, & quantité d'autres. Mais » ces ſavants & ces beaux eſprits enterrerent » la république, & Céſar, le plus grand de » tous, creuſa ſon tombeau. Dans la ſuite » des tems l'eſprit & la doctrine paſſerent à » Conſtantinople, où il ſe forma une nou- » velle ſcience, appellée la Théologie, qui » ſe mit bientôt en état d'opérer toute ſeule » ce que les autres ſciences n'avoient pu » faire jusques là qu'en agiſſant de concert » & en ſe prêtant un ſecours mutuel. Elle » renverſa l'eſprit des empereurs, des géné- » raux & du miniſtère; & elle fit que les » Turcs, qui n'étoient ni théologiens, ni » beaux eſprits, détruiſirent l'Empire d'Orient » & en prirent la métropole, pendant que » deux factions théologiques s'y excommu- » nioient réciproquement l'une l'autre & s'en- » tretuoient à outrance. Les beaux eſprits » de Conſtantinople paſſerent dès lors à Flo- » rence, qui étoit, dans ce tems, la plus » riche & la plus floriſſante république de

„ l'univers. Ces ſavants n'y eurent pas plu
„ tôt repandu leurs lumières, que cette puiſ-
„ ſante république devint esclave de la mai-
„ ſon de Médicis, qui tomba bientot à ſon
„ tour ſous la dépendance des papes, qui
„ n'étoient point philoſophes, & des Em-
„ pereurs qui l'étoient tout auſſi peu. La
„ France prit alors deux reines l'une après
„ l'autre chez les Florentins: ces reines, qui
„ firent à ce royaume beaucoup de mal
„ ſans cela, y tranſporterent encore le gout
„ des ſciences & des beaux arts. Dès lors
„ les François s'infatuerent du bel eſprit, de
„ façon qu'ils s'imaginerent bientôt, qu'il
„ n'y avoit plus aucun autre peuple qui eût
„ de l'eſprit, & qu'il ne s'en trouvoit plus
„ chez les Florentins eux mêmes. Je ne
„ m'étendrai pas ſur cet article: je prierai
„ ſeulement mes lecteurs de conſidérer à
„ quel point les ſciences & les arts ont été
„ cultivés ſous Louis XIV, & à quel point
„ cette monarchie eſt déchue ſous ce même
„ regne & depuis ſucceſſivement. Il me reſte
„ à repondre à une queſtion, que tout le
„ monde s'aviſera de me faire ici. Preten-
„ dez-vous donc, me dira-t-on, que les
„ ſciences & les beaux arts ſoient pernicieux

„ à la ſociété & aux etats ? point du tout.
„ Les ſciences ne ſont point pernicieuſes
„ par elles mêmes, mais elles peuvent le
„ devenir par la manière, dont les hommes
„ les traitent, & par l'abus qu'on en fait.
„ Il y a certaines époques, où les ſciences
„ ſont traitées de façon que tous ceux qui
„ les cultivent ne ſont que des fous, qui
„ travaillent à perdre le ſens commun. Il
„ y a d'autres époques, où l'eſprit des hom-
„ mes ſe porte à negliger des objets d'im-
„ portance pour des objets d'agrément, &
„ à préférer le beau au ſolide, l'extraordi-
„ naire le plus inutile au commun le plus
„ utile. Il y a encore d'autres époques, où
„ il s'élève tout d'un coup des génies ſubli-
„ mes, mais rares, qui vont droit au ſoli-
„ de, au grand, au vrai, & le font con-
„ noître au genre humain. Quiconque a
„ lu l'hiſtoire avec reflexion, a pu rémarquer,
„ que dans tous les âges & chez tous les
„ peuples, ces genies extraordinaires ont paru
„ dans le temps, où une nation commençoit
„ a ſortir de la barbarie, & qu'ils ont tou-
„ jours été ſuivis par une foule de ſinges,
„ qui ont voulu faire comme eux : & même
„ mieux qu'eux, & qui, faute de génie &

„ talent, ont tout gâté à force de vouloir
„ tout imiter, & rencherir ſur tout. L'épo-
„ que des ſinges eſt celle de la décadence
„ d'un état: tout le monde quitte alors la
„ rèalité pour s'attacher aux ombres & aux
„ apparences, le ſolide pour le brillant,
„ les grands objets pour les frivoles. L'épo-
„ que des hommes extraordinaires dans les
„ ſciences & dans les arts eſt celle, où les
„ états s'élevent au plus haut dégré de cette
„ proſpérité, dont ils ſont ſuſceptibles: pour
„ lors le monde va au ſolide, parceque il
„ y eſt conduit par quatre ou cinq grands
„ génies; ce qui dure juſqu'à ce que des
„ fats bouffis d'orgueil & brulants d'envie,
„ ſe préſentent de tous côtés aux peuples
„ & leur diſent: écoutez nous, nous ferons
„ mieux que ces gens là: ſuivez nous, nous
„ vous conduirons plus agréablement qu'eux.
„ Il eſt facile d'être d'un ſentiment contraire
„ à tout ce que nous venons de dire, &
„ de l'appuyer de beaux raiſonnements: mais
„ ce ſeront toujours des ſentimens, que
„ l'hiſtoire & l'expérience démentent. Les
„ ſavants modernes diſent, que les hommes
„ n'ont jamais èté ſi éclairés qu'ils le ſont à pré-
„ ſent: je demande à mon tour à ces ſavants »

„ s'il y a jamais eu au monde des peuples
„ qui ayent eu une législation auſſi ſotte,
„ & des religions auſſi chargées de ſuperſti-
„ tions pernicieuſes, que le ſont celles qui
„ dominent aujourd'hui dans ce monde éclai-
„ ré ? y a t-il jamais eu un autre peuple qui
„ ſe ſoit aviſé de former la baſe de ſa lé-
„ gislation d'une foule prodigieuſe d'énig-
„ mes, priſes au hazard dans les ouvrages
„ de quelques ruſés & ſophiſtiques juriscon-
„ ſultes d'une nation étrangère qui ont pu-
„ blié leurs écrits avant deux mille ans ?
„ Y a-t-il jamais eu un autre peuple qui
„ ait imaginé de partager un ſeul & même
„ état entre deux puiſſances rivales & natu-
„ rellement ennemies l'une de l'autre, & de
„ ſe ſoumettre & jurer obéiſſance à toutes
„ les deux à la fois ? Les quatre vingt mille
„ Dieux des Romains, les crocodiles ſacrés
„ des Egyptiens ont-il jamais bouleverſé
„ des états, armé les prêtres contre les prin-
„ ces, excité des guerres affreuſes, ordonné
„ des maſſacres de cent mille hommes à la
„ fois, répandu par tout l'univers des tor-
„ rents de ſang, brulé en cérémonie des
„ milliers d'hommes, ſemé par tout la diſ-
„ corde ? ont ils formé de leurs prêtres des

„ êtres différents des autres hommes, dont „ la puiſſance renverſât ſouvent & contre- „ balançât toujours celle des ſouverains de „ la terre, dont les intérêts combatiſſent „ ceux des états, dont les richeſſes duſſent „ être formées & maintenues par les dépouil- „ les & les contributions continuelles du reſte „ des hommes, dont la principale maxime „ ſeroit de ne rien donner, & de prétendre „ à tout, dont la profeſſion unique ſeroit de „ ſervir leurs Dieux à condition d'avoir la „ moitié de tous les biens de la terre, & de „ ne faire abſolument rien de tout ce que „ font les autres hommes pour le bien com- „ mun? je coupe ici tout court: je n'en „ viens pas au parallele: mais ſoyons de „ bonne foi & convenons, que ce ſiécle ſi „ fertile en beaux eſprits, eſt bien ſtérile „ en hommes. S'il y avoit plus de ſolidité „ & plus de vigueur, plus de nobleſſe & „ d'élévation d'ame, & moins de lumières, „ les hommes ne ſoufriroient pas d'être dès- „ honorés aux yeux de la poſtérité & vexés „ dans leur état actuel par tant de mons- „ truoſités affreuſes. “

LETTRE SIXIEME.

Coire le 24. Novembre 1774.

Quand je fus arrivé à Trente, au lieu d'aller delà tout droit à Veniſe, comme je me l'étois propoſé après mon départ de Berlin, il me prit envie de faire un ſecond voyage en Suiſſe, où j'ai déja été il y a quelque tems. Comme on ne peut pas, de ce côté, y aller en voiture, je pris des chevaux, & j'allai coucher le ſoir à *Cles*, qui eſt le bourg le plus conſidérable d'une vallée du Trentin, appellée la *Val di Non.* Celle ci eſt la plus belle vallée que j'aie encore vue dans tous mes voyages: elle n'a que cinq lieues de long ſur trois de large; elle contient cependant quatre bourgs conſidérables, quantité de gros villages & une vingtaine de châteaux qui appartiennent à des Comtes de différentes familles les plus illuſtres du Tirol. En ſortant de cette vallée on entre dans celle de *Val di*

Sol, qui eſt également remplie de bourgs & de villages & qui, en été, eſt très fréquentée par les Italiens & les Allemands des environs à cauſe de deux ſources d'aux minérales dont l'une eſt à *Rabbi* & l'autre à *Pei*. Le *Val'di Sol* eſt, de ce côté-là, le dernier païs du Trentin, d'où l'on paſſe dans la *Val Camonica* qui eſt une vallée du Breſſan, païs appartenant aux Vénitiens. Ici il me fallut prendre des braves que l'on appelle *Buli*, pour voyager en ſureté. Le Breſſan & le Bergamasque, qui ſont des païs dependants de l'état Vénitien, ſont décriés pour les aſſaſſinats que l'on y commet; & le meilleur moyen de s'en garantir, c'eſt de prendre de ces *Buli* qui ſont armés comme ſaint George, & pleins de courage. Les *Buli* ſont eux mêmes des pendarts que la juſtice fait mourir par la main du bourreau, quand elle peut s'en ſaiſir : car ce ſont ordinairement des gens qui ont commis des meurtres ſoit de leur chef, ſoit pour ſatisfaire la paſſion de quelqu'un qui a loué leur ſervice pour ſe défaire d'un ennemi. Les Gentils-hommes protègent cette canaille, tant parcequ'ils s'en ſervent, que parcequ'ils les craignent; & la juſtice ne peut rien contre eux, parceque les Sbirres n'oſent

pas aller attaquer ces braves qui ſe défendent juſqu'à la mort, & qui dans ce cas ſont presque toujours ſecourus par d'autres qui ſe trouvent dans les mêmes circonſtances: leur intérêt commun exige qu'ils faſſent perir autant de Sbirres qu'ils peuvent & qu'ils s'en faſſent reſpecter. Il n'en coûte ſouvent que trois ou quatre ſequins, ſavoir trente ou quarante livres, pour faire tuer un homme. Mais ceux qui craignent de pareils accidents, ont toujours des *Buli* à leur ſuite: d'où il arrive ſouvent que deux perſonnes ennemies ſe font un guerre ouverte avec leur braves, & ſe livrent des combats où il en périt pluſieurs des deux côtés. Les païs qui ſont aux deux extrémités oppoſées de l'Italie, c'eſt-à dire d'un côté la Sicile, & de l'autre les états de Veniſe, qui confinent avec la Lombardie Autrichienne, avec le Trentin & avec les Griſons, fourmillent de cette ſorte de meutriers. Mais en Sicile on cherche du moins à les exterminer; au lieu que le gouvernement de Veniſe les laiſſe ſubſiſter par une fauſſe politique. Ce gouvernement croit qu'il eſt de ſon intérêt que les ſeigneurs de la Terre ferme vivent dans une perpétuelle dèſunion, afin qu'ils ne s'aviſent point de cabaler con-

tre l'Etat: & l'uſage des *Buli* eſt la choſe du monde la plus propre à entretenir ces diviſions, par les violences & par les meurtres qu'on leur fait commettre. Le ſénat ferme les yeux ſur ces ſortes de déſordres juſqu'à ce qu'une famille ſe ſoit rendue trop formidable par ces excès. Alors le Conſeil des Dix extermine toute cette famille & confiſque tous ſes biens. Il n'y a pas longtems que la famille des *Panzarini*, qui s'étoit rendue la plus puiſſante de la *Valcamonica*, a ſubi ce ſort. Je me fis accompagner, par les *Buli* que j'avois pris, jusqu'à *Tiranno* qui eſt un bourg de la Valteline, païs ſujet des Griſons. *Tiranno* eſt renommé par les miracles d'une Madonne, & par les ſupercheries des recruteurs pruſſiens. Les recruteurs ſe permettent partout bien des indignités pour attraper le monde; mais on dit que les Pruſſiens ſont à cet égard plus fins que tous les autres; ou dumoins ils en ont la réputation. Comme le païs des Griſons confine avec le Milanois, le Venitien, le Tyrol, le Trentin & la Souabe, les Pruſſiens y ont toujours eu des recruteurs; mais ils ſe ſont ſi bien conduits, que dans le dernier congrès les députés des trois ligues refuſerent la permiſſion de recruter à l'officier qui la leur

avoit demandée. Cependant l'aubergiſte, où cet officier étoit logé, lui accorda ce que les députés lui avoient refuſé : il lui dit : *Monſieur, comportez-vous bien : n'allez pas engroſſer les femmes & les filles de mes concitoyens, comme a fait votre prédéceſſeur : ne permettez pas que vos gens trompent des Griſons : ordonnez leur de ſe contenter des étrangers qu'ils attirent dans leurs filets, & reſtez ici auſſi long-tems que vous voudrez.* Le magiſtrat de Coire n'oſa pas dire un mot à l'aubergiſte, qui ſe mocquoit de l'arrêt des députés, parceque de tout tems, chez les Griſons, les particuliers & les communautés n'ont obéï aux décrets de la diéte & du congrès, qu'autant qu'ils l'ont bien voulu : car c'eſt ainſi que l'on ſe conduit dans tous les gouvernements démocratiques.

Les recruteurs Pruſſiens de *Tiranno* attrappent quantité d'Italiens que des prêtres, des moines & des femmes leur amenent. Ces gens là ſont néceſſaires aux recruteurs, parcequ'ils n'oſeroient pas aller eux-mêmes faire des recrues ſur les terres appartenantes à la maiſon d'Autriche, à la république de Veniſe & au prince évêque de Trente. Le lendemain de mon arrivée à *Tiranno* les recruteurs

Pruſſiens firent deux recrues, dont l'une leur avoit été livrée par un prêtre du Trentin, & l'autre par une femme de Breſſe. Le prêtre étoit allé jusqu'a Vicence pour tromper ce jeune homme: il y connoiſſoit une veuve de très bonne famille, qui n'étoit pas riche: elle avoit un fils unique qui déſiroit de voyager: le prêtre propoſa à la dame de le laiſſer faire avec lui un tour en Allemagne & en Hollande, en offrant de lui avancer à cet effet l'argent néceſſaire dont la mere le rembourſeroit à ſon retour: elle donna dans le piége, & confia ſon fils à ce coquin qui vint le vendre aux recruteurs de *Tiranno*. L'autre jeune homme étoit dévenu amoureux de la femme de Breſſe: celle ci l'attira peu-à-peu à *Tiranno*, qui confine avec le Breſſan & le vendit à ces mêmes recruteurs. Comme j'étois logé dans la même auberge, j'appris leurs avantures de la femme de l'aubergiſte, à laquelle ils porterent leurs plaintes: elle fut touchée de compaſſion; mais elle ne put rien faire pour les ſecourir, parceque ſon mari étoit vendu aux Pruſſiens, & le Podeſtà du lieu n'avoit pas coutume de ſe mêler de pareilles affaires: ces deux malheureux furent donc garottés & conduits, par des chemins

détournés, à *Lindau* & de-là à l'Armée Pruſſienne. J'ai vu à Weſel, à Potsdam & à Berlin quantité d'Italiens de naiſſance, & entre autres le fils d'un avocat de Rome, & le fils d'un Comte du Montferrat, qui ſe plaignoient tous d'avoir été trompés par des gens de cette trempe. Un accident m'empêcha de continuer ma route par la Valteline à Coire, comme je me l'étois d'abord propoſé: je fus obligé de me rendre à *Santa Maria* qui eſt un bourg des Griſons dans la baſſe Engadine, païs confinant avec le *Val Venoſte*, belle vallée du Tyrol Autrichien qui s'étend vers *Meran*: j'aurois été faché de faire ce détour, ſi je n'avois pas déja vu la Valteline & le Comté de *Chavenne* dans un voyage que j'y ai fait il y a quelques années.

La Valteline & le Comte de *Chavenne* ſont ſujets des Griſons, qui y envoyent des gens de leurs communautés pour les gouverner & y adminiſtrer la juſtice. Ce ſont de beaux païs, ſurtout la Valteline, qui produiſent de bons vins & d'excellents fruits. Les ſujets ne payent point d'impôts; mais en échange ils ſont ſouvent mis à contribution par leurs juges Griſons. Chavenne eſt gou-

vernée par un commiſſaire & la Valteline par un gouverneur & pluſieurs *Podeſtà* qui réſident dans les lieux les plus conſidérables de cette vallée. Les perſonnes qui veulent avoir ces charges, doivent les acheter des communautés Griſonnes qui en font la nomination chacune à ſon tour; on les paye quatre, cinq, ſix mille francs & même davantage ſelon le nombre & la brigue des concurrents. Ces juges doivent dans l'eſpace de deux ans, tems auquel eſt bornée la durée de leur charge, tacher de regagner la ſomme qu'ils ont donnée pour l'avoir, de ſe dédommager des dépenſes qu'ils font pendant leur réſidence dans les païs ſujets, & de mettre, outre cela, de côté une ſomme d'argent aſſez conſidérable pour qu'ils n'ayent pas à ſe reprocher d'avoir été dans la Valteline uniquement pour changer d'air. Ceux qui amaſſent le plus d'argent, ſont les plus eſtimés. Les Griſons diſent communément de pareils gens qu'ils ſont ou qu'ils ont fait un bon gouvernement: je croyois d'abord que cela ſignifioit qu'ils avoient gouverné avec juſtice & avec deſintéreſſement; mais je me trompois. La maniere la plus ordinaire de certains Podeſtàs eſt de vendre la juſtice au plus offrant.

Dans les procès criminels on cherche à augmenter les fraix le plus qu'il eſt poſſible : ſi le délit eſt capital on met le coupable en liberté pour le plus d'argent qu'on en peut tirer : ſi le prévenu a eu le bonheur de prendre la fuite, il fait, pendant ſon abſence, traiter par quelque ami avec le *Podeſtà* pour obtenir ſa grace moyenant une certaine ſomme d'argent ; & s'il n'eſt pas preſſé de revenir dans ſon païs, il attend à faire cette négociation jusqu'au tems où doit finir le gouvernement du *Podeſtà*, qui pour lors lui accorde ordinairement ſa grace pour une ſomme quelconque, plutôt que de céder ce profit à ſon ſucceſſeur.

Lorſque je fus, il y a quelques années dans les baillages d'Italie, ſujets des différents cantons de la Suiſſe, comme *Bellizona*, *Lugano*, *Locarno*, &c. tout le monde m'a aſſuré que les gouverneurs, envoyés par les cantons, y adminiſtroient ſouvent la juſtice de la maniere que les Griſons l'adminiſtrent dans la Valteline & à *Chavenne*: on a cependant excepté ceux de Berne & de Zurich ; & on m'a dit, que quand ils ont eu de pareils gouverneurs, envoyés par ces Cantons, & qu'ils en ont porté des plaintes au Sénat,

on leur a rendu juſtice. Il y a pourtant chez les Griſons bien d'honnêtes gens, qui exercent leurs charges avec intégrité. La famille de Salis eſt généralément reconnue pour telle: Il y a actuellement des Planta, dont on dit auſſi beaucoup de bien.

Si j'avois ſu quelles affreuſes montagnes il me falloit traverſer pour aller de *Tiranno* à *Santa Maria* & pour venir de là à Coire, je n'aurois jamais entrepris ce voyage; mais les Griſons ſont ſi familiariſés avec leurs terribles montagnes, qu'ils n'en parlent pas ſeulement aux etrangers. En partant de *Tirano* je me rendis à *Bormio*, qui eſt un autre Comté ſujet des Griſons; mais qui a des priviléges qui le mettent à l'abri de toutes vexations. *Bormio* n'eſt ſéparé de *Santa Maria* que par une montagne. Comme il avoit nêgé, je partis le matin de *Bormio* avec une grande compagnie de muletiers qui avoient leurs mules & leurs chevaux chargés de marchandiſes: il y avoit pour le moins cinquante bêtes de ſomme: je les ai laiſſé prendre le devant, pour avoir une meilleure route: il faiſoit grand froid, & quand nous fumes en chemin, il vint de la nouvelle neige, accompagnée d'un vent de nord

violent qu'ils appellent biſe. Quand nous fumes à une certaine hauteur, nous entrames tous au cabaret qui n'avoit qu'une chambre & qu'une écurie. Les chevaux qui avoient le plus ſouffert dans cette montée, furent placés dans la chambre, où il y avoit un grand poële, pêle mêle avec les hommes: j'avois grande envie de manger; mais je n'y trouvai que du pain gelé; & l'on ne m'avoit pas averti à *Bormio* de prendre quelques proviſions avec moi, parceque les gens de ce païs ſont accoutumés à traverſer la montagne ſans ſe reſtaurer en chemin. Après nous être repoſés environ une heure, nous continuames notre route. A meſure que nous avancions, le vent devenoit plus violent & la neige plus forte: de ce côté, la route étoit beaucoup plus difficile, la montagne plus haute, les rochers, les précipices, les vallées plus frequents, les mulets & les chevaux perdoient toutes leurs forces, les uns plutôt les autres plus tard: je fus obligé de deſcendre du mien, & d'aller à pied: bien des muletiers avoient été obligés de décharger leur mulets & de laiſſer leurs marchandiſes en arriere ſous la neige, ce que ces gens ſont ſouvent dans le cas de faire tant en hiver,

qu'en été, quand leurs betes de ſomme ſont trop fatiguées. En allant à pied, j'enfonçai à chaque pas dans la neige preſque jusqu'au ventre : je n'avois pas fait ſoixante pas de cette façon, que j'étois rendu : cependant il me fallut encore continuer : un demi quart d'heure après nous nous trouvames devant un grand précipice ; à droite nous avions le parois d'un rocher tout couvert de neige, qui s'élevoit à perte de vue au deſſus de nos têtes : à la gauche étoit un vallon très profond : le chemin par où nous marchions, étoit ſi étroit, qu'on ne pouvoit pas aller plus d'un à la fois : ici quelques uns des chevaux qui n'avoient pas été déchargés, ne pouvant plus ſe ſoutenir, tomberent & ſe précipiterent dans le vallon. Les maitres déſolés commencerent alors à craindre pour les autres ; mais le chemin étoit ſi étroit qu'il n'étoit pas poſſible de les décharger. Sur ces entrefaites un bruit égal à celui du tonnerre, effraye tout-à-coup les hommes & les chevaux : c'étoit une lauvine, compoſée de grandes maſſes de neige, qui, à une certaine diſtance, rouloit du haut en bas, entraînant tout ce qu'elle trouvoit en ſon chemin, la neige, les arbres, les pierres, des morceaux de roc. Les hommes ſe jetterent

tous ventre à terre contre un rocher, pour échapper à la violence du vent que cette terrible lauvine avoit cauſé. Cette précaution ſauva les hommes; mais les deux chevaux qui étoient à la tête de la marche furent étouffés, quoique la lauvine eut paſſé aſſez loin d'eux. Cet accident nous obligea à prendre des précautions pour le reſte de notre voyage. Les muletiers boucherent les ſonnettes & les grelots de leurs mulets, afin que le ſon n'agitât point l'air & n'occaſionnat pas la chute de quelque lauvine. On tira quelques coups de piſtolet pour mettre en mouvement les neiges qui ſeroient ſur le point de tomber: & comme nous n'apperçumes de loin aucun mouvement dans les branches des arbres, ni aucun roulement dans la neige, nous pourſuivimes notre chemin, après nous être exhortés mutuellement à ne point faire de bruit & à ne pas même parler haut. Nous n'eumes plus d'autres facheux accidents à eſſuyer dans notre voyage: le ſoir nous arrivames à *Santa Marta*, hors d'état de pouvoir faire un pas, hommes & chevaux.

J'ai reſté deux jours à *Santa Maria*, tant pour rétablir mes forces, que pour règler l'affaire qui m'avoit engagé à faire ce voyage.

Après cela je me mis en chemin pour Coire : il me fallut paſſer d'autres montagnes, mais moins rudes & moins dangereuſes. Cependant étant arrivé ſur une de ces montagnes, à un endroit qu'on appelle *Weiſenſtein*, j'y appris, & je le vis moi-même, qu'il y étoit tombé deux jours auparavant, une lauvine tout près du cabaret qui eſt l'unique maiſon qu'on trouve dans cet endroit. En examinant le lieu d'où la maſſe de neige s'eſt détachée, j'ai remarqué que la premiere neige s'étoit accrochée aux inégalités d'un talus : celle qui tomba ſucceſſivement s'y attacha, de même tant qu'il s'en forma une maſſe énorme. Le vent impétueux des jours paſſés, joint à la nouvelle neige qui tomba dans le même tems, ébranlerent la maſſe & en déterminerent la chute : elle ſe précipita dans un profond vallon qui eſt dénué de toute eſpèce d'arbres. Comme les lauvines doivent être fréquentes dans cet endroit, je penſe que quelques anciennes lauvines auront déraciné les arbres qui devroient naturellement couvrir les côtés & le fond de ce vallon.

Quand je fis le premier voyage de la Suiſſe & des Griſons, j'allai voir quelques glaciéres des plus conſidérables qui ſe trouvent

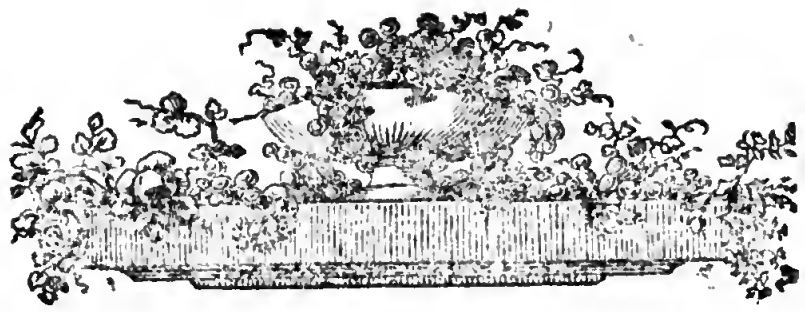
dans ces contrées. Je vis le fameux *Mont-blanc* qui eſt à un peu plus d'une journée de Genève, le *Grindelwald* qui eſt à vingt lieues de Berne, & deux autres glacieres dans les Griſons, dont l'une eſt près de *Toſis* entre *Coire* & *Chavenne*, & l'autre près de *St. Maurice* dans la haute *Engadine*. On m'a aſſuré à Génève, que la hauteur du *Montblanc* eſt de 2391 toiſes au deſſus de niveau de la Mediterranée: ſi cela eſt vrai, cette montagne eſt de 321 toiſes plus haute que le Pic de Teneriffe, qui paſſe communément pour la plus haute montagne de l'ancien monde. Cette montagne contient elle ſeule une multitude de glacieres ou de maſſes énormes de glace permanente. Depuis ſon ſommet inacceſſible juſque dans la vallée de *Chamouni*, où il a ſa baſe, le *Mont Blanc* eſt recouvert de vaſtes glacieres qui deſcendent par degrés, & qui ſe préſentent à la vue ſous différentes formes. Dans quelques endroits je croyois voir des ruines de châteaux & des tours: dans d'autres ces croutes de glace reſſembloient à une mer agitée, où les flots élevés à une grande hauteur ſe ſuccedent les uns aux autres.

Ce ſont ces fréquentes & immenſes glacières de la Suiſſe & des païs des environs, qui

donnent naiſſance à tous les fleuves grands & petits qui baignent cette contrée & tant d'autres par où ils paſſent, avant de ſe jettera la mer. Le *Rhin*, le *Rhône*, le *Pô*, l'*Adige*, le *Danube*, le plus grand fleuve de l'Europe après le *Volga*, n'ont pas d'autre origine. La chaleur interne de la terre produit ſous ces maſſes immenſes de glace une fonte continuelle, même au fort de l'hyver, ce qui fait ſortir de deſſous ces glacières des ruiſſeaux plus ou moins grands qui ne tariſſent jamais. Cette fonte, ni celle qu'occaſionne en été la chaleur du ſoleil, ne produit aucune diminution dans les glacières, parceque, tous les hyvers, la perte qui ſe fait par les fontes, eſt reparée par les neiges nouvelles, qui commencent déja à tomber ſur ces montagnes au mois de ſeptembre & ſouvent même au mois d'août & de juillet; & la quantité de neige qui tombe, pendant ce tems, doit l'emporter ſur celle qui périt par les fontes; ſans quoi les glacières n'auroient pas pu ſe former & encore moins ſubſiſter pendant une ſi longue ſuite de ſiécles. Le tems & le froid occaſionné par ces glaces ne peuvent qu'augmenter ces amas prodigieux,

parceque plus il y aura de froid, moins il y aura de fonte.

Mais le tems qui groſſit les glacières, détruit les montagnes. On voit partout ſur ces Alpes les ravages qu'il y a faits: la pluie, les vents & les gelées ont amolli la croute extérieure; il ont briſé les pierres les plus dures: des pyramides détachées à côté des montagnes, font voir que dans l'antiquité la plus reculée elles leur étoient unies, & ne faiſoient qu'une même maſſe avec elles. On voit à *Plurs*, près de *Chavenne*, les ruines d'une montagne qui s'eſt écroulée, il y a un ſiécle & demi, & a enſeveli une grande partie de cette ville, qui étoit alors floriſſante, & qui n'eſt aujourd'hui qu'un miſérable petit bourg où les *Podeſtà* ont la plus grande peine du monde à recouvrer l'argent qu'ils ont donné pour acheter leur charge. Il y a près de ce village une terre argilleuſe, que Pline appelle la pierre de Côme dont on fait des uſtenſiles de cuiſine, qui ſont d'un excellent uſage: les choſes que l'on fait bouillir & cuire dans les marmittes & pots de cette terre, y conſervent mieux leur goût: & ces uſtenſiles ne ſont point du tout dangereux à la ſanté.



LETTRE SEPTIEME.

Coire le 28. Novembre 1774.

Le païs des Griſons eſt tout couvert de montagnes: il y a peu de plaines: les vallées donnent quelque part, & ſurtout à *Ilanz* & à *Coire*, du bled & des vins qui ne ſont cependant pas à beaucoup près auſſi bons que dans la *Valteline*. Les montagnes des Griſons ſont auſſi abondantes en bon bois, en pâturage, en bonnes plantes que celles d'*Appenzel* & de *Berne*. Cependant on ne voit pas chez les premiers des païſans auſſi riches que dans ces deux cantons, & ſurtout dans celui de Berne, ou l'on m'a aſſuré qu'il y a des païſans qui ont plus de deux cent mille livres de bien. Je crois que cette différence vient de ce que la population eſt plus grande chez les Griſons, que dans les deux cantons que je viens de nommer. Dans les païs de paturages un homme a beſoin, pour

s'enrichir, de beaucoup de prairies, afin de pouvoir nourrir une grande quantité de bétail qui, dans de pareils endroits, eſt l'unique ſource de richeſſes; mais là où il y a une grande population, il y a naturellement trop de monde qui a beſoin de prairies: ce qui fait que perſonne n'en peut avoir en grande quantité. Le païs des Griſons eſt ſi peuplé, qu'en bien des endroits j'ai vu des maiſons dans de très petites plaines ſur des montagnes au bord des plus affreux précipices. On a cultivé ces plaines pour y ſemer du ſeigle, de l'orge & de l'avoine: mais elles ſont ſi étroites que les parents, quand ils vont quelque part, attachent leurs enfants à des arbres par des cordes auſſi longues que le permet l'étendue de terrein, pour empêcher qu'en jouant entre eux, ils ne puiſſent tomber du haut en bas. Les Griſons fourniſſent, comme les Suiſſes leurs alliés, des troupes à de différentes puiſſances; mais c'eſt une reſſource dont ils tirent auſſi peu d'avantage que les Suiſſes. Ceux de la baſſe Engadine ont imaginé un bien meilleur moyen pour faire de l'argent. Ils vont la plupart dans la Lombardie faire les caffetiers, les patiſſiers & les bonbonniers. Ils forment ordinairement une ſociété de plu-

ſieurs compagnons; & dès qu'ils ſe ſont établis quelque part, un d'entre eux revient dans ſon païs où il reſte pendant quelque mois; il va enſuite rejoindre ſes compagnons; & un autre va à ſon tour revoir ſa patrie. Les hommes mariés laiſſent leurs femmes à la maiſon où elles labourent les champs & ont ſoin des vaches. Autrefois ces Engadinois étoient établis en grand nombre à Véniſe & dans les autres villes de l'état Vénitien, où ils gagnoient conſidérablement; mais il y a cinq ou ſix ans que le ſénat les a faits ſortir de tous les états de la République, parceque la diéte des Griſons, qui dans ce tems la s'étoit vendue à la maiſon d'Autriche, a refuſé aux Vénitiens la liberté de bâtir un chemin pour faciliter le commerce des Vénitiens avec les Griſons & le canton de Zurich. Depuis ce tems, les Engadinois ſe ſont repandus en différentes provinces de France, où ils font les mêmes métiers. Lorſque Véniſe négocioit avec les Griſons pour ce chemin, j'ai connu à Coire deux ambaſſadeurs Vénitiens fort ſinguliers: l'un étoit un capucin défroqué qui ſe faiſoit appellez l'abbé *Navarra*, l'autre étoit une demoiſelle de condition de la Bavière: ils avoient l'un & l'autre des Ducales ou pa-

tentes pour traiter au nom de la république; mais ils n'avoient pour tout ſalaire que l'eſpérance d'une récompenſe en cas qu'ils euſſent réuſſi. D'autres Engadinois chargent ſur de petits chariots du beurre & du frommage & vont les vendre dans la Lombardie, d'où ils reviennent avec d'autres marchandiſes qu'ils débitent chez les Griſons & dans les environs.

Les autres Griſons ne ſont pas ſi induſtrieux : une grande partie de ce peuple démocratique vit des factions & des diſſenſions inteſtines. Il y a des familles qui ſont toujours en diſcorde entre elles, ſoit pour leurs propres affaires ſoit pour celles de leurs parents, de leurs amis, de leurs partiſans, de leurs dépendans : ces familles ſont les *Salis*, les *Sprecher* & les *Planta*. La famille des *Salis* étant la plus nombreuſe, la plus unie & la plus riche, a pour ennemies toutes les autres qui craignent qu'elle ne gagne peu à peu trop de ſupériorité, & ne parvienne avec le tems à détruire l'égalité. Les *Salis* ont des ennemis encore plus redoutables, qui ſont les Griſons catholiques ; car cette famille eſt preſque toute proteſtante ; & nous autres catholiques nous avons toujours été bâtis de manière, qu'il ſuffit que quelcun ait une religion différente de la nôtre, pour qu'il ſoit notre

ennemi : nous avons l'eſprit perſécuteur : ainſi le prince évêque de Coire & l'abbé de *Diſſentis* forment une autre faction rivale de la famille de *Salis* ; & cette faction s'unit toujours au beſoin avec les ennemis de cette famille, de quelque religion qu'ils ſoient. Cette haine de réligion va ſi loin, que deux branches, catholiques de la famille de *Salis* ſont toujours du parti catholique, quoique leur propre intérêt dût les porter à s'unir aux autres *Salis*. Ces différentes factions engendrent tous les jours de nouveaux deſordres ; & pour ſe ſoutenir, il faut que les chefs de chaque parti répandent de l'argent dans les communautés, dans les diètes & dans les congrès pour gagner un certain nombre de ſuffrages. C'eſt là le ſort de tous les cantons démocratiques de la Suiſſe ; car partout il y a des gens qui veulent primer, d'autres qui cabalent contre eux & d'autres qui ont naturellement l'eſprit de faction & d'intrigue : mais le canton de *Switz* & la république des Griſons ſont aujourd'hui les païs les plus agités par ces diſcordes inteſtines.

Il y a quelques années qu'un *Planta* qui avoit été capitaine au ſervice de France & qu'on nomme ici l'aveugle, à cauſe d'un dé-

faut qu'il a dans les yeux, s'étoit mis à la tête de 400 hommes avec lesquels il vint assiéger la ville de Coire pour piller les maisons de *Salis* qui sont dans cette ville : en chemin il fit prisonnier un *Salis* qui venoit à Coire sans être informé de l'attroupement & de la marche de ses ennemis : sans le conseil de guerre, qui voulut attendre l'issue du siège, *Planta* lui auroit fait trancher la tête ; mais ce siège ne fut pas heureux pour les assiégeans : ils avoient quatre canons de bois, dont deux crevèrent au premier coup. D'ailleurs les citoyens de Coire qui étoient pour Mrs. de *Salis,* menacerent le prince évêque, qui a sa résidence sur une colline hors de la ville, que sa tête repondroit de tous les malheurs qui arriveroient aux *Salis.* Cette menace l'engagea à écrire aux assiégeans, qui étoient presque tous catholiques, pour les prier de se retirer, ce qu'ils firent sur le champ.

Le trafic des suffrages se fait chez les Grisons, & dans les cantons démocratiques de la Suisse avec une effrontiere dont on ne voit point d'exemple ailleurs. Celui qui a vendu son suffrage, ne se croit pas engagé pour cela : si quelcun du parti contraire lui offre davantage, il en avertit le premier ; & si celui-

lui-ci ne lui donne pas ſur le champ une plus grande ſomme, le rival l'emporte, & celui qui a vendu ſon ſuffrage, garde l'argent de tous les deux. Ces ſuffrages ne ſe vendent pas cher: le prix le plus ordinaire eſt un louis d'or: les ſeigneurs Griſons & Suiſſes ne ſont pas en état de donner beaucoup, parcequ'ils ne ſont pas riches, dumoins ceux de païs démocratiques. Le commiſſaire *Sprecher* paſſe chez les Griſons pour un des plus riches particuliers de toute la république, après le comte *Salis* de Chavenne: cependant on m'a aſſuré que ſes revenus ne paſſent pas les vingt mille livres. Dans d'autres païs un ſeigneur auroit beſoin de toute cette ſomme pour vivre lui-même, loin de pouvoir employer ſon argent à acheter des ſuffrages; mais les Griſons ne connoiſſent point le luxe des autres païs. D'ailleurs leurs montagnes les empêchent de tenir des équipages & de faire bien d'autres dépenſes que l'on fait dans les païs plats.

Le roi de France & la maiſon d'Autriche ſe mêlent ordinairement des affaires des Griſons: le premier pour en tirer des troupes, & la ſeconde parceque ſes états confinent de trois côtés avec ceux de la république, outre

qu'elle y a elle-même des ſeigneuries. Ces princes y répandent de l'argent par les miniſtres qu'ils y ont continuellement ; mais la maiſon d'Autriche n'en donne pas, à beaucoup près, autant que la France. Cependant celle-ci a beaucoup moins beſoin des Griſons, que la premiere, puisque la France n'eſt en rélation avec eux que pour en tirer des ſoldats qu'elle pourroit avoir ſans faire la moindre dépenſe, leur païs étant plus rempli d'habitans, que leurs montagnes n'en peuvent nourrir ; au lieu que la maiſon d'Autriche doit tenir ces républicains dans ſa dépendance pour le commerce du Milanois & pour contrecarrer celui des Vénitiens, que les Griſons pourroit extrêmement favoriſer, s'ils vouloient ; & qu'ils devroient même favoriſer pour leur propre avantage, ſi les particuliers ne préféroient pas une pinte de vin à l'intérêt commun.

Le gouvernement des Griſons eſt la plus complete anarchie dont l'hiſtoire ait jamais fait mention : la corruption & la desobéiſſance ſont les ſeuls reſſorts de cette démocratie. La corruption ſe mêle & domine dans toutes les déliberations des communautés, des diétes & des congrès. Après qu'une

réſolution a été priſe, il y a toujours une des trois ligues, dont cette république eſt formée, ou quelque communauté, ou même quelque particulier qui refuſe d'y obéir: ce qui bouleverſe tout, & en empêche l'execution ſoit en entier ou en partie. Après l'entrepriſe du capitaine *Planta* contre la ville de Coire, la diéte des Griſons le condamna à un banniſſement perpétuel de tous les païs de la république; mais il reſta dans le païs malgré le décret de la diéte, & fixa ſa demeure à *Furſtenau*, d'où il venoit ſouvent à Coire ſe montrer à ceux qui l'avoient fait bannir. Enfin on n'a jamais fait aucun décret, jamais on n'a pris aucune réſolution dans les diétes ou dans les congrès de cette république, qui aient eu leur entiere exécution ou qui n'aient été revoqués ou annullés par une diéte.

Malgré ces déſordres cet état ſubſiſte, parce qu'il eſt allié des Suiſſes, qui tous enſemble, forment une puiſſance reſpectable, & parceque la maiſon d'Autriche ne s'en ſoucie pas. Le païs des Griſons eſt trop pauvre pour un prince: il n'y a que la Valteline qui puiſſe tenter la Cour de Vienne; parcequ'elle confine avec le Milanois & qu'elle

eſt une vallée abondante en tout. Mais ce morceau eſt trop petit pour qu'il mérite une guerre. Cette vallée ne manquera cependant pas de tomber, tôt ou tard, entre les mains des Autrichiens de gré ou de force: en attendant les *Podeſtà* Griſons y exercent le même métier, que les financiers y exerceront alors: le ſort des Valtelinois eſt d'être toujours pillés.

Les montagnes des Griſons renferment des mines de pluſieurs ſortes de métaux & du cryſtal de roche: mais perſonne ne ſonge à y faire des exploitations, parceque n'y ayant aucun particulier aſſez riche pour une pareille entrepriſe, il faudroit une ſociété de plus de cinquante familles pour l'exécuter; mais une telle ſociété ne pourroit ni ſe former ni ſubſiſter dans un païs auſſi diviſé par les factions & auſſi plein de déſordres que celui des Griſons. D'ailleurs cette ſociété s'attireroit la haine & la perſécution de tous les autres: elle ſeroit expoſée à des cabales continuelles.

La ville de Coire eſt très petite & la plus mal propre que l'on puiſſe voir: le prince Evêque de Coire n'y a rien à faire: il n'eſt pas même citoyen de la ville dont il porte

le titre : il eſt relégué, lui & ſes pauvres chanoines, ſur une colline prés de la ville : il y a ſur cette même colline des Capucins & des Prémontrés, qui deſcendent, de tems en tems, dans la ville, où ils font des Calviniſtes avec les ſervantes des particuliers. Les Capucins regardent le païs des Griſons comme leur paradis terreſtre. Ce ſont ordinairement des gaillards de la province de Milan & ſurtout de celle de Come, qui ſe font envoyer dans ce païs pour y exercer les fonctions de curés chez les catholiques ; car il y en a beaucoup parmi les Griſons, quoiqu'ils ne ſoient pas auſſi nombreux que les réformes : ces curés ſont en même tems le métier de cabaretiers ; & comme ils ne peuvent pas, ſelon leur inſtitut, toucher de l'argent, ils ont des ſervantes qui le touchent pour eux. On dit pourtant, à la louange de ces Capucins, que ceux qui, en qualité de curés, ont des ſervantes, ne vont pas tenter celles des autres, comme font ceux de leurs confrères, qui n'y viennent que pour faire le métier de prédicateurs de carême & de miſſionnaires.

Dans le voyage fatiguant que j'ai fait ſur les montagnes qui menent à Coire, j'avois

gagné un rhume, le plus malin & le plus incommode que j'ai jamais eu dans ma vie : j'en ſuis actuellement presque guéri par l'uſage que j'ai fait du *Falltrank*, qui eſt le thé des Suiſſes : c'eſt un mêlange des principales herbes qui ſont cueillies ſur les montagnes de la Suiſſe, principalement par les païſans de Genêve, de Glaris & d'Appenzel. Ces herbes ſont les feuilles & les fleurs de *véronique*, de *pyrole*, de *bugle*, de *ſanicle*, de *pied de chat*, de *pied de lion*, de *langue de cerf*, de *pervenche*, *de vervene*, de *brunelle*, de *betoine*, d'*aigremoine*, de *piloſelle*, de *menthe*, *de ſolidago ſaracenica*, & de la *verge d'or*, auxquelles, quelques uns mêlent encore des *abſinthes*, des *mille feuilles* & d'autres plantes odorantes. Si les païſans de l'Abbruzze, dans le royaume de Naples, vouloient ſe donner la même peine que les Suiſſes, ils pourroient faire des compoſitions d'herbes beaucoup plus efficaces & plus utiles pour la médecine que celles des Suiſſes ; car j'ai vu ſur les montagnes de l'Abruzze & ſur tout ſur le mont majella des herbes d'une grande vertu, que je n'ai pas rencontrées ſur celles de la Suiſſe, & qui par conſéquent n'y croiſſent pas du tout, ou doivent du

moins être très rares : Telles ſont par exemple le *capillaire*, la petite *centaurée*, la ſcrophulaire, certaines *abſinthes* & d'autres herbes amères. J'ai ſouvent exhorté les moines qui ont des couvents au pied de ces montagnes de faire des récoltes de ces herbes ; & je leur en ai porté des ſacs pleins pour leur en donner une idée : mais ce ſont tous des pareſſeux qui, bien loin de ſe donner cette peine, ne mettroient pas ſeulement le pied ſur une montagne de toute leur vie.

Quand je fis mon premier voyage chez les Griſons, je fus voir les endroits de ce païs & des environs où il y a des bains & des eaux minérales. Je fus à *Alveneu* où il y a des bains ſulphureux : on en ſent l'odeur de loin : mais elle m'incommodoit ſi fort, & l'auberge où je me ſuis arrêté, en étoit ſi infectée, que je n'ai pas voulu m'y arrêter. De là j'ai paſſé à *St. Maurice* dans l'Engadine où il y a de fort bonnes eaux minérales ; mais elles n'ont pas la même force que celles de *Pel* dans la *Val di Sol* qui eſt, comme je vous l'ai marqué dans une de mes précedentes lettres, une belle vallée du Trentin. Les habitants de St. Maurice ſont fort jaloux en fait d'exercice de religion : comme les En-

gadinois ſont réformés, ils ne ſouffrent pas que les catholiques qui y viennent prendre les eaux, faſſent dire chez eux la meſſe, pas même en ſecret & dans leurs chambres: il y a cent écus d'amende pour le maître de la maiſon qui permet de la dire, & autant pour ceux qui la font dire. Quoique cette intolérance n'y ſoit pas obſervée à la rigueur, je l'ai trouvée ſingulière, puiſque la république des Griſons eſt compoſée indifféremment de catholiques & de réformés, & que d'ailleurs les Engadinois vont tous gagner leur vie dans les païs catholiques: ils ſont cependant excuſables puiſque les Valtelinois, qui ſont leurs ſujets auſſi bien que des autres Griſons, ne permettent pas non plus aux réformés d'exercer leur culte dans la Valteline: ceux-ci ont même le privilège de défendre aux réformés de s'établir dans leur païs, mais ils ne le font pas obſerver à la rigueur; & ils permettent volontiers, que des familles reformées, qui ont de quoi dépenſer, viennent y fixer leur demeure: il y a ſurtout a Chavenne pluſieurs maiſons de *Salis* & entre autres celle du Comte de *Solis* que vous avez vu à Londres, qui y vivent avec plus de faſte que les autres *Salis* qui demeurent dans le

païs dominant, quoique ce ſoit en général la famille qui vit le plus noblement, & qui fait le plus d'honneur aux étrangers. Je connois dans cette famille pluſieurs ſujets des plus reſpectables par leurs talents & par leurs vertus.

De St. Maurice j'allai à Pfeffers dans le païs des *Sargans* où il y a des eaux thermales ſimples, inſipides, très legères, & ſi ſpiritueuſes, qu'elles cauſent une ſorte d'yvreſſe à ceux qui en boivent en certaine quantité. *Sargans* eſt un Comté, ſujet de huit cantons, les autres cinq cantons n'en ayant aucune part; & Pfeffers eſt une abbaye de moines Bénédictins. Les bains ſont au fond d'un gouffre très étroit, profond & affreux: les moines y traitent leurs hôtes deſpotiquement. Il faut manger, ſe lever & ſe coucher à la même heure qu'eux: ſi on ſe levoit tard, on ne pourroit pas prendre les bains, ni avoir à manger; car il faut diner à dix heures, ſans quoi on ne trouve plus rien; & ſi on ſe couchoit tard, on ne pourroit pas ſe lever de bonne heure: j'ai bientôt quitté ces tyrans & ce gouffre hideux.

LETTRE HUITIEME.

Berne le 13. Decembre 1774.

Depuis mon départ de Coire, j'ai été dans pluſieurs cantons de la Suiſſe pour y renouveller les connoiſſances que j'y avois faites pendant mon premier voyage. Le plaiſir de revoir mes amis m'a dédommagé des peines que j'ai ſouffertes. C'eſt un terrible païs que la Suiſſe pour les étrangers qui viennent la voir pendant l'hyver. J'ai cependant trouvé à Schafhauſen une dame Pruſſienne de nation, mais veuve d'un ſeigneur Danois, qui étoit ſi dégoutée des états monarchiques, que bientôt après la mort de ſon mari, elle quitta le Dannemark, & vint tout droit en Suiſſe malgré la rigueur de la ſaiſon, ſans même s'arrêter à Berlin où elle eſt née & où elle a ſes parents. Elle me dit qu'elle va à Lauſanne dans la ferme réſolution de finir ſes jours dans un païs de liberté. Mr.

M. . . . qu'elle a vu à Potzdam, l'avoit fort exhorté d'aller s'établir dans l'état Vénitien ; mais elle n'a pas bonne opinion du gouvernement de Veniſe ; & elle croit que les ſujets n'y ſont pas plus libres que dans les états monarchiques : elle a raiſon puiſqu'elle n'enviſage que la liberté : ſi elle cherchoit ce que cherchent ordinairement les autres femmes, elle ſeroit beaucoup mieux dans l'etat Vénitien que dans la Suiſſe. Si elle avoit des enfans, il faudroit cependant qu'elle ſacrifiât ſa haine contre les états monarchiques au bien de ſa famille : un étranger qui a des enfans, ne doit ſonger à venir s'établir en Suiſſe, que dans le deſſein d'y faire le négociant ou le fabriquant, ou d'y travailler la terre. Sans cela, quand il ſeroit l'homme le plus opulent, ſes deſcendants tomberoient bientôt dans la miſère, parcequ'ils n'y auroient point d'emplois, & que les richeſſes dépériſſent tous les jours par les vices de leurs poſſeſſeurs, par les partages & par mille autres accidents : ils ne pourroient pas ſeulement aſpirer à des charges militaires dans les régiments que la Suiſſe fournit aux puiſſances étrangères, parceque les étrangers n'y ſont point admis : il faut pour pouvoir occuper

des emplois & des charges chez les Suiſſes, être citoyen de quelque Canton ; & cela n'eſt presque plus poſſible, après les règlements que l'on a fait partout à ce ſujet.

Dans tous les cantons de la Suiſſe, les gens d'une certaine naiſſance ont été obligés de prendre des précautions contre la pauvreté. Dans les cantons démocratiques, les plus riches familles, ſe marient entre elles: un garçon pauvre épouſe une fille riche de la même famille. Dans les cantons Ariſtocratiques ils font le négoce comme à Zurich, ou bien ils ſe ſoutiennent par les emplois, comme à Berne & à Lucerne. Berne étant le plus grand canton de la Suiſſe, dont il fait preſque la moitié, a tant de baillages & d'autres emplois à donner, qu'une perſonne de l'ariſtocratie eſt ſure d'avoir, tôt ou tard, un emploi où il pourra gagner bien de l'argent. Mais le moyen le plus ordinaire de tous les Suiſſes de condition, c'eſt de prendre ſervice chez les puiſſances qui ont beſoin de troupes étrangeres, & qui pour cette raiſon, leur font des conditions plus avantageuſes, qu'à leurs régiments nationaux. Cela ſoulage d'abord les familles de l'entretien de ceux qui entrent au ſervice en qualité d'officiers;

& lorsqu'ils ſont une fois parvenus à avoir une compagnie, il leur eſt aiſé de faire des épargnes & d'apporter de fortes ſommes chez eux. Les bons citoyens des différents cantons déclament fortement contre cet abus invétéré de donner des troupes aux puiſſances étrangères: ils diſent que cela depeuple la campagne; diminue le nombredes ouvriers; affoiblit l'induſtrie & corrompt les mœurs: mais d'un autre côté cet uſage donne à la Suiſſe un grand nombre de ſoldats, ſans qu'elle ſoit obligée de les nourrir; qu'elle peut toujours employer en cas de beſoin à ſon propre ſervice; & fait entrer dans le pays des ſommes conſidérables, non ſeulement par la paye des ſoldats & des officiers, mais auſſi par les pen. ſions que la France en particulier accorde aux Suiſſes. Cette conſidération l'emportera toujours, auprès des perſonnes d'une certaine condition ſur toute autre réflexion; ainſi les Suiſſes fourniront toujours des troupes aux princes qui en voudront.

Vous êtes à préſent dans un païs où tout ce que je puis vous dire des Suiſſes, vous fera bailler: vous trouverez que ce ſont des bagatelles en comparaiſon de ce que vous voyez en Hollande. Je n'oſerois pas vous

parler du commerce & de l'induſtrie des Génevois & des Zurichois; je n'oſerois vous dire que j'ai vu, dans ma prèmiere tournée en Suiſſe de très belles campagnes dans le canton de Zurich, de très bons paturages ſur les montagnes d'Appenzel, de Berne & de Fribourg; que j'y ai connu de très riches payſans aux quels leurs beſtiaux & leur fromage procurent un profit de plus de quatre mille livres par an: que les montres de Genève, les toiles d'Appenzel, de Zurich & de St. Gall, font entrer dans la Suiſſe des ſommes immenſes; que les Zuricois gagnent conſidérablement par leurs fabriques de ſoye, de mouſſelines & de coton; qu'enfin la Suiſſe eſt un païs heureux, qui abonde en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, excepté le ſel, le bléd & le vin qui lui manquent un peu, mais qu'elle ſe procure aiſément avec ce qu'elle a de ſuperflu & avec l'argent que lui fournit ſon induſtrie.

Vous avies trop bonne opinion de moi, quand vous me ſollicitates à vous faire un parallele de la Suiſſe avec la Hollande, où vous êtes depuis quelque tems, & de vous communiquer mes conjectures ſur la durée de l'une & de l'autre de ces républiques. Il

n'eſt pas de ma portée d'approfondir ſi bien les choſes & de faire de pareilles obſervations : je ne vois que ce qui tombe ſous les yeux ; & je ne ſais juger que d'après cela. Quand je fus la premiere fois en Hollande, tout m'étonna, la population, l'induſtrie des habitans, le commerce, les richeſſes, le grand nombre de manufactures, le grand nombre de villes, les ports fourmillant de vaiſſeaux & les plaines couvertes de troupeaux. On m'a fait obſerver que la ſeule province de Hollande, ſans compter les ſix autres, contient la moitié des habitans qu'ont tous les treize cantons Suiſſes enſemble ; & que dans la ſeule ville d'Amſterdam en particulier, il y a plus de monde que dans cinq ou ſix cantons de la Suiſſe. J'ai admiré le grand nombre de manufactures qu'on voit à Amſterdam, à Harlem, à Sardam, à Leyden &c. d'abord celles que ces villes poſſédent ſeules, comme Amſterdam la rafinerie du camphre & la taille des diamants, qui attire en même tems dans cette ville presque tout le commerce des diamants qui viennent en Europe ; enſuite celles où elles ont peu de concurrents, comme les rafineries de vermillon, des ſoufre, de borax, de réſine, du

blanc de balaine ; les blancheries de cire, le blanchiſſage des toiles à Harlem, & la conſtruction des vaiſſeaux à Sardam où l'on en fait pour tout le monde ; enfin celles qu'elles ont en commun avec les autres païs, comme les papéteries, les rafineries à ſucre, les moulins à huile & à ſcie, les manufactures de draps, de velours, de damas, de ſatin, d'étoffes de ſoye, de différentes eſpèces de fil, de tapis, de galons d'or & d'argent, de porcelaine & de fayance &c, Les gens de la campagne y paroiſſent être, à proportion, plus aiſés & plus riches que les habitans des villes. Les richeſſes des payſans de la Suiſſe, ne ſont pas comparables, à beaucoup près, à celles des payſans Hollandois, & ſur tout de ceux de la Hollande, de la Zélande & de la Friſe ; & certainement contre un payſan riche en Suiſſe, il y en a cent encore plus riches dans les provinces unies. Tout cela n'eſt rien encore en comparaiſon des richeſſes immenſes qu'attire aux Hollandois, de tous côtés, leur commerce maritime, & en particulier celui de fret & de commiſſion, qui les rend les voituriers, les commiſſionnaires & les banquiers de toute l'Europe ; leur commerce excluſif des épiceriés,

qui

qui devient encore plus conſidérable par les aſſortiments qu'il les met en état d'y joindre & par les retours qu'il leur procure; leurs pêches immenſes, & ſurtout celles de la baleine & du hareng qui leur valent des ſommes prodigieuſes, & qui entretiennent un ſi grand nombre de matelots, que dans la derniere guerre, l'Angleterre attira ſur ſes vaiſſeaux vingt-cinq mille matelots Hollandois, ſans que la marine de la République en ſouffrît un grand dommage; les immenſes poſſeſſions des compagnies Hollandoiſes dans les deux Indes; enfin la banque d'Amſterdam qui poſſede des tréſors inconnus, & qui attire par là le plus grand commerce dans cette ville.

Ainſi mon premier voyage dans ces païs ſi floriſſants, ne fut qu'admiration. Mais à l'occaſion d'un ſecond voyage que j'y fis, tous ces objets ne me ſurprenant plus, parcequ'ils n'étoient plus nouveaux pour moi, & mon imagination n'en étant plus faſcinée, je fus en état de faire d'autres réflexions & d'autres obſervations. De nouvelles connoiſſances que j'y fis, me donnerent encore de nouvelles lumières. Des patriotes zelés me firent remarquer que les richeſſes de leurs compatriotes étoient

trop grandes. L'Hiſtoire a pu vous apprendre, me diſoient-ils, que les richeſſes exceſſives, bien loin de rendre un état heureux, ne ſont que hâter ſa ruine. L'Etat pauvre de Lacédémone à ſubſiſté plus long tems que l'opulente république d'Athenes, qui, malgré toutes ſes richeſſes, ne put s'empêcher de tomber ſous le joug des Lacédémoniens. Les immenſes richeſſes des Romains les firent d'abord tomber ſous la tyrannie des empereurs & enſuite ſous le joug des différentes nations du nord, les plus pauvres qui fuſſent alors dans l'univers. Tous les états de la terre, comme toutes les choſes de ce monde, ſont ſujets à d'éternelles révolutions; mais ceux qui touchent de plus près à l'état du plus grand bonheur où ils puiſſent atteindre, ſont auſſi le plus près de leur ruine: dès qu'ils ne peuvent plus monter, il faut qu'ils deſcendent; & la deſcente ſe fait le plus ſouvent par une chute précipitée, au-lieu que l'on ne monte que par dégrés & inſenſiblement. Ces raiſonnements ſont uſés; mais l'application en eſt intereſſante. Les grandes richeſſes ſont ſurtout pernicieuſes aux états républicains. Examinez la marche de toutes les Républiques que nous connoiſſons par l'hiſtoire,

& vous verrez qu'elles ne furent pas plutôt parvenues à un état, qui fut beaucoup au deſſus de la médiocrité; laquelle eſt leur état naturel, qu'elles tomberent avec précipitation.

Ces éclairés & honnêtes Citoyens me firent remarquer que la Hollande eſt chargée d'une immenſe dette nationale; que les impôts y ſont plus énormes, que dans aucun païs du monde; que les vivres y ſont plus chers qu'en Angleterre; que leurs fabriques & leurs manufactures tombent tous les jours de plus en plus; tant par la cherté des vivres, que par la concurrence des autres nations; que leur marine de guerre, qui, à leur avis, eſt la ſeule choſe qui pourroit les rendre reſpectables; eſt nulle; tandis qu'ils ont des troupes de terre qui ne leur ſervent de rien, puiſqu'ils ne ſeront jamais en état de les augmenter & de les diſcipliner au point où leurs voiſins ont porté le nombre & la diſcipline de leurs troupes; que les poſſeſſions de la Comp. des Indes dans l'Aſie ſont en mauvais état; qu'elle y a des gens en charge, dont elle ſe contente peu, de mauvaiſes troupes & de mauvais forts; & que par conſéquent ces païs la ſont à la merci de la premiere flotte qui voudra s'en emparer; que

l'agriculture eſt négligée dans toutes les provinces unies, hormis les paturages qui ſe trouvent dans les provinces les plus peuplées & près des grandes villes ou ſur les bords des canaux; que les landes de la partie la plus élevée de la Friſe, celles des provinces d'Overyſſel, de Gueldres & de Zutphen ſont immenſes; & que ſi les paturages enrichiſſent les propriétaires, ils ne favoriſent pas la population ſi bien que la culture des champs, puisqu'il faut moins de bras pour cultiver une prairie, qu'un champ de la même étendue; que les diviſions & les jalouſies entre les différentes provinces ſont éternelles & d'une grande conſéquence, puisque les provinces du continent pouſſent leur jalouſie contre les provinces maritimes au point, qu'elles s'oppoſent au rétabliſſement de la marine de guerre, ſans laquelle la Hollande ne ſera jamais reſpectée, quand même les provinces maritimes accorderoient à celles du continent des contributions pour augmenter au double les troupes de terre. C'eſt, me diſoient ils, la jalouſie des mains & de la bouche contre l'eſtomac pour les aliments qu'il demandent d'elles. De plus la mer fait aux provinces qu'elle baigne une guerre continuelle; & les di-

gues que l'on a élevées pour la contenir, ne ſont pas ſuffiſantes, parcequ'elle mine continuellement par deſſous ces digues, & que celles cy ſont encore mal entretenues, même dans les endroits les plus dangereux.

J'accorde, me diſoit un jour, un reſpectable négociant d'Amſterdam, que le commerce de fret & de commiſſion, la pêche, la vente des épiceries, les manufactures & les fabriques que nous poſſédons ſeuls, ou avec peu de concurrence, celles même où nous ne faiſons que peu de profit par la concurrence & la ſupériorité des manufactures établies ailleurs, enfin notre induſtrie & notre parſimonie peuvent ſoutenir nos provinces encore très long tems; mais tout cela ne peut ſimplement que les ſoutenir, & non lui procurer cette conſidération & ce reſpect néceſſaire à un état pour n'avoir pas à trembler devant tout le monde dans toutes les occaſions critiques, & pour lui donner cette confiance que le ſalut de l'état & le bien des citoyens exige. Sans la jalouſie qui regne entre les princes, tous les avantages qui reſtent encore à la Hollande, ne ſuffiroient pas pour lui aſſurer un état permanent.

Que valent ces mêmes richeſſes aux par-

ticuliers ? Qu'ils ont de l'argent & que pour le faire valoir, ils ſe trouvent obligés de le placer chez les princes & chez les particuliers des païs étrangers, qui leur font banqueroute les uns après les autres, ou qui dumoins leur retranchent, de plus de la moitié, les intérêts qu'ils leur avoient d'abord promis, ce qui cauſe des dérangements conſidérables dans les maiſons des prêteurs, qui en occaſionnent d'autres dans celles de leurs correſpondants. En effet il arriva juſtement dans ce tems là, que quantité de particuliers qui avoient placé leur argent en France, furent obligés de vendre leurs équipages, de diminuer le nombre de leurs domeſtiques & de réformer leurs table. Les plus riches particuliers de Hollande & de Zélande n'oſeroient pas faire, ajouta mon reſpectable ami, la dépenſe que font en Angleterre, en France & en Italie les poſſeſſeurs des grandes terres, dont la valeur ne monte qu'à la moitié des richeſſes que les premiers ont en argent comptant; parceque l'argent, dès qu'on le fait valoir, eſt ſujet à mille accidents, qui vous l'enlèvent ou tout à la fois, ou en partie; au-lieu que les terres reſtent & que les déſaſtres ne peuvent tomber que ſur les fruits

qu'elles produiſent. Auſſi les Hollandois ſe plaignent-ils beaucoup du luxe qui regne parmi eux, quoique ce luxe ne ſoit pas, à beaucoup près, égal à celui que l'on voit dans les païs que je viens de nommer, ſur tout ſi l'on y ajoute les dépenſes que l'on y fait pour toutes ſortes de débauches, qui ſont presqu'inconnues en Hollande, en comparaiſon de ce qui ſe pratique ailleurs. Il n'y a que les terres qui donnent une richeſſe réelle & ſolide: celle qui vient de l'argent comptant, n'eſt que paſſagère; & il n'y a pas grand fond à faire ſur elles comme on le voit très clairement par l'exemple de la Hollande. Dans le tems où nous ſommes, cette grande abondance d'argent comptant devient même dangereuſe: car elle porte les particuliers à imiter le luxe des états monarchiques: quantité de nos jeunes gens voyagent dans les païs étrangers, d'où ils ne rapportent que les vices: pour un qui en revient plus ſage, il y en a dix qui ſe transforment en fous: ils en reviennent l'eſprit & le cœur gâtés: ils ne nous parlent que de filles d'opéra, de ſpectacles, du bon ton, de modes, du Mercure galant, de vers & de verſificateurs.

Si ces choſes ſont auſſi vraies qu'on me

les a dépeintes, il en réſulte que ſi l'état des cantons Suiſſes eſt moins brillant que celui de la Hollande, il eſt certainement plus ſolide, & de nature à devoir durer beaucoup plus long tems: la ſituation de ces cantons & la qualité de leur terrein ſont telles, qu'ils ne pourront jamais s'élever au deſſus de l'état de mediocrité, qui convient le plus à tous ces gouvernements, & ſurtout aux Republicains: s'il y a de petits cantons démocratiques que les factions & l'anarchie pourroient annéantir, les cantons ariſtocratiques ſont aſſez puiſſants pour rétablis l'ordre & pour empêcher qu'un prince étranger ne puiſſe profiter de ces accidents. Berne va toujours en augmentant en richeſſes & en puiſſance; & il n'eſt pas à craindre que le gouvernement s'en ſerve à autre fin qu'à maintenir la confédération & à la faire reſpecter des étrangers. L'Hiſtoire des tems paſſés & les exemples récents ont aſſez fait connoître à tous les états républicains, qu'auſſitôt qu'ils entreprennent de faire des conquêtes & d'étendre leur territoire, ils ne font que hâter leur ruine.

Les montagnes, le commerce de terre, les manufactures pour lesquelles il faut tirer

des païs étrangers les matieres premières, les emplois civils, les charges militaires chez les puiſſances étrangères, qui ſont les principales ſources d'où les Suiſſes tirent leur ſubſiſtance, ne ſont pas propres à donner des richeſſes exceſſives: ainſi le luxe, l'ambition & la debauche, ne pourront jamais s'établir ſi fort chez les Suiſſes, qu'il en puiſſe naître de grands déſordres. Les jeunes gens qui prennent ſervice en France, ſont quelquefois infectés des vices qui y regnent; mais ils ne viennent pas plutôt demeurer chez eux, que la tête ceſſe de leur tourner; & dès qu'ils ſont peres de famille, la mediocrité de leur fortune & l'exemple général les rendent auſſi ſages que les autres.

Tous les cantons ſont remplis d'hommes d'une vertu mâle & républicaine. Les Suiſſes ſont les ſeuls de tous les peuples modernes qui connoiſſent & pratiquent cette vertu qu'on appelle l'amour de la patrie, dont les autres nations ne ſavent pas ſeulement ſe former une idée. C'eſt ſurtout à Zurich, à Berne & à Basle, que l'on voit de pareils citoyens en grand nombre. Il y a des ſociétés qui n'ont d'autre but que de ſonger à rendre heureux leurs concitoyens, & de faire fleurir

les différents états confédérés. La plus nombreuſe de ces ſociétés eſt celle que l'on appelle de *Schinznacht*, du nom de l'endroit où elle s'aſſemble. Là ſe rend, une fois l'année, un très grand nombre de perſonnes de mérite de tous les cantons & de tous les païs alliés de la Suiſſe, pour ſe communiquer mutuellement leurs penſées ſur ce qui peut contribuer à faire fleurir l'agriculture, les manufactures, les fabriques, le commerce, les ſciences utiles, & enfin ſur tout ce qui peut ſervir au bonheur général de tous les cantons & de toutes les claſſes de citoyens : les païſans y ſont admis comme les premiers gentils-hommes & les plus fameux négociants : ces ſages républicains n'enviſagent que le mérite & vont le chercher juſque dans la derniere claſſe : ils font le même cas des bons conſeils d'un païſan, que de ceux d'un magiſtrat.

Les Suiſſes cultivent beaucoup les ſciences, & ils ont un grand nombre de ſavants : l'eſprit de liberté regne chez eux dans les ſciences, comme dans l'état politique : chacun ſuit ſon goût, & s'attache par préférence à la ſcience pour laquelle il a le plus d'inclination ; mais il eſt remarquable que tous ces ſavants dirigent, autant qu'il leur eſt poſſible, leurs

études vers le bien public: c'eſt ainſi que leurs phyſiciens, leurs médecins, leurs mathématiciens même choiſiſſent préférablement, chacun dans ſa ſcience, les objets qui peuvent intéreſſer toute la ſociété: ils n'approfondiſſent la théorie, que pour l'appliquer à la pratique: leur eſprit entiérement tourné vers le bien de l'humanité & de la patrie, ne leur permet pas de ſe borner à la ſpéculation. Mr. *Haller*, profond dans toutes les ſciences utiles & excellent poëte, n'a pas même voulu compoſer des poëſies & des romans, qui ne fuſſent également agréables par leur beauté, & intereſſans par la politique & la morale qui en ſont la baſe.

L'eſprit patriotique domine ici juſques dans le clergé: ce qui fait que quantité de miniſtres Suiſſes s'occupent à enſeigner aux païſans l'agriculture & l'œconomie. Il y a cependant auſſi en Suiſſe des curés qui, par zêle, font ce qu'ils ne devroient pas faire: tels ſont ceux qui ſe mêlent de faire des *Herrenhuters*, au lieu de laiſſer les hommes dans la religion de leurs peres.

Si jamais le corps Helvétique vient à eſſuyer quelques ſécouſſes, il eſt vraiſemblable que ce ſera de la différence des deux reli-

gions qui y dominent, que les coups partiront. La religion catholique, non pas celle de l'évangile, mais celle que l'on prêche & que l'on pratique, eſt intolérante & jalouſe: elle fait naître les diſcordes dans le ſein de la concorde même. Il n'y a pas long-tems que le feu Cardinal *Roth*, évêque de Conſtance, fit naître des diſſenſions dans le ſénat de Lucerne, parcequ'il y avoit des ſénateurs qui ſoutenoient qu'on ne devoit pas permettre aux moines de la Suiſſe de dévorer les ſéculiers: un ſénateur très-reſpectable fut, pendant très long-tems, dans le danger de perdre la tête; mais le ſénat ſe ſouvint qu'il ne devoit pas être la dupe d'un Cardinal: il lui écrivit des lettres très ſenſées & pleines de gravité; mais il fut obligé de ſacrifier ce ſénateur à la rage ſacerdotale, en le faiſant ſortir de l'Etat. Cependant le Canton de Berne, qui profeſſe une religion tolérante & qui eſt puiſſant, eſt toujours à portée d'empêcher que de pareils troubles ne puiſſent occaſionner la ruine de quelqu'un des cantons confédérés.

Je m'en vais à préſent tout droit à Veniſe, en paſſant par Genève & Turin: je m'arrêterai ſeulement deux jours à Lauſanne dans le beau païs de Vaux, qui fournit aux

païs étrangers tant de ſavants, tant de véritables gens de Lettres, & tant de veritables pédans, tant de prédicateurs, tant de bons & tant de ſots gouverneurs d'enfants, tant de valets de chambre & tant d'honnêtes domeſtiques, qu'on prendroit ce petit païs, ſujet de Berne, pour un floriſſant Royaume.

Les autres Cantons Suiſſes accuſent communement Meſſieurs de Berne de fierté & de hauteur. Cette imputation, qui eſt d'une legere conſéquence dans tous les autres états, eſt très importante chez des Républicains. L'égalité eſt la baſe de toute ſociété républiquaine : ainſi tout ce qui la choque réellement, opére infailliblement ſa deſtruction : & tout ce qui la choque en apparence, produit au moins des diſcordes & des factions inteſtines, qui quelquefois éloignent le mal, qu'on avoit ſoupçonné, & quelquefois réaliſent celui, qui n'étoit qu'apparent. Si l'on peut juger de la modération du ſénat de Berne par la manière dont il gouverne ſes ſujets. je croirois volontiers, que ce que l'on appelle ici hauteur eſt plûtôt une fermeté inſpirée par une conviction d'aller au bien commun, que l'effet d'une haute opinion qu'ils ayent de leur puiſſance.

LETTRE NEUVIEME.

Veniſe le 5. Janvier 1774.

C'eſt pour la troiſième fois que je viens & que je m'arrête dans une ville, où je ne pourrois pas demeurer deux jours ſans les amis & les autres connoiſſances que j'y ai. Cette ſituation ſur la mer rend le ſéjour de Véniſe déſagréable à ceux mêmes qui y ſont accoutumés dès l'enfance. Il n'y a aucun Vénitien qui ne cherche d'aller faire quelque promenade ou quelque ſéjour dans le continent: autant que ſon état le lui permet. Ils y voyent des arbres, des prairies, des vignobles, des champs, des vallées, des collines, des jardins, des caroſſes, des chevaux, des vaches, des ânes, des moutons, des rues larges & longues, des gens qui ſe promenent à leur aiſe, d'autres qui courent à cheval, d'autres qui ſe font trainer en caroſſe, d'autres qui ſe font porter en litière, & ils ne voyent rien de tout cela à Veniſe. S'ils ſor-

tent de leurs maiſons à pied, ils ſont obligés de marcher par des rues étroites, où ils ſont coudoyés par tous ceux qu'ils rencontrent, & où ils ne voyent que des gens qui courent comme eux, parcequ'il ne faut pas s'aviſer de marcher doucement dans des rues, où l'on eſt continuellement pouſſé d'un côté à l'autre, & où les hautes maiſons interceptent l'air & le ſoleil: s'ils ſortent en gondole, qui ſont les barques dont les Vénitiens ſe ſervent dans leurs lagunes, ils ne rencontrent que des gondoles égales à celles où ils ſont, à quelques-unes près qui appartiennent aux Ambaſſadeurs & aux autres étrangers, qui veulent bien faire la ſotte dépenſe de les faire parer, pour le peu de tems qu'ils y reſtent. Toutes les autres barques, même celles des nobles, ſont couvertes d'un drap noir qui attriſte la vue, ſurtout de ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Les maiſons bâties dans la mer ſur des pilotis ou ſur des rochers, forment autant de canaux d'eau, quelles forment de rangées de côté & d'autre: les quais y ſont rares: ainſi quand vous allez en gondole, il ne ſe préſente preſque jamais à votre vue que des rangées de maiſons, qui ſont de

quatre ou cinq pieds dans la mer, & point de rues entre les canaux & les maiſons; comme, lorſque vous marchez dans les rues, vous ne voyez preſque nulle part la mer, excepté dans les endroits où il y a des ponts; parceque les maiſons qui ſe trouvent des deux côtés, vous en interceptent la vue. Les rues communiquent les unes aux autres par des ponts de pierre, où l'on monte & deſcend par des gradins de la même matiere. Ce ſont ces ponts qui empêchent d'avoir ni caroſſe, ni chevaux, ni autres beſtiaux à Veniſe. Outre cela les rues y ſeroient preſque toutes trop étroites pour qu'un caroſſe pût y entrer. L'unique promenade de Veniſe, où l'on puiſſe être à ſon aiſe, eſt la place de St. Marc: on ſe promène auſſi ſur des quais; mais il en a trop peu, & ils ſont trop étroits, pour que beaucoup de monde y ait aſſez de place. Jugez maintenant par vous même ſi l'on peut reſter long tems dans une telle ville, ſans s'ennuyer de tant d'uniformité dans le peu d'objets qui tombent ſous les yeux, puisque ce ne ſont que des maiſons dans l'eau, des gondoles noires, des hommes qui courent malaiſément par les rues

rues, ou qui ſe promenent à leur aiſe dans une ſeule place.

Ce n'eſt pas tout : on ne peut aller librement & avoir de ſociété que chez les miniſtres etrangers. On ne va voir les Vénitiens dans leurs maiſons, que pour des affaires ou pour des maitreſſes. Dans le premier cas, on s'en va dès que l'affaire eſt finie : dans le ſecond, vous chaſſez le mari de chez lui qui n'a d'autre reſſource que d'aller lui-même faire ailleurs ce qu'un autre eſt venu faire chez lui. Les Vénitiens mêmes ne ſont pas dans les maiſons les uns des autres pour d'autres raiſons que celles-là. Le Gouvernement a altéré à cet égard le naturel des Vénitiens : ils ſont naturellemeut très ſociables, comme tous les Italiens ; mais le gouvernement étant extrêmement ſoupconneux & faiſant paroitre ſes ombrages pour les moindres choſes, les ſujets craignent, en ſe fréquentant dans les maiſons, de ſe rendre ſuſpects aux inquiſiteurs d'état ; & ils aiment mieux ſe voir dans la place de S. Marc & dans les caffés, où ils ſont expoſés aux yeux du public & des eſpions : les nobles Vénitiens ſe voyent entre eux au *Broglio*, nom que l'on donne à une partie de la place de

St. Marc, où ils s'aſſemblent & où les autres n'oſent pas aller pendant qu'ils y ſont: cela n'empêche pas que ces nobles ne ſe repandent par tous les caffés, & n'aillent dans toutes les maiſons où ils veulent: ils évitent ſeulement de ſe voir trop ſouvent en particulier les uns chez les autres, à moins qu'ils ne ſoient proches parents, à cauſe de l'ombrage que cela pourroit occaſioner à l'état; mais quand ils vont dans les maiſons des citoyens, ils ſont cenſés y aller pour faire cocu le pere de famille; ce dont le gouvernement ne s'embarraſſe guéres. Ces nobles Vénitiens ne peuvent avoir aucune ſorte de liaiſon avec les miniſtres étrangers. Il n'eſt permis à aucun noble de leur faire une ſeule viſite ou d'en recevoir, ſans qu'il en donne avis au gouvernement: ce qui les porte à ſe conduire à cet égard avec tant de circonſpection, qu'ils évitent les caffés & toute autre boutique où ils voyent quelque miniſtre étranger. Ils ne s'arrêtent pas non plus à faire une longue converſation avec les autres perſonnes qui vont fréquement chez ces miniſtres, ou qui ſont autrement en liaiſon avec eux.

Les bourgeois de la premiere claſſe qui

ſont appellés *Cittadini*, imitent l'exemple des nobles, parce qu'une partie de ces bourgeois occupe, & qu'une autre brigue des places importantes dans l'état, comme celles de ſecrétaire dans les différents tribunaux ou auprès les Ambaſſadeurs, & les gouverneurs de provinces, celles de réſidents & autres pareilles; une autre partie de cittadins s'applique au barcau en qualité d'avocats & de procureurs, qui ſont des profeſſions très-lucratives à Veniſe. Le travail aſſidu qu'exige leur profeſſion, empeche ceux-ci de voir du monde chez eux, comme la politique en empêche les autres. Ces inconvénients ſont reparés à Veniſe par d'autres commodités que l'on ne trouve pas ailleurs: les caffés & les théatres y tiennent lieu de maiſons: au lieu d'aller voir un noble, un cittadin, un avocat chez lui on va lui faire viſite à ſon caffé ou à ſa loge au théâtre. Les nobles & les cittadins riches ont auſſi des maiſons où ils s'aſſemblent le ſoir, pour avoir de la ſociété où l'on joue & où l'on fait tout ce que l'on veut; Ils appellent ces maiſons *Caſins*: quand on eſt un peu connu, on eſt bientôt introduit dans ces caſins. Les femmes vont ici aux caffés comme les hommes; ainſi il ſuf-

fit de connoître une dame de conſidération pour avoir tous les agréments que l'on peut tirer de la ſociété : elle vous fait faire connoiſſance avec ſes galants, ſes amis, ſes parents; & ceux-ci en font faire avec les leurs : vous les allez voir les uns après les autres, à leurs caffés, à leurs loges, à leurs *Caſins* : outre cela, vous allez voir la dame à ſon lever; car les Dames ne ſe refuſent pas ici aux viſites comme les hommes: elle viendra même vous voir chez vous: Enſuite vous allez enſemble où il vous plait : le ſoir, vous la revoyez à votre gré; avant les ſpectacles, au caffé, pendant le ſpectacle, à ſa loge; & ſi vous vous y ennuyez, vous allez chez les autres perſonnes de votre connoiſſance. Le maſque a été l'origine de cette grande liberté dont jouiſſent ici les femmes. Les trois quarts de l'année, on va ici en maſque; & la coutume en eſt ſi bien établie & ſi univerſelle, que l'on va même faire & rendre viſite en cet habillement. Dans les tems paſſés, les femmes ſe couvroient auſſi le viſage, & alloient où elles vouloient, comme font aujourd'hui les dames de Florence durant le carnaval, qui étant ſurveillées toute l'année par leurs maris ou leurs ſigisbés, regagnent

pendant le carnaval, leur liberté à la faveur du maſque. Le fréquent uſage du maſque ayant une fois établi, parmi les Vénitiennes, la coutume de pouvoir ſortir & aller où elles veulent, elles ne ſe gênent plus à préſent, & ne ſe tiennent plus le viſage couvert; mais elles mettent, comme les hommes, leur maſque ſur leur chapeau, & ſe laiſſent voir à viſage découvert, à moins qu'elles n'ayent quelque raiſon particuliere d'en uſer quelque fois autrement. Quand elles ne veulent pas ſortir en maſque, elles ont un autre moyen de ſe déguiſer, dont elles ſe ſervent ſoit le matin, ſoit dans les tems où les maſques ſont defendus: elles ſe mettent alors en *Zendado*, qui eſt un voile de taffetas noir dont elles s'enveloppent la tête, & qui leur deſcend par derriere les épaules juſqu'au deſſous de la ceinture: c'eſt une autre eſpèce de maſcarade aſſez commune dans une grande partie de l'Italie, qui empêche de connoître les femmes, à moins qu'elles ne le veuillent bien, & qui dans le même tems fait un très bel effet: il y a deux dames ici qui viennent dans cet habillement prendre le chocolat chez moi. Les femmes des nobles Véniticns uſent de cette liberté comme les autres.

En général les nobles Vénitiens, hommes & femmes, ne ſont point orgueilleux : ils ſavent pourtant faire les fiers dans le beſoin : ils parlent volontiers à tous ceux qui ne leur font point d'ombrage ; & quoique il y en ait dans preſque tous les caffés, on en eſt auſſi peu gêné, que s'ils n'étoient que des étrangers : toute la diſtinction qu'on leur fait, c'eſt qu'on les appelle *eccellenze*, quoiqu'ils ſoyent en habit de maſque. Cependant il y a des perſonnes qui, aimant à parler librement, fuient les caffés où les nobles ont coutume d'aller ; les nobles qui le ſavent, ſont aſſez polis pour ne pas aller les y troubler ; & quand il leur arrive d'entrer dans ces caffés, ils ſe retirent dans des chambres à part, dont il y en a toujours pluſieurs dans tous ces endroits.

Le doge lui-même peut aller en maſque partout où il veut ; & rien ne l'empêche qu'il ne puiſſe aller aux caffés à ſon gré, comme les autres nobles. J'ai vu ce doge, qui eſt un *Mozenigo*, plus d'une fois, chez le libraire *Paſquali*, qui eſt le plus fameux libraire de l'état de Veniſe : il étoit fort faché contre ce libraire de ce qu'il imprimoit ſi ſouvent des livres défendus, comme *Guic-*

ciardini, *Gianonne*, *Machiavelli*; mais *Paſquali* s'en embarraſſoit fort peu, puiſque le ſénat avoit fait un decret qui permettoit à tous les libraires d'imprimer tous les livres qui avoient été une ſeule fois imprimés dans quelques endroits catholiques avec l'approbation des cenſeurs eccléſiaſtiques. Or vous ſavez Monſieur, qu'on a autrefois imprimé en Italie & à Rome même, les ouvrages de *Machiavel*; & qu'ils ont été goûtés & loués par les papes pendant dix ans entiers, avant qu'ils s'aviſaſſent de les défendre, comme ils ont fait depuis avec tant de rigueur. Il y a parmi les nobles Vénitiens quantité de perſonnes éclairées & libres de tout préjugé: ils s'appliquent indifféremment à toutes les ſciences; mais celles qu'ils cultivent le plus, ſont les belles-lettres, l'hiſtoire & la politique. Il me paroit que des gens deſtinés au gouvernement ne ſauroient pas choiſir des ſciences plus utiles. Cela me rappelle un bon mot que j'ai oui dire à un noble, qui fait actuellement la plus grande figure dans l'état, qui a été ambaſſadeur à pluſieurs cours, & qui a été l'auteur de pluſieurs excellents règlements que l'on a faits ici depuis peu: deux moines en habit de maſque diſputoient dans

un caffé, où je vais pour l'ordinaire le ſoir, ſur une queſtion de mathématique; ils ſe diſoient déjà des injures, lorsque le chevalier entra; alors l'un des moines crut pouvoir terminer cette querelle par l'autorité de ce noble: il lui expoſa le ſujet de leur diſpute & le pria de la vouloir décider: le chevalier à qui cette ſcience n'eſt point étrangère, ne voulut pourtant leur faire d'autre réponſe que celle ci: *Meſſieurs, je ne ſais rien de tout ce que vous ſavez; & vous autres vous ne ſavez rien de ce que je ſais.* Ce même chevalier s'aſſit après cela auprès de moi, & me dit, » ces deux moines que vous voyez, paſſent » ici pour des hommes très verſés dans la lit» térature & très profonds dans les mathéma» tiques. Quant à leur ſcience mathémati» que, elle eſt de cette eſpèce qui n'eſt bon» ne à rien, qui ne produit rien de réel ni » d'utile: je mépriſe tout cette race de ſa» vants, ſurtout depuis que j'ai remarqué » dans mes voyages que de ſimples païſans » & des artiſans mépriſés par les ſavans ont » imaginé en Allemagne, en Suiſſe, en Suéde, » en Angleterre, dans notre état même de » Veniſe, des choſes de la plus grande uti» lité pour la ſociété, au lieu que ces grands

„ raiſonneurs n'ont jamais inventé qu'une
„ maniere de vivre folle & contraire à celle
„ des autres hommes: de ſorte qu'on va les
„ voir pour rire, comme on va entendre
„ les bouffonéries de l'arlequin & les ſottiſes
„ du docteur à la comédie. L'incompara-
„ ble *Zabaglia*, qui eſt de tous les méchaniſtes modernes celui qui s'eſt le plus approché de la ſimplicité des anciens, notre grand méchaniſte *Ferracini* ne ſavoient pas ſeulement écrire; & ils ont imaginé des choſes dont la moindre vaut infiniment plus pour l'utilité publique, que ce que les plus grands ſavants de nos jours ſe vantent d'avoir trouvé de plus important. Quant à la littérature de ces deux moines, elle eſt encore de ce genre que je mépriſe: elle eſt toute tirée des auteurs modernes; & qu'eſt-ce qu'on y apprend? du verbiage dans l'expreſſion, de la baſſeſſe dans les ſentiments, de l'enflure dans le ſtyle, enfin des ſottiſes de toute eſpèce: je n'aime que les auteurs de l'ancienne Grèce & de l'ancienne Rome, parceque j'y trouve des ſentiments nobles & dignes de l'homme, & que leur diction eſt toujours celle qui convient à la matiere qu'ils traitent. C'eſt

» une choſe remarquable que l'on ne voit » parmi les anciens abſolument aucun auteur » que l'on puiſſe appeller un ſot, au lieu que » parmi nos ecrivains modernes il n'y a pres- » que que des ſots, ſoit pour la matiere qu'ils » traitent, ſoit pour la façon dont ils la trai- » tent. Excepté cinq ou ſix écrivains parmi » ceux qui cultivent aujourd'hui les belles » lettres, & peut être une quarantaine parmi » ceux des deux derniers ſiécles ; tous les au- » tres ſont aſſez généralement reconnus pour » des ames laches & des ecrivains ennuyants. » Que doit on donc penſer de la littérature » moderne & de ceux qui s'y appliquent en » négligeant l'ancienne ? »

Il y a peu de nobles Vénitiens & peu de Gentils-hommes dans toute l'Europe qui penſent comme ce chevalier : auſſi eſt-il de tous les miniſtres d'état de ce tems, celui qui a fait le plus de bien à ſa patrie ; & il en auroit fait beaucoup plus, ſi le ſénat eût voulu ſeconder ſes vues & approuver ſes propoſitions. Les plus riches & les plus puiſſants nobles Vénitiens ſont encore presque tous trop eſclaves du clergé & de l'éducation qu'ils ont reçue, pour ſe laiſſer porter à réformer les deſordres que le clergé a occaſionné dans l'é-

tat: l'unique maxime qui eſt commune à tous les nobles, c'eſt de ne ſe pas laiſſer écraſer par la cour de Rome & par le clergé; c'eſt ce qui leur fait dire qu'ils ſont nés Vénitiens avant d'avoir été faits Chrétiens. C'eſt pourquoi ils ont toujours d'un commun accord fortement reſiſté aux papes, lorſque ceux-ci vouloient les opprimer; & qu'ils ont mis certaines barrieres au clergé, pour qu'il ne puiſſe pas trop s'élever, ni trop voler au préjudice de l'état. Mais la plupart ſont encore enchaînés par des préjugés qui ne leur permettent point de paſſer outre & de penſer ou de conſentir à une réforme de tant d'autres abus & de tant de déſordres qui infectent encore l'état, & ruinent inſenſiblement les ſujets. Le Chevalier *Thron* a propoſé au ſénat divers réglements qui auroient été d'une grande reſſource pour le tréſor épuiſé de la république, & qui auroient procuré de grands avantages à l'état, s'ils avoient été tous approuvés; mais il ne put faire agréer que quelques propoſitions de la moindre importance; & pour les autres, il ne fit que s'attirer des mortifications & des inſultes. Si l'on peut juger par les livres que des perſonnes de ſa connoiſſance, qu'il protégeoit, ont publiés,

je crois qu'il auroit insensiblement fait abolir tous les ordres de moines & permettre le mariage aux prêtres, si on l'avoit écouté: cependant il a réussi à faire abolir tous les petits couvents dans l'état, en faisant chasser par les dragons ceux qui s'opiniatroient à vouloir y rester; à mettre des bornes à la profession religieuse, & à rétrancher quelques usurpations de la cour de Rome. C'est lui aussi qui a procuré aux libraires de Venise un peu plus de liberté pour l'impression des livres, que n'en ont les autres libraires d'Italie, hormis ceux de l'état de Florence où le grand Duc actuel, prince vertueux, éclairé & très supérieur aux préjugés du clergé, ne permet pas qu'on les gêne. Le chevalier *Thron* a été très bien secondé dans toutes ses démarches par les nobles *Vallaresso, Rota* & *Duodo,* qui sont tous des personnages très respectables. Le chevalier *Giustiniani*, homme d'un grand mérite & de grandes connoissances, étoit pour lors en Ambassade.

Je suis très persuadé par la quantité de connoissances que j'ai faites à Vénise & dans toutes les autres villes de cette République, que les sujets les plus sensés & les plus éclairés se trouvent dans le sénat: car les prétendus savants

qui ſont hors de cette illuſtre claſſe, ſont presque tous ou des théologiens ineptes ou des philoſophes médiocres ou des littérateurs pédants. Cependant il y a dans le même ſénat bien des perſonnes de la plus grande ignorance; & ce ſont par malheur celles qui occupent les charges de la plus grande importance. Lorsque le Marquis *Beccaria* publia ſon *traité des délits & des peines*, les inquiſiteurs d'état de ce tems-là trouverent ce livre abominable : l'ignorance avoit autant de part à ce jugement, que la prévention pour le ſyſtême de ce tribunal, qui eſt tout oppoſé à celui du Marquis *Beccaria*. Comme l'auteur de ce traité n'y avoit pas mis ſon nom, il n'y avoit alors que les gens de lettres qui ſuſſent que ce marquis en étoit l'auteur. Les inquiſiteurs d'état d'alors n'étant que des gens ſoupçonneux ſans aucune teinture de lettres étoient dans l'opinion que ce livre avoit été publié par un noble Vénitien, appellé *Angelo Quirini*, qui avoit eſſuyé la barbarie du tribunal de l'inquiſition : ils formerent contre lui un procès & firent venir devant eux les amis de ce noble & les gens de lettres de Veniſe : Le Comte *Caſpar Gozzi* fut un de ceux qu'ils interrogerent le plus : celui-ci tacha de

leur perſuader que le véritable auteur de ce livre étoit le Marquis *Beccaria* : ils voulurent le convaincre qu'il leur en impoſoit; & voici la preuve la plus déciſive qu'ils en appporterent : *l'ouvrage, lui dirent-ils, eſt intitulé Dei Delitti e Delle Pene. La maniere d'écrire l'article* DEI *prouve que l'auteur eſt Vénitien ; s'il étoit d'une autre partie de l'Italie, il auroit écrit* DELLI ; *or ſi c'eſt un Vénitien, il eſt clair que ce doit être le noble Ange Quirini.* Le Comte *Gozzi*, qui eſt lui-même auteur de pluſieurs ouvrages, écrits en beau ſtile Italien, fit voir à leurs Excellences qu'elles ſe trompoient, en leur faiſant remarquer que les regles de la langue exigent que dans ce cas on écrive *Dei* & non *delli*: il leur dit que le noble *Quirini* étoit très verſé dans les belles-lettres, & qu'il ſavoit trop bien la langue Italienne pour commettre dans un livre une faute contre cette langue. Cela termina le procès & le noble Vénitien fut laiſſé en repos.

Il y a quelques années que je fus faire une viſite à un Noble qui jouiſſoit d'une grande reputation : comme c'étoit la premiere fois que je le voyois, je lui fis le compliment ordinaire en lui diſant que j'étois enchanté de

faire la connoiſſance d'une perſonne de ſon mérite: il me répondit la deſſus ſelon la coutume; & il ajouta qu'il ne valoit plus rien; qu'il avoit déja ſoixante & dix ans paſſés, & que le peuple le plus ſage de la terre avoit décidé que des gens de cet âge étoient pour la ſociété un fardeau dont elle devoit ſe débaraſſer. *Les Romains, dit il, jettoient les ſeptuagénaires du haut d'un pont dans le Tibre; & c'eſt pour cette raiſon qu'on appelloit Dépontani tous les gens de cet âge là.* Je ne pouvois me figurer où ce noble avoit puiſé ſon érudition: il avoit paru environ dans le même tems la traduction de Suétone de Mr. de la Harpe: je m'imaginois que s'il y avoit un livre au monde où cette anecdote du peuple Romain pourroit ſe trouver, ce ſeroit ſans doute dans cette traduction qui s'écarte ſi fort de ſon original; mais après l'avoir feuilletée d'un bout à l'autre, j'ai remarqué qu'il a fait dire a ſon auteur tant d'autres ſôttiſes, & qu'il en a tant dit lui même dans ſes remarques, que celle-ci n'y pouvoit plus trouver de place. Je vous parlerai une autre fois de la doctrine des Vénitiens.

Pour à préſent il faut que j'aille à l'opéra ſerieux: il y a ici, comme dans toutes les

autres grandes Villes d'Italie, des théâtres pour l'opéra ſerieux & d'autres pour l'opéra comique. La premiere chanteuſe au grand opéra eſt une Allemande, de même que celle j'entendis une fois à Naples. Vous voyez par là que les Italiens ne ſont point jaloux des chanteuſes de leur nation, & qu'ils ne croyent point avoir obtenu de la nature le privilége excluſif de la muſique, comme ſe l'imaginent la plupart des François à l'égard de leur nation, quelque choquante que ſoit leur muſique aux oreilles de toutes les autres Nations.

LETTRE DIXIEME.

Veniſe le 8. Janvier 1775.

Je vous ai promis dans ma derniere lettre de vous parler de la doctrine des Vénitiens ; je ferai plus, je vous parlerai de celle de tous les Italiens en général. J'ai tâché de faire la connoiſſance de tous ceux qui paſſent pour les plus ſavants en Italie, & j'ai beaucoup lu leurs livres anciens & modernes. Il y a bien des perſonnes en Italie qui cultivent les ſciences, & qui ne ſe ſoucient pas de publier des livres. Je ſais qu'on peut dire cela de tous les païs ; mais en Italie il y en a beaucoup plus que par-tout ailleurs. En Angleterre, en France, en Hollande, en Allemagne, un homme qui croit avoir un certain nombre de bonnes choſes dans ſa tête, eſt toujours tenté de les publier ; les libraires le payent ; le gouvernement ne le gêne point, ou bien l'on trouve le moyen de tromper ſa

vigilance ; le public ne le perſécute pas ; s'il dit des ſottiſes, on en rit ; s'il écrit bien, on l'applaudit ; enfin il n'a rien à craindre, & beaucoup à eſpérer : du moins il gagne un peu d'argent. C'eſt tout le contraire en Italie : les libraires ne donnent rien pour quelqu'ouvrage que ce ſoit : ils aiment mieux attendre qu'un livre ait paru pour voir comment il eſt reçu : s'il a du débit, ils en font une autre édition ; & s'il n'en a pas, ils s'applaudiſſent de n'avoir pas fait cette dépenſe. Cela eſt peu de choſe ; car il y a bien des gens de lettres qui ne ſe ſoucient pas de l'argent ; mais il faut craindre le Pape, l'inquiſition, le gouvernement, les moines, & les chiens lâchés par les moines, qui ſont la populace, les bigots & les hypocrites. Il ne ſuffit pas qu'un ouvrage traite de matières dont le Pape & l'inquiſition ne ſe mêlent pas : il faut auſſi que le gouvernement n'y trouve rien à rédire. Je connois un homme de lettres à Naples qui a publié avec l'approbation des cenſeurs ordinaires l'hiſtoire de Robert Roi de Naples : ce livre étant tombé entre les mains du miniſtre, avant que le libraire en eut vendu une douzaine d'exemplaires, il ordonna à l'auteur de retirer de l'imprimerie tous les

autres exemplaires, & lui fit défenſe de les débiter : j'ai lu attentivement cet ouvrage ; l'auteur a écrit tout ſimplement l'hiſtoire du Roi Robert, qui étoit ſage & vaillant : il ne ſe permet aucune réflexion étrangère à ſon ſujet : il ne fait auçune comparaiſon du regne de ce Roi avec celui des rois poſterieurs : cependant le miniſtre a trouvé des raiſons pour en défendre la publication. Je ſais pluſieurs autres exemples de pareilles défenſes dans d'autres états d'Italie.

Suppoſé que l'auteur choiſiſſe une matière qui ne puiſſe pas choquer le gouvernement, il faut encore que les moines en ſoient contents : ſans cela ils ſe déchaîneront contre lui & le feront paſſer pour un inſenſé, quand il auroit écrit les meilleures choſes du monde ; ou comme un novateur, quand il n'auroit fait, comme on le fait partout, que reproduire de vieux ſyſtemes ; ou comme un hérétique, quand il n'auroit traité que des ſections coniques. L'abbé *Toaldo*, profeſſeur d'Aſtronomie à Padoue, a publié un ouvrage météorologique, qui a eu l'approbation de tous les ſavants d'Allemagne, de France & d'Angleterre ; mais les collégues de cet abbé ſont des moines : la publication de ce livre

les fait crever d'envie : ils ont donc fait accroire à leurs partiſants que l'abbé *Toaldo* a ramaſſé dans ſon livre des contes de vieilles femmes ; & vous entendez dire à tout le monde à Veniſe & à Padoue, que le pauvre profeſſeur *Toaldo* eſt un faiſeur de contes à dormir debout. Je fais encore pluſieurs exemples de pareils tours que les moines ont joué à d'autres ſavants Italiens.

Ainſi, comme un grand nombre de gens de Lettres en Italie ſont obligés de ſe taire & de ne rien publier pour ne point s'attirer d'affaires, je ne ſaurois vous donner une idée du mérite réel de ceux qui tiennent toute leur doctrine renfermée dans leurs têtes : tout ce que je puis vous en dire, c'eſt que les Italiens en général expriment bien dans le diſcours familier tout ce qu'ils ſavent, & tout ce qu'ils veulent vous communiquer : ils font valoir merveilleuſement ce qu'ils vous diſent ; & ils ont l'art de vous faire entrevoir qu'ils en ſavent encore beaucoup plus : tout cela ſe fait naturellement, ſans affectation, ſans pédanterie, & d'une maniere qui eſt commune à tous les Italiens. Ils mettent du feu & de l'éloquence dans leurs diſcours ; & quand ils finiſſent, ils paroiſſent

le faire par modeſtie & pour éviter la pédanterie.

Les ſujets du Grand Duc de Florence ne ſont point gênés : ils pourroient publier tout ce qu'ils voudroient, à la barbe du Pape & des moines. Les libraires de la Toſcane impriment tout ce qu'on leur envoye, ſans avoir rien à craindre ; mais les Florentins ont ceſſé de publier de bons ouvrages, déja depuis long-tems. *Cocchi* qui étoit médecin, eſt peut être leur unique auteur de mérite parmi les plus modernes. *Lami* étoit un homme d'une grande érudition ; mais ce n'étoit preſque que de l'érudition. *Perelli* étoit un profond mathématicien ; mais il ne ſe ſoucioit pas d'être auteur : il en eſt de même de quelques autres. Mais la plupart n'écrivent que des bagatelles, des fadaiſes, des ſottiſes même qu'ils enveloppent dans de belles paroles. Il n'y a rien de plus joli pour les paroles, ni de plus fade pour l'éloquence, ni de plus plat pour la matière, que les *proſe fiorentine*, qui ſont des diſcours, des panégyriques, des oraiſons funèbres des plus illuſtres membres de l'Académie de la *Cruſca*. D'autres auteurs Toſcans de ce tems ont publié de petites diſſertations & d'autres brochures, qui, quoi-

que pleines de bon ſens & de ſolides connoiſſances, ne ſuffiſent pas pour juger de l'étendue de leur doctrine. Il y a pourtant à Florence & à Bologne quelques ſavants dont il paroit qu'on devroit eſpérer de bons ouvrages, s'ils n'étoient pas obligés de ſoulager les libraires pour une partie des frais, & les libraires n'ont pas tort; puisqu'en Italie, le débit des livres dépend de tant de circonſtances. D'ailleurs les Italiens ne ſauroient guéres écrire qu'en Italien ou en latin. Et combien y en a-t-il hors de l'Italie qui liſent des livres écrits dans l'une ou l'autre de ces deux langues? Il n'y a que les moines qui ſurmontent aiſément l'obſtacle des frais: il leur eſt facile de trouver quelque bienfaiteur qui les paye pour eux; d'ailleurs ils ont toujours des partiſants ſoit dans les différents couvents, ſoit chez les particuliers, qui leur font débiter leurs livres avec profit. Le pere Benoit *Bonelli*, Franciſcain de l'eſpèce puante à Trente, a imaginé un moyen bien plus efficace: ce moine a publié différents ouvrages qui lui ont donné du credit dans ſa patrie, pays où vont couler toutes les ſottiſes de l'Italie, & toutes celles de l'Allemagne: mais ils n'ont pas eu le moindre débit: après cela, il s'eſt

mis dans la tête de donner une nouvelle édition des ouvrages de St. Bonaventure, avec des prolégomènes & des notes critiques de sa façon : ce saint est de son ordre ; & les Franciscains l'ont fait passer long-tems pour une espèce de pere de l'Eglise ; mais comme il prévoyoit que, dans ce siécle d'incrédulité, cette édition pourroit bien n'être pas fort recherchée, & que par conséquent il ne trouveroit ni libraire, ni bienfaiteur qui voulut se charger d'une si grande dépense, puisqu'il s'agit de plusieurs volumes in-quarto, il trouva le moyen de se procurer un ordre du Général à tous les couvents de sa dépendance, de prendre un exemplaire de cette nouvelle édition : de plus il obtint une Bulle du Pape *Rezzonico* qui étoit l'homme du monde le plus promt à donner des Bulles, pour exhorter tous les couvents des autres ordres Religieux à se procurer cet ouvrage ; mais il paroit que l'esprit d'avarice a plus de puissance sur les moines que tous les ordres de leurs généraux & toutes les Bulles des papes ; puisqu'ils s'empressent si peu à faire cette emplette, que l'impression traîne déja depuis plusieurs années, & que le libraire, qui s'en étoit d'abord chargé, n'a pas voulu la continuer.

Il y a quelque tems que je fus en Hollande chez un particulier qui a une bibliothéque choiſie de tous les mauvais livres qu'il a pu ramaſſer : lorſqu'il me la fit voir, je le priai de me montrer d'entre ces mauvais livres, celui qu'il croyoit le plus mauvais : il me préſenta tout de ſuite, les œuvres de St. Bonaventure : les titres des différents traités de ce St. Docteur paroiſſoient bien juſtifier le ſentiment de ce monſieur : Cependant en feuilletant j'y ai trouvé un paſſage qui m'empêcha d'être du même avis : le ſaint y adreſſe la parole à ſes freres ; & il leur fait des reproches très-charitables, mais auſſi très-vifs ſur leur conduite & ſur leur avarice. „ Nous „ entrons, leur dit-il avec tant d'inſolence „ dans toutes les maiſons ; & nous inſultons „ ſi effrontément tous les paſſans pour leur „ extorquer la charité, que les gens du monde „ ne nous craignent pas moins que les voleurs „ de grands chemins ". Je ne me ſouviens pas préciſément de l'endroit où ce paſſage ſe trouve ; mais vous pouvez compter qu'il y eſt. D'ailleurs on le trouve extrait dans quantité de livres d'hiſtoire eccléſiaſtique & ſur-tout dans ceux qui ont été écrits, dans ces derniers tems, contre les moines. Cette ingé-

nuité de St. Bonaventure mérite bien qu'on ne mette pas ſes ouvrages à la tête des plus mauvais: auſſi ce monſieur m'avoua-t-il lui avoir fait tort ; & il le plaça, dès lors, dans un endroit plus honorable ; & je crois à côté de St. Antonin, qui vaut bien St. Bonaventure.

Malgré les obſtacles dont je vous ai parlé plus haut, l'Italie eſt toute inondée de livres de tous les genres & de toutes les eſpèces. Cette contrée a un avantage ſur les autres païs qui n'ont qu'une ville capitale. Dans ces païs là métropole décide du choix des ſciences & de la façon de penſer : elle entraîne les ſujets de tout l'état à s'adonner aux mêmes ſciences, & à penſer de la même maniére qu'elle. Mais comme l'Italie eſt partagée en pluſieurs états, elle a auſſi pluſieurs métropoles. Ainſi la maniére de penſer, les choix & les goûts dans les ſciences & dans les arts ſont plus variés. Cette variété en entraîne encore une autre, qui eſt que la même métropole quitte ſouvent ſes anciens goûts & ſes anciennes manieres de penſer & d'étudier, pour en prendre de nouveaux. La première fois que je vins en Italie, les imprimeries de Rome & de Veniſe étoient toutes occupées

à mettre au jour des livres pour & contre le probabilisme, pour & contre l'uſage du chocolat aux jours de jeune, pour & contre la coutume où étoient les religieuſes de ſe laiſſer toucher la gorge par les hommes, qui venoient les viſiter à la grille de leur parloir. Les jeſuites & leurs partiſans ſoutenoient que celui qui agit ſelon une opinion probable, quoiqu'il y ait une opinion toute contraire qui lui paroit infiniment plus probable, ne péche point: les Dominicains & leurs adhérans prétendent au contraire qu'il faut, ſous peine de péché mortel, s'en tenir à l'opinion plus probable & agir en conſéquence: ils crioient au ſcandale & à l'héréſie contre les jéſuites: & ils leur réprochoient qu'ils avoient créé des opinions probables pour juſtifier tous les crimes en faveur de leurs pénitens. De même les jéſuites & bien d'autres honnêtes gens enſeignoient que le chocolat n'eſt pas contraire au jeune. Le pere *Concina*, célèbre dominicain, fit voir au contraire dans un ouvrage in 4°. intitulé, la *quareſima appellante* que le chocolat eſt une boiſſon trop nourriſſante pour en pouvoir faire uſage les jours de jeûne; & le pere *Concina* qui a écrit en outre dix gros volumes contre le proba-

biliſme, buvoit lui-même le chocolat tous les jours de l'année. Le pere *Benzi* jéſuite & confeſſeur d'un couvent de religieuſes à Veniſe, écrivit un livre pour faire voir que ſi les religieuſes permettoient aux hommes de leur toucher la gorge, elles ne faiſoient pas mal. Tous les autres moines traiterent le pere *Benzi* de cochon. Le pape même s'en mêla; & il proſcrivit l'opinion de cet honnête jéſuite; mais les jéſuites, qui faiſoient ſerment d'obéir aveuglément au pape, diſoient hautement que le pape avoit tort, comme ils l'on toujours fait, quand les papes ont voulu les faire obéir malgré eux; & ils ont continué à permettre que l'on touchât la gorge des religieuſes & des femmes. Tandis que l'ont diſputoit ainſi à Rome & à Veniſe, *Cocchi* de Florence écrivoit ſur la ſalubrité du régime Pithagoricien; & les académiciens de la *Cruſca* publioient des diſſertations pour ſavoir s'il falloit écrire *per il che* ou *per lo che*, *imperdioche*, *concioſſiacoſache* ou *concioſſiache* &c. A Milan au contraire on compoſoit une feuille périodique intitulée le Caffé, où l'on ſe mocquoit des académiciens de la *Cruſca* de Florence, & où l'on établiſſoit de plus des maximes qui conduiſoient à ſe mocquer auſſi

des diſputes de moines. A Naples on écrivoit ſur les antiquités d'*Herculanum*, & on faiſoit en même tems imprimer des mémoires & des conſultations contre la cour de Rome, contre les moines & contre leurs uſurpations. A Modène le ſavant *Muratori* s'efforçoit d'éclairer les Italiens par de beaux livres ſur toutes ſortes de matieres intéreſſantes. A Verone & à Rovereto, on diſputoit s'il y avoit des magiciens & point de ſorciéres, ou s'il n'y avoit ni ſorciéres ni magiciens. A Trente on ſe débattoit fortement pour ſavoir, ſi St. Adalbert ou *Adalprete*, ancien évêque de cette ville, étoit en paradis ou en enfer, & s'il étoit mort en martir ou en ſoldat. Les médecins & les théologiens de la Lombardie avoient une queſtion particuliere entre eux: ils diſputoient tout de bon, ſi une certaine fille de Crémone étoit poſſédée par les démons ou non. Le chanoine *Cadonici* étoit pour les démons: par conſéquent il étoit à la tête des théologiens: la plupart des médecins au contraire ne reconnoiſſoient dans toutes ces diableries, que des effets hiſtériques: les mêmes théologiens étoient auſſi en diſpute avec les juriſconſultes Lombards au ſujet de l'intérêt de l'argent:

ces théologiens prétendoient qu'on ne peut exiger aucun intérêt pour l'argent que l'un prête à un autre, pas même l'un pour cent pour une ſomme qui ſeroit gagner à l'emprunteur trente & plus pour cent: ils donnoient à tous les diables le prêteur, l'emprunteur & les juges qui approuvoient de pareils contracts. Cependant les procureurs des couvents, qui quoique moines eux-mêmes, ſont cenſés avoir oublié leur théologie, donnoient l'argent à un intérêt de ſix & ſept pour cent, comme ils l'ont toujours fait: les moines mendiants qui ſont les confeſſeurs nés des religieuſes de Ste. Claire, écrivoient avec fureur contre l'intérêt de l'argent; mais en même tems ils avertiſſoient leurs pénitentes de ſe bien garder de donner leur argent à moins de ſept pour cent; car plus les religieuſes ſont riches, plus elles ſont en état de donner à leurs confeſſeurs des tourtes, des bonbons, des chapelets, des livres & d'autres pareilles bagatelles qui, pour les couvents riches vont à cent louis d'or par an pour chacun de ces confeſſeurs mendiants.

Quand je fis mon ſecond voyage en Italie, je trouvai que le goût dominant étoit d'écrire contre la cour de Rome, contre les

moines & contre les richeſſes du clergé. Le pape *Rezzonico* avoit irrité par ſa folle conduite & par ſon attachement aveugle aux jéſuites, les plus grands princes des états catholiques: cela enhardit les Italiens à écrire avec liberte: la cour de Naples, la République de Veniſe & le miniſtere de Parme encourageoient ouvertement ces écrivains. A Naples, le marquis *Spiriti*, l'avocat Etienne *Patrizi*, l'abbé *Serao* ſe ſignaloient par leurs écrits contre la cour de Rome & contre les déſordres & l'avarice des moines. L'Abbé Antoine *Genoveſi* y faiſoit encore plus: il publioit des ouvrages propres à ouvrir les yeux aux Italiens ſur tous les préjugés qui gâtent leur eſprit & dégradent leur état naturel & politique, qui empêchent qu'ils ne faſſent des progrès dans les ſciences, les arts & le commerce, & qui dépravent leurs mœurs. A Veniſe, l'Abbé *Montanaro* reveilloit les principes de *Fra-Paolo*, & faiſoit voir qu'on devoit accorder le mariage aux prêtres. Le pere *Contini*, Théatin peſtoit contre les bulles des papes & montroit leurs uſurpations. A Trente un anonyme publioit des réfiexions ſur toute la hierarchie eccleſiaſtique, depuis le pape juſqu'aux freres muletiers des Fran-

ciſcains ; il faiſoit voir en détail les maux que chaque état, chaque ordre & chaque profeſſion eccléſiaſtique avoient faits à l'égliſe & à la ſociété, depuis l'établiſſement du chriſtianiſme juſqu'a ſon tems, & propoſoit des moyens de réformer ces deſordres. A Milan, des perſonnes de naiſſance & de conſidération faiſoient encore mieux : elles propoſoient à la cour des réformes, dans des mémoires qu'elles lui faiſoient parvenir & en obtenoient quelquefois l'agrément pour en faire exécuter quelques uns. La cour de Rome crioit, menaçoit, fulminoit : elle perſecutoit les uns, décrioit les autres ; & elle chargea le pere *Mamachi* Dominicain, & le pere *Zaccharia* jéſuite de les calomnier tous, commiſſion dont ces deux révérends peres s'acquitterent admirablement.

A mon troiſième voyage en Italie, je trouvai ce païs fort tranquille : la mort du pape *Rezzonico* & l'élection du pape *Ganganelli* avoient raccommodé les princes mécontents avec la cour de Rome ; & les Italiens n'oſoient plus écrire ſur ces matieres.

Durant toutes ces diſputes & ces brouilleries, il y a toujours eu beaucoup d'écrivains qui ont préféré & la tranquillité & l'indiffé-

rence. C'étoient d'autres juriſconſultes & d'autres théologiens, des philoſophes, des phyſiciens, des mathématiciens, des poëtes, des médecins, des hiſtoriens, des antiquaires, des littérateurs. L'Italie a donc été remplie de livres ſur toutes les ſciences; mais ce qui a paru de bon, ſe réduit à fort peu de choſe. L'Abbé Antoine *Muratori* a publié des ouvrages d'un grand mérite; il a attaqué bien des préjugés dans ſon traité, *del buon guſto*, & dans ſon livre, *de la regolata devozione*. Les moines qui ſont les ennemis naturels des lumiéres de la raiſon & de la bonne religion, lui ont fait une guerre affreuſe au ſujet de ce dernier livre: ſans la protection de Benoit XIV, il auroit été déclaré hérétique, & ſa mémoire auroit été flétrie à jamais chez les bons catholiques Romains. Cependant les ouvrages les plus importants de ce ſavant ſont ſes Annales d'Italie, & ſa collection intitulée, *ſcriptores rerum italicarum*. Le marquis Scipion *Maffei* de Verone étoit l'émule de *Muratori*: il envioit à ce grand homme la gloire qu'il ne cherchoit pas, d'être univerſel: c'eſt ce qui le porta à écrire ſur la *Grace*, ſur l'intérêt de l'argent, ſur la magie; à faire des vers;

à compoſer une tragédie; à amaſſer d'anciennes inſcriptions; & à mettre au jour de gros ouvrages ſur les antiquités où il réuſſit le mieux: *Giannone*, avocat de Naples, ſans être auſſi érudit & auſſi univerſel que *Muratori* & *Maffei*, eſt auteur d'un ouvrage d'une plus grande importance pour les Italiens que ceux de ces deux ſavants: c'eſt ſon hiſtoire du Royaume de Naples: c'eſt un hiſtorien, un politique & un juriſconſulte éclairé, qui couvre avec ſagacité, les intrigues de la cour de Rome, la méchanceté du clergé, les défauts des loix, les ſottiſes, les vices & les vertus des princes. L'Abbé Antoine *Genoveſi*, autre Napolitain, a publié des livres ſur la logique, la métaphyſique & ſur l'économie publique. Ses compatriotes en ont beaucoup profité: ils en tirent des lumières qui couleront tôt ou tard à fond le vaiſſeau de St. Pierre. Les régles de critique que cet abbé a établies dans ſa logique, & les doutes qu'il a répandus ſur toute la métaphyſique, portent indirectement des coups mortels à l'impoſture. Ceux qui ſont les plus près du monſtre, ſont naturellement les premiers à l'aſſommer, dès qu'ils le reconnoiſſent. Vous connoiſſez le mérite de l'abbé *Métaſtaſe* dans

la poëſie, celui d'Algarotti dans les belles lettres ; de *Goldoni* & du comte Charles Gozzi dans la comédie : voilà à mon avis, tous les grands noms de l'Italie dont on a des ouvrages importans.

Les ſavants modernes de Florence, de Piſe, de Bologne, n'ont pas encore publié des ouvrages qu'on puiſſe regarder comme originaux ou d'une grande importance. Le pere *Boſchovitz* étant Raguſien, ne peut être mis au nombre des Italiens. L'Italie compte le feu pape Benoit XIV, parmi les plus grands ſavants de ce ſiècle : je veux bien croire qu'il fut ſavant ; mais il eſt ici uniquement queſtion de ceux qui ont mis au jour des ouvrages propres à réformer le goût & la maniere de penſer des Italiens, & à étendre conſidérablement les lumières dans les ſciences ; or le livre *de Canoniſatione ſanctorum* qui eſt l'ouvrage le plus eſtimé de ce pape, ne vaut pas à mon avis, les comédies de *Goldoni*. *Lami* jouiſſoit auſſi d'une grande réputation, parce qu'il a publié un ouvrage de l'érudition des apôtres, que perſonne n'a connue ni avant ni après lui, & parce qu'il compoſoit des gazettes litteraires, où il diſoit du bien de tous ceux qui alloient boire avec lui & de tous

ceux qui le payoient, comme font preſque tous les ſavants gazettiers depuis quelque tems.

Quand j'étois à Naples, l'abbé *Martorelli* que je voyois au caffé, me diſoit ſouvent que l'avocat *Mattei* étoit l'homme le plus ſavant & le poëte le plus mélodieux de toute l'Italie, après *Metaſtaſe* pourtant. En récompenſe l'avocat *Mattei* m'aſſuroit que le plus grand ſavant de toute l'Italie, étoit l'abbé *Martorelli* lui-même : cela m'a engagé à lire leurs ouvrages : j'ai commencé par un livre latin de l'abbé *Martorelli*, qui eſt un gros in-4°. intitulé *de Theca Calamaria*, ſavoir d'une écritoire ancienne du cabinet de Portici : j'ai beaucoup lu ſans apprendre de quoi il s'agiſſoit : l'auteur ſe perd dans les antiquités, & ne vient jamais au fait : il y parle continuellement de choſes étrangéres à ſa matiere : cela m'a fait perdre patience : j'ai quitté la lecture & j'ai demandé à l'auteur même le ſujet de ſon ouvrage ; mais il m'a dit pour toute réponſe que le ſujet ſe trouve à la fin de ſa diſſertation ; mais cette diſſertation étoit trop mal écrite, trop chargée de pédanterie, pour que je puſſe gagner ſur moi d'en continuer la lecture.

Après cela, j'ai voulu voir l'ouvrage de

l'avocat *Mattei*: c'eſt une traduction des pſeaumes de David dans la poëſie de Métaſtaſe; avec des notes & des diſſertations: l'auteur a mendié les ſuffrages des plus grands érudits & des meilleurs poëtes de l'Italie qui lui ont écrit des lettres bien flatteuſes, en lui faiſant, à la façon des Italiens, beaucoup de complimens ſur ſa divine poëſie & ſur ſa profonde érudition. Métaſtaſe lui-même eſt de ce nombre; mais cela n'a pas empêché l'ingenieux abbé *Galiani* de faire rire le public dans un opéra bouffon, aux dépens de la doctrine & de la poëſie de M. *Mattei*, qui ne méritoit pas mieux: car cette traduction eſt au fond une véritable parodie, où le grand roi des juifs fait, quoique certainement contre l'intention du traducteur, la plus drôle figure du monde. M. *Mattei* déclare ſouvent dans les notes, que l'abbé *Martorelli* lui a fourni des lumieres importantes ſur des difficultés des langues hébraique & grecque, ce qui m'a fait comprendre la raiſon des éloges qu'ils ont fait l'un de l'autre.

Il n'y a rien de plus pédant, de plus ennuyeux, ni de plus fou, que les ouvrages des antiquaires Italiens: ils débitent les plus grandes abſurdités avec l'aſſurance des géomètres:

ils font des diſſertations immenſes ſur les plus petites bagatelles ; & avant d'en venir à ce qui fait le ſujet de leurs ouvrages, ils vous promenent ſur mille choſes étrangères à ce ſujet. On m'a dit que l'abbé *Martorelli* travaille maintenant à l'hiſtoire de Naples, & qu'il la commence dès la naiſſance d'Adam: ce même abbé eſt tout infatué des Grecs, & ne peut ſouffrir les Latins: Homère eſt ſon poëte, & Virgile n'eſt pour lui qu'un faquin: il ſe déclare ennemi de tous ceux qui trouvent des beautés dans le poëte latin : c'eſt ainſi que ſont bâtis preſque tous ces antiquaires d'Italie : j'en connois cependant de ceux qui ont bien du mérite & bien du bon ſens; mais ils ſont très-rares.

On vante beaucoup dans les païs étrangers les traductions que les Italiens ont faites des anciens auteurs grecs & latins; mais les Italiens eux-mêmes, ſont bien éloignés de les vanter: ils trouvent dans toutes ces traductions de très-grands défauts. Pour moi, je n'ai preſque lu que la traduction de Thucidide, faite par *Strozzi*, qui m'auroit fait avoir en averſion cet hiſtorien ſi eſtimable, ſi je ne l'avois pas lu auparavant dans l'original. Qui veut ſe faire une idée du tort qu'un tra-

ducteur peut faire à ſon original, n'a, à mon avis, qu'à lire cette traduction Italienne de Thucidide & la traduction françaiſe de Suétone par Mr. de la Harpe. J'ai lu quelque part dans *Apoſtolo Zeno*, qui étoit certainement un juge compétent, que la traduction Italienne de Tite-Live par Nardi étoit très-bonne; mais qu'elle n'étoit pas eſtimée parce que les Académiciens de la *Cruſca* n'en avoient fait aucun uſage dans la compoſition de leur vocabulaire. Ces Académiciens ſont de terribles corrupteurs du bon goût: je ne leur pardonnerai jamais leur *proſe Fiorentine*. *Davanzati*, qui étoit lui-même académicien de la *Cruſca*, a traduit Tacite; mais tous les hommes de lettres m'ont aſſuré que pour entendre le traducteur, il faut ſouvent recourir à l'original. Je ne me ſuis pas trouvé dans cette néceſſité, lorsque j'ai lu la traduction de cet hiſtorien par *Gregorio Dati*, qui m'a paru très-bonne à quelques choſes près; mais les Académiciens de la *Cruſca* ne l'eſtiment pas: elle tient trop de la nobleſſe & de la gravité de l'original, pour qu'elle pût ſatisfaire le goût fade & léger de ces Académiciens.

Les Juriſconſultes & les théologiens d'I-

talie ſe mettent auſſi au rang des ſavants : en effet ils jouent les uns & les autres par leurs écrits un trop grand rôle, pour ne pas être quelque choſe eux-mêmes : les premiers compoſent des mémoires qui ruinent les familles, & les ſeconds des livres qui dérangent la cervelle des bonnes-gens. Les Jurisconſultes Italiens ſont bien mauvais : ils ne raiſonnent point : ils ne font que citer des paſſages d'autres Jurisconſultes, qui tiennent ou qui paroiſſent confirmer leurs ſentiments : ils entaſſent de cette façon autorités ſur autorités : & ils ſe piquent ſur-tout d'alléguer quelque auteur qui parle, ſelon leur expreſſion, in *terminis terminantibus*. Outre cela ils ont un ſtile barbare, ſoit qu'ils écrivent en latin ou en Italien : Le Cardinal *de Luca* eſt le ſeul Jurisconſulte praticien d'Italie qui ait publié des ouvrages de raiſonnement ; mais ſon ſtile eſt inſupportable : les Italiens eſtiment beaucoup la collection des déciſions de la Rote Romaine ; mais ces déciſions ne ſont que des piéces chargées de citations, dénuées de tout raiſonnement & écrites d'un ſtile affreux. Les avocats Vénitiens n'écrivent pas beaucoup : ils aiment mieux réſerver toutes les forces de leur eſprit & de leur corps à déclamer dans

les bareaux : cependant ils ſont les plus déſagréables & les plus impolis charlatans de tout l'univers : ils pleurent, ils rient, ils s'emportent, ils ſe tordent, ils ſe demènent comme des inſenſés dans toutes leurs déclamations ; & qui fait le plus de ces ſingeries, eſt le plus habile. Les Napolitains déclament auſſi, mais avec un peu moins d'indécence & diſent moins de ſottiſes : il y en a même à qui l'on n'a rien à reprocher à cet égard : Don *Pepe Cirillo* ou *Gioſeppe Cirillo* ſur-tout ſe comporte très-bien ; & je l'ai ſouvent entendu déclamer avec plaiſir ; c'eſt auſſi l'unique avocat d'Italie dont j'ai vu des mémoires raiſonnés & bien écrits ; s'il y en a d'autres, je ne les connois point. Il y a quantité d'autres avocats Napolitains qui raiſonnent bien ; mais ils écrivent mal ; & il n'y a que M. *Cirillo* qui réuniſſe ces deux qualités ; les avocats des autres provinces d'Italie, ne ſavent ni raiſonner, ni écrire : toute leur étude conſiſte à chercher depuis le matin juſqu'au ſoir des auteurs qu'ils puiſſent alléguer en faveur des cauſes ſur leſquelles ils doivent écrire. Les avocats de Rome & de Milan ſont, à mon avis, les plus mauvais de toute l'Italie, après les Vénitiens. Il eſt inconcevable que des

hommes puiſſent être auſſi bêtes, que ces gens ſe manifeſtent par leurs mémoires & par leurs conſultations.

Les théologiens ne ſont pas à beaucoup près auſſi bêtes que les Juriſconſultes; car s'ils ont imaginé tant de faux miracles; s'ils ont mis au jour tant de fauſſes légendes de la plus grande abſurdité; s'ils ont créé tant de faux ſaints qui deshonorent notre religion, il ne faut pas croire que cela ſe ſoit fait par bêtiſe; c'eſt la fourberie toute pure qui a imaginé toutes ces monſtruoſités, qui feront un jour douter la poſtérité ſi nous autres Catholiques étions de véritables hommes, ou plutôt une eſpèce mitoyenne entre les hommes & les bêtes: il y aura ſans doute ſur cela de grandes diſputes dans les écoles & entre les ſavants des ſiècles futurs. D'ailleurs il y a en Italie des Théologiens qui ont l'eſprit cultivé, qui s'expriment & écrivent avec netteté, quelquefois même avec élégance, & qui ont au moins le ſens commun, autant qu'il eſt poſſible de l'avoir dans une ſcience qui s'éloigne ſi fort de la ſimplicité de l'évangile, qui devroit faire toute la théologie des Chrétiens; au lieu que les Juriſconſultes d'Italie n'ont aucune culture imaginable, ignorent

toutes les règles de la Grammaire & manquent entiérement de ſens commun, excepté un petit nombre de ceux du Royaume de Naples & de Sicile.

L'Italie abonde ſur-tout en médecins & en poëtes : Il n'y a presque point de bourg un peu conſidérable qui n'ait ſon médecin. Il n'y a aucune belle qui n'ait ſes poëtes : les jolis petits chiens ont auſſi les leurs. L'Académie des Arcades de Rome eſt la plus abondante pépiniere de cette ſorte de fous : elle a des colons depuis le cap *Paſſaro* juſqu'à Trente.

Comme je vous ai marqué plus haut, qu'en Italie les goûts & la maniere de penſer dans les ſciences varient ſelon la différence des contrées, je veux bien vous communiquer les obſervations que j'ai faites à cet égard dans chacune de ces contrées. Les Florentins ſurpaſſent tous les autres peuples de l'Italie en politeſſe, en fineſſe & en perſpicacité. Ce caractere, commun à toute la nation d'un bout à l'autre de la Toſcane, ſe fait ſur tout remarquer dans les écrits de leurs gens de Lettres & de leurs ſavants : il n'y a aucun ouvrage Italien où la ſolidité, la pénétration, le bon goût ſe trouvent unis à la

beauté & à l'élégance du ſtile, comme dans les œuvres de *Galilei*, de *Magalotti*, de *Redi*, de Machiavel & de Guichardin, qui ſont tous Florentins; mais d'un autre côté, il n'y a rien de plus frivole qu'un Florentin, quand il s'abandonne tout entier à l'étude & à la culture de la langue: pour lors il abuſe de ſes talents naturels pour courir après les puérilités les plus extraordinaires; les *proſe Fiorentine* & les ſermons du *P. Segneri* ſont des modeles de ce que l'on peut dire de plus fade & de plus abſurde dans un joli ſtile: j'aimerois mieux perdre une heure à entendre les ſottiſes qu'un Lazzaron de Naples profere dans ſon jargon barbare, que de lire une page des ſermons de ce *P. Segneri* ou une *cicalata* d'un académicien de la Cruſca: je vous dirai ici en paſſant, que ce *P. Segneri* paſſe pour le meilleur prédicateur que l'Italie ait jamais produit, & que la plus grande étude des prédicateurs modernes de ce pays, c'eſt de tâcher de l'imiter; d'où vous pouvez juger comment on prêche dans toute l'Italie. Cependant le mérite d'avoir fait renaître en Europe toutes les ſciences & tous les arts, eſt bien propre à effacer entiérement dans

les Florentins, la tache que leur impriment les auteurs des *proſe Fiorentine.*

Les Bolonois, voiſins des Florentins, les ſuivent de près dans la culture des ſciences : ils ſe ſont ſur-tout rendus célèbres dans la phyſique & dans les mathématiques. Leurs proſes ne valent pas celles des Toſcans : mais auſſi ne ſont-ils pas obligés de rougir pour des auteurs auſſi frivoles, que le ſont une quantité de Florentins. Autrefois Bologne étoit fameuſe pour la Juriſprudence ; mais c'eſt une choſe, pour laquelle elle auroit plutôt mérité d'être décriée : car le Digeſte que l'on a commencé à y expliquer pour la première fois, & les Commentaires que les Juriſconſultes de Bologne & leurs diſciples y ont ajoutés, ont gâté toutes les notions de la juſtice chez tous les peuples de l'Europe ; & cela durera toujours juſqu'à ce que les grands princes, qui font tant de guerres pour le bien de leurs ſujets, entreprendront, pour un plus grand bien des mêmes ſujets, de faire compoſer, chacun pour ſes états, de nouveaux codes de loix, par des gens qui n'ayent pas la cervelle gâtée par la Juriſprudence qui eſt venue de Bologne. *Aldrovande* étoit bien un autre homme que ce fou de *Wernerius* ou

Irnerius auquel le mot *d'as* a fait tomber dans l'eſprit au rapport du Cardinal *Hoſtienſis*, de ſe mettre à expliquer le Digeſte, dont tout le monde ignoroit alors l'exiſtence. Cependant *Aldrovande* avec tout ſon ſavoir immenſe n'a pu faire d'autre bien, que de donner aux Bolonois le goût de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle, au lieu qu'*Irnerius*; avec ſa bêtiſe a corrompu toute l'Europe. J'ai dit que les Bolonois n'écrivent pas ſi bien que les Florentins : il faut cependant que je faſſe une exception en faveur de *Zanotti* & du révérend pere *Corticelli*. Le premier eſt un bel eſprit qui me paroit avoir un ſtile très-beau & très-élégant. Le ſecond au contraire, eſt un de ces jolis écrivains de frivolités qui peut aller de pair avec les auteurs des *proſe Fiorentine* : auſſi l'Académie de la *Cruſca* n'a pas manqué de le mettre au nombre de ſes membres. Le petit état de Modène a profité du voiſinage de Bologne. Il y a eu de tout tems des ſavants de mérite. L'Hiſtorien Sigonius & le Cardinal Sadolet étoient Modénois. Ce peuple ſe vante auſſi d'avoir eu *Caſtelvetro* & *Taſſoni* : paſſe pour *Taſſoni*; mais *Caſtelvetro* étoit un méchant & déteſtable pédant. De tous les ſavants qu'a produit

Modène, il n'y en a aucun que l'on puiſſe comparer au célèbre *Muratori*, que j'ai encore eu le plaiſir de voir avant ſa mort dans le premier voyage que j'ai fait en Italie. Il a rendu de grands ſervices aux Italiens par ſes annales de l'Italie, où il leur a fait voir quoique derriere une eſpèce de voile, les uſurpations de la cour de Rome, les fraudes, les violences & les méchantes mœurs des papes qui ont régné dans les ſiécles barbares; par ſes livres ſur le bon goût, où il a montré à ſes compatriotes, combien la plus grande partie d'entre eux étoient éloignés du bon goût dans toutes les ſciences; & par ſon livre de la *Regolata Devozione*, où il a attaqué les préjugés les plus groſſiers qui infectent la Religion des Italiens: mais les Jéſuites ont pris le parti de la ſuperſtition & attaqué à leur tour furieuſement le pauvre *Muratori* ce qui fait que ſa mémoire eſt encore en exécration chez la plupart des moines.

Ferrare a été pendant un tems la mere & l'aſile de beaucoup de ſavants de mérite; mais dès qu'elle eſt tombée ſous la puiſſance des papes, elle eſt devenue auſſi barbare que le ſont actuellement, à l'exception de Bologne,

toutes les villes ſoumiſes au St. Siége, y compris la grande & ſuperbe ville de Rome.

Les ſavants naturels de Rome imitent les bêtes immondes: ils courent après les ordures: leurs ſciences favorites ſont la juriſprudence & la théologie; & ils puiſent l'une & l'autre aux ſources les plus ſales: tout eſt vilain & affreux chez eux, matieres, ſentimens, expreſſions, ſtile, goût. D'ailleurs tout ce qu'il y a de plus fanatique, de plus rempli de préjugés, de plus impudent dans tous les couvents du monde, accourt à Rome dans l'eſpoir d'y faire fortune. C'eſt ainſi que le pere *Mamachi* Dominicain & le pere *Zaccheria* jéſuite ſont venus à Rome; le premier de la Grèce & le ſecond de Baſſano, petite ville de l'état Vénitien où l'on dit que ſon pere étoit le premier des Sbirres, y vendre leurs talents à la cour, pour attaquer de la maniere la plus infâme & la plus brutale les vérités les plus inconteſtables, & les gens les plus honnêtes.

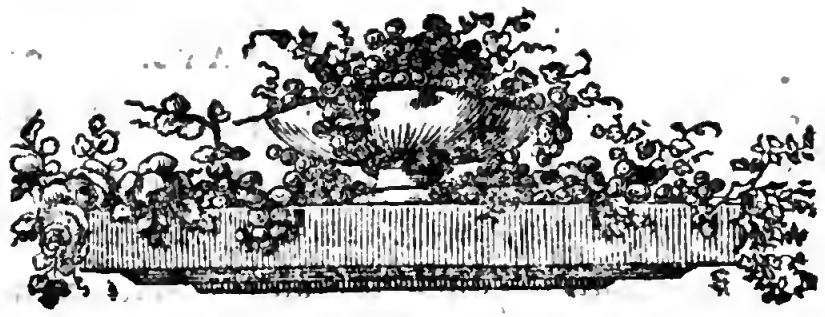
Il y a à Rome quantité de perſonnes qui ſavent l'hiſtoire eccléſiaſtique & le droit canon par cœur, qui ont quelque connoiſſance des langues ſavantes, quelque teinture des belles lettres: ceux-ci paſſent ici pour les

premiers ſavants du monde ; mais ſoit que le raiſonnement n'accompagne par leur mémoire ; ſoit que le préjugé les guide par-tout ; ſoit quils ne puiſent qu'à de mauvaiſes ſources ; ſoit qu'ils connoiſſent la vérité & qu'ils ſe la cachent malicieuſement à eux-mêmes & aux autres, il eſt conſtant que toute leur ſcience n'eſt qu'un amas d'erreurs, de ſuperſtitions, de faux principes & de faux raiſonnements. Je ſais bien que c'eſt là la doctrine qu'il faut dans cette ville ; mais cela ne doit pas m'empêcher de dire que les ſavants de Rome ſont des gens que tout le monde devroit avoir en averſion. Parmi les étrangers qui demeurent dans cette ville, il y a beaucoup de gens ſenſés & éclairés ; mais il faut reſter ici long-tems & être bien connu pour un honnête homme, pour les faire parler comme ils penſent : car quoique l'inquiſition de cette ville ſoit moins cruelle que celle de tous les autres païs, on n'aime pourtant pas courir le riſque de s'attirer une correction.

L'Etat de Veniſe avoit, il n'y a pas longtems, de grands hommes en différentes ſciences, en médecine, en anatomie, en botanique, dans les mathématiques, dans les antiquités,

quités, dans l'hiſtoire, dans les belles lettres, les *Poleni*, les *Morgagni*, *les Pontadera*, les *Maffei*, les *Chechozzi*, les *Facciolati*, les *Algarotti* & quelques-autres ſont connus de tout le monde ſavant. Mais dès que des moines & des prêtres fanatiques, comme le pere *Concina* & le P. *Patuzzi* Dominicains, le P. *Benzi* jéſuite, les abbés Ballerini & d'autres pareils fous ont commencé à faire leurs tapages horribles pour le probabiliſme, pour les ſorciéres, pour l'intérêt de cinq pour cent, pour les mamelles des religieuſes pour une taſſe de chocolat, aux jours de jeûne, ces grands hommes ont cédé la place aux fous; & ils ont diſparu du théatre des ſavants, & peu-à-peu de celui du monde.

Je ne vous dis rien des Napolitains, parce que je vous en ai déja aſſez parlé plus haut: j'ajouterai ſeulement que les Siciliens cultivent beaucoup plus les lettres que leurs voiſins les Napolitains. Mais l'inquiſition qui n'a jamais pu s'établir à Naples & qui, au contraire domine en Sicile, force les Siciliens à ſe repaître eux-mêmes de leurs connoiſſances & à ne rien répandre en public, que des ſonnets pour leurs belles, & des diſſertations ſur les antiquités de leur pais.



LETTRE ONZIEME.

Veniſe le 16. Janvier 1776.

Vous ſouhaitez, mon cher, que je vous envoye une deſcription exacte & détaillée du fameux tribunal de cette République, qui eſt appellé l'Inquiſition d'Etat; mais il n'eſt pas poſſible de ſatisfaire votre curioſité à cet égard: on ne connoît ce tribunal, qui eſt compoſé ſeulement de trois nobles Vénitiens, tirés du conſeil des Dix, que par la terreur qu'il inſpire par des actes épouvantables de juſtice & de ſévérité. On a vu diſparoître tout-à-coup des perſonnes de toutes les conditions, ſans qu'on ait pu ſavoir ni leur crime ni leur fin: des amis de ceux qui ont été enlevés de cette ſorte, ayant voulu s'intéreſſer pour eux & faire voir leur innocence, ont ſubi le même ſort: d'autres qui ſe tenoient tranquilles, furent tout-à-coup appellés à la chambre de ce tribunal, où on

leur fit voir leurs amis & leurs parents étranglés ſans mot dire. Le prédéceſſeur de l'évêque actuel de Feltre, ayant commis une ſottiſe qui ne vaut pas la peine d'être rapportée, fut appellé à Veniſe: les inquiſiteurs le firent venir au Palais plus de deux mois de ſuite, ſans jamais l'admettre à leur audience; & puis l'ayant fait venir tout de bon devant leur tribunal, ils ne lui dirent que quelques mots qui lui donnerent une ſi grande frayeur, qu'il en ſortit avec la fievre, & qu'il quitta incontinent l'état de Veniſe & l'évêché pour ſe retirer à Rome. Lorsque l'empereur actuellement régnant vint ici pour la premiere fois, le ſénat lui donna une fête dans la place de St. Marc, où l'on avoit dreſſé des échaffauts pour que le public pût s'y trouver: la foule étoit immenſe: un valet des inquiſiteurs d'état qu'on appelle *Fante*, fit trois fois le tour des échaffauts ſans dire un ſeul mot à perſonne: cela produiſit auſſi-tôt dans toute cette multitude un ſilence ſi univerſel & ſi profond, qu'on auroit pu entendre le bourdonnement d'une mouche.

Tout eſt ſoumis à ce terrible tribunal, les ſéculiers & le clergé de tous les états, ſujets & étrangers, ſans aucun égard pour le

rang ou pour la naiſſance. Le doge lui-même eſt ſujet à ſa jurisdiction comme le moindre des ſujets de la République. Les inquiſiteurs ont les clefs du palais & de tous les appartements du doge; & ils peuvent y entrer, quand il leur plaît, de jour & de nuit; en ſa préſence ou en ſon abſence.

Toutes les dénonciations ſont reçues, les publiques & les ſecrettes, de toutes les perſonnes de tout âge & de tout ſexe: & on n'a aucun exemple qu'un délateur ait été puni pour une fauſſe accuſation: les dénonciations ſécrettes ſe font par les mufles ou gueules de lion qui ſont çà & là ſous le portique intérieur & en divers endroits des galleries du palais de St. Marc. Les inquiſiteurs ont les clefs de ces boëtes, & ils profitent des avis qu'ils y trouvent ſelon qu'ils le jugent à propos. Les délateurs qui veulent en être récompenſés, gardent un morceau déchiré du papier qu'ils ont mis dans la boëte & le préſentent enſuite au ſécretaire de l'inquiſition.

Quand je vins ici la précedente fois, j'accompagnai un ſoir un ami chez lui. A peine eûmes-nous mis le pied dans ſa chambre, que nous entendîmes frapper à la porte: on ouvrit & il entra un de ces valets des inquiſiteurs,

qu'on appelle *Fante*, qui demanda à mon ami ſon nom; après qu'il le lui eut dit, le *Fante* lui ſignifia de faire ſon bagage & de le ſuivre: l'ami vouloit ſavoir où il le meneroit, & demandoit à voir l'ordre des inquiſiteurs par écrit; mais le *Fante* lui impoſa ſilence; dès que le bagage fut fait, quatre ſbirres armés entrerent & l'emporterent: l'ami fut obligé de les ſuivre: il vouloit me dire quelques mots & prendre congé de moi; mais on lui impoſa encore ſilence: cet accident me fit quitter la ville dès le lendemain: je me rendis à *Ferrare*, là j'ai retrouvé mon ami qui me raconta que le *Fante* l'avoit fait monter le même ſoir ſur un de ces vaiſſeaux quon appelle *peote*, que ſix ſbirres armés y monterent avec lui, & qu'après deux nuits & un jour de voyage ſur le Pô, on l'avoit débarqué au pont de *Lago oſcuro* près de Ferrare, où le *Fante* lui dit, de la part des inquiſiteurs, de ne plus remettre le pied dans l'état de Veniſe ſous peine de la vie: il y avoit dans le vaiſſeau un lit, des vins, du chocolat, du poiſſon pour le ſervice de mon ami, qui ne s'en ſervit point; mais ce qu'il y a de plus étrange dans ce procédé, c'eſt que le *Fante* ne lui a pas

dit la raiſon de ce banniſſement & qu'il ne ſauroit la deviner lui-même, étant bien ſûr de s'être conduit à Veniſe comme un étranger doit s'y comporter. Quel deſpotiſme! on effraye & on bannit un honnête étranger ſans le voir, ſans lui faire ſon procès, ſans lui faire ſavoir ſon crime; & on confie toute l'exécution à un miſérable qui peut abuſer de ſon emploi, altérer la durée du banniſſement à ſa fantaiſie, & qui peut être gagné par quelqu'un pour jouer un mauvais tour à qui que ce ſoit, puisqu'il n'eſt obligé ni de prouver ſa commiſſion, ni de montrer les ordres qu'il a reçus.

Je connois un Griſon qui s'étoit établi à Veniſe par inclination pour les femmes, qui dans ſa patrie ne ſont pas trop ſociables, & où un homme qui fait l'amour paſſe pour le plus grand ſcélérat qu'il y ait au monde: ce Griſon faiſoit venir des païs étrangers toute ſorte de livres, entre autres, *la Pucelle d'Orleans*, la *Théreſe Philoſophe*, le *Portier des Chartreux* & d'autres pareils: il les liſoit & en faiſoit une eſpèce de trafic: outre ces livres il en avoit une beaucoup plus grande quantité, pour la valeur d'environ cinq mille livres, qui ne traitoient que de choſes honnêtes &

utiles ; on le laiſſa faire ſon commerce pluſieurs années de ſuite: perſonne ne l'avertit jamais de ne pas faire venir, ni de débiter des ouvrages impudiques ; mais un jour il ſe préſenta tout d'un coup un *Fante* avec des Sbirres, qui lui fit enlever tous ſes livres bons & mauvais, & lui dit de la part de leurs excellences les inquiſiteurs d'état, de ſortir de Veniſe dans vingt-quatre heures & de ne plus entrer dans l'état ſous peine de la vie : c'eſt encore une autre exécution qui n'a été précédée d'aucun avertiſſement, comme il ſe fait en pareil cas par-tout ailleurs ; ſans aucun ordre par écrit, de ſorte qu'un particulier, un moine par exemple qui auroit eu envie de ces livres, un libraire envieux, un ennemi, auroit pu lui jouer ce tour, auſſi bien que leurs excellences. Cette rigueur contre un pauvre particulier pour des livres impudiques eſt bien déplacée dans une ville comme Veniſe, qui eſt le véritable ſiége de l'impudicité & du libertinage ; où ceux qui font vœu de chaſteté ſont généralement plus débauchés que ne ſont ailleurs les libertins de profeſſion, ſans que le gouvernement s'y oppoſe en aucune façon.

J'oublois de vous dire que mon ami qui a été conduit par le *Fante* au pont de *Lago*

oſcuro, m'a raconté que les ſbirres qui étoient avec lui dans le vaiſſeau, parloient entre-eux de quatre autres étrangers qu'ils avoient conduits de la même maniere, l'un après l'autre, un mois auparavant, de Veniſe à Ferrare, dont deux étoient des ſeigneurs d'une très-grande naiſſance. J'ai vu moi-même, dans ce tems-là, un marquis flamand, qui fut enlevé par une troupe de ſbirres en plein midi, du caffé du *Baſtian* ſur la place de St. Marc, & mis ſans autre forme de procès ſur une *peote* qui le tranſporta également dans le Ferrarois.

Si tous les inquiſiteurs d'état penſoient également; s'ils avoient tous les mêmes principes; ſi tous ſuivoient les mêmes maximes, on ſauroit encore à quoi s'en tenir; mais les uns ſont des bigots, les autres ſans préjugés; quelques-uns équitables, quelques autres tout portés à une ſévérité outrée; les uns des perſonnes ſoupçonneuſes pour qui toutes les bagatelles ſont des choſes de la plus grande importance; les autres des hommes habiles qui ſavent apprécier les choſes à leur juſte valeur & diſtinguer les perſonnes; les uns des amis & même des eſclaves de la cour de Rome; les autres de ſes adverſaires;

les uns des ignorants deſtitués de ſens commun ; les autres des gens qui connoiſſent le monde & les hommes : or chacun ſuit ſa façon particuliere de penſer, & comme ils ne reſtent que fort peu de tems en place, tout le monde eſt tantôt en danger pour des choſes de la moindre importance & tantôt en ſureté pour des choſes de la plus grande conſéquence. Les Vénitiens qui ont appris cela par une continuelle expérience, ſavent auſſi ſe tenir ſur leurs gardes : ils ſe gênent en tout excepté ſur l'article des femmes, où ils ſe dédommagent amplement de la contrainte dans laquelle ils vivent à tous autres égards. Mais les étrangers ne ſont pas tous de ce goût ; & à moins qu'ils n'ayent été long-tems à Veniſe, ils ne ſavent pas comment s'y conduire.

Il y a quelques années que les Inquiſiteurs ont condamné à une priſon perpétuelle le Noble . . . qui étoit Avogador, qui eſt une des principales charges de la République : Deux ans après d'autres inquiſiteurs trouverent qu'on lui avoit fait injuſtice : ils le mirent en liberté, & bientôt après le même noble fut fait ſénateur. Cette ſévérité exceſſive des premiers inquiſiteurs choqua un ſi grand

nombre de nobles Vénitiens, qu'il ſe forma une faction qui vouloit que le grand Conſeil abolît à jamais cet épouvantable tribunal: la queſtion fut agitée avec tant de véhémence, qu'elle occaſionna entre les familles des nobles des diſcordes qui durent encore, & qui avec le tems pourroient bien devenir funeſtes à la république. Les plus ſenſés & les plus puiſſants des nobles furent pour la conſervation de ce tribunal: Ils alléguerent qu'il étoit néceſſaire pour la ſureté de la république; que ſa chûte entraîneroit infailliblement celle de l'état; & que s'il avoit donné des exemples de ſévérité, il n'en avoit cependant donné aucun d'injuſtice. Je ne doute pas que ce tribunal ne ſoit néceſſaire pour contenir les nobles Vénitiens; & je crois volontiers que s'il étoit moins terrible, tant par rapport à ſa maniere de procéder, qu'à l'égard des exécutions, les familles puiſſantes trouveroient bientôt le moyen d'éluder ſes pourſuites & ſa rigueur: il lui arriveroit ſans doute ce qui eſt arrivé à Rome au tribunal des Cenſeurs, vers la fin de la république: la cenſure s'anéantit & la république avec elle, dès que les Cenſeurs furent obligés d'obſerver certaines Loix & un certain ordre dans les

procédures. Mais d'un autre côté il me paroît que cette rigueur eſt bien inutile à l'égard des perſonnes dont on n'a rien à craindre; envers les bourgeois, par exemple, envers la nobleſſe de Terre ferme, hormis les familles les plus puiſſantes, & ſur-tout envers les étrangers; & dès qu'elle eſt inutile, elle eſt injuſte. Si d'un côté il faut de la rigueur, de l'autre il faut de la prudence, de l'humanité & de l'équité: j'accorde qu'il ne faut pas ſoumettre les inquiſiteurs à des loix; mais il me paroît qu'il ne faudroit mettre en cette place, que des perſonnes équitables, prêtes à ſe ſervir des droits de la magiſtrature & à s'en relâcher ſelon les circonſtances; des perſonnes habiles qui ſavent diſtinguer ce qui regarde l'état, d'avec ce qui ne le regarde pas; des perſonnes honnêtes, incapables de taxer de crime d'état, ce qui n'eſt que contraire à leur façon de penſer, à leurs préjugés & à leurs caprices.

Il n'y a point de ſoldats dans la ville de Veniſe; mais il y a des ſbirres & des eſpions, dont les derniers ſont infiniment incommodes: car ils ſe fourrent par-tout, de ſorte qu'il eſt difficile de faire un pas ou un diſcours en public, ou dans les caffés, ſans être vu ou entendu par quelqu'un de ces maudites mouches.

Mais ce qu'il y a de plus incommode, c'eſt que ces coquins n'en veulent qu'aux honnêtes gens: car les libertins, les voleurs & les perturbateurs du repos public y ſont laiſſés parfaitement tranquilles. Il n'y a aucune ville dans l'univers où les perſonnes qui vont à pied la nuit, ſoient ſi ſouvent attaquées & volées; où tant de boutiques ſoient enfoncées, & où il ſe commette tant d'inſultes dans les tenèbres, qu'à Veniſe: cependant on n'y met jamais aucun ordre: on laiſſe faire en toute ſureté aux fripons tout ce qu'ils veulent; & on a continuellement l'œil ſur les honnêtes gens.

Les moines ſont ici tout auſſi incommodes que les eſpions: les honnêtes gens les trouvent par-tout dans leur chemin; comme les moines de tous les ordres ont la liberté, quant au gouvernement ſéculier, d'aller en maſque tout le tems que les maſques ſont permis, ce qui veut dire preſque toute l'année, ils ſe fourrent dans preſque toutes les maiſons & dans tous les caffés: ſi vous faites & penſez comme eux, ſi vous leur cédez en tout: ſi vous ne leur débauchez pas leurs maîtreſſes, ils vous laiſſent en repos & vous careſſent même; mais il eſt bien difficile qu'un honnête homme

puiſſe ſe réſoudre à faire tout cela & ſur-tout à penſer & à agir comme un moine. Au contraire ſi vous les choquez en quelque choſe que ce ſoit, vous avez tous les diables contre vous : ils tâchent de vous décrier chez vos connoiſſances : ils vous noirciſſent auprès des membres du gouvernement : ils répandent de faux bruits ſur votre compte dans tous les caffés & chez tous les libraires ; ils s'entendent avec les mouches : enfin ils vous perſécutent de toutes les manières. Ils ſont cependant ſi fort décriés pour leur libertinage & pour leurs fourberies, que dans les maiſons les plus honnêtes ils ne ſont plus reçus : cela va ſi loin, qu'il y en a qui n'admettent pas même ceux avec qui ils ſont liés de parenté, quand ils ont du monde chez eux. On m'en a donné un exemple il n'y a que deux jours. Une dame m'avoit prié à dîner ſamedi paſſé : le matin du même jour deux de ſes conſins germains vinrent lui demander à dîner : elle avoit des raiſons pour ne pas les refuſer ; mais elle m'écrivit ſur le champ ce billet : „ les „ Peres Daniel & Antoine, mes couſins ger- „ mains, que vous connoiſſez, ſont venus, „ ce matin, demander à dîner : vous ſavez „ que je ne puis pas les refuſer ; & comme

„ la bienſéance ne permet plus à préſent qu'il „ y ait des moines où il y a d'honnêtes gens, „ je me trouve obligée de remettre à demain „ l'invitation que je vous ai faite pour au- „ jourd'hui : j'en ai fait auſſi avertir les au- „ tres. „

Les Religieuſes, du moins celles de certains couvents, ſont des libertines aimables : elles ne ſont point de mal : au contraire elles ſont tout le bien qu'elles peuvent. Ainſi je ne puis dire que du bien d'elles : car ſi elles n'obſervent pas exactement le vœu de chaſteté qu'on leur fait faire, ce n'eſt pas leur faute ; mais c'eſt la faute de ceux qui ont inventé ce vœu abſurde ; & c'eſt auſſi la faute de leurs parents, qui les engagent à ſe faire religieuſes ou par force ou par ruſe. Elles forment des intrigues ; mais ce n'eſt preſque jamais que par amour : elles ſont généralement ſi bonnes, que celles qui ne ſont plus en état d'avoir des amans, aiment à rendre ſervice à celles qui ſont dans l'âge des plaiſirs : ainſi elles ſont toutes charitables : les jeunes d'une façon & les vieilles d'une autre. Dans les couvents les plus diſtingués, il y a toujours des religieuſes qui prennent la liberté de ſe maſquer en ſecret, d'aller à l'opéra, à la co-

médie & à la place St. Marc, & de voir leurs galants; elles n'ont pour cela qu'à gagner la portiere, qui n'oſeroit pas refuſer d'ouvrir la porte à celles qui ſont d'une grande naiſſance, & qui ont des parents, des amis & des galants puiſſants. Ces mêmes raiſons ferment auſſi la bouche à la ſupérieure, en cas qu'elle vienne à découvrir ces excès. Ce n'eſt pas par des ouï-dire que je ſais ces choſes; mais je connois moi-même des religieuſes qui prennent de pareilles libertés.

La plupart de ces moines & de ces religieuſes, qui menent une vie ſi licencieuſe, ne prétendent pas faire du mal pour cela. Tous ceux & toutes celles avec qui je me ſuis entretenu ſur ce ſujet, m'ont dit que faire l'amour n'eſt pas un péché; que les papes & les conciles ont chicané l'évangile à cet égard; qu'ils n'ont eu que des raiſons purement politiques, pour établir les couvents & le vœu de chaſteté; que les perſonnes raiſonnables ne doivent pas être les dupes d'un rafinement de politique; que les raiſons d'état doivent céder aux droits de l'humanité. J'ai remarqué encore que ces ſortes de perſonnes tiennent ces propos indifféremment devant tout le monde, ſans ſe mettre le moins du monde

en peine de ce que dira l'inquiſition eccléſiaſtique.

En d'autres endroits, l'inquiſition procéderoit contre de pareilles perſonnes, comme des hérétiques; mais à Veniſe l'inquiſition eccléſiaſtique a peu de puiſſance. Ce n'eſt pas que les moines qui en ſont en poſſeſſion, n'euſſent grande envie de ſévir & de ſe faire craindre comme par-tout ailleurs; mais à Veniſe ils ne peuvent rien faire ſans l'autorité & l'agrément des nobles, qui ſont députés pour aſſiſter aux procès & preſcrire les ſentences qu'on doit porter: or ces nobles ſont toujours portés à l'humanité; & ils ne ſouffrent guéres que les moines tourmentent les gens pour leur façon de penſer. Des perſonnes très inſtruites m'ont raconté, qu'il n'y a pas long-tems que les moines inquiſiteurs avoient fait mettre en priſon un Vénitien qui s'étoit ouvertement déclaré contre la tranſubſtantiation: le priſonnier avoua ſon héréſie dès le premier interrogatoire qu'on lui fit: il ne s'agiſſoit donc plus que de le condamner: les moines ſe réjouiſſoient déja de pouvoir offrir à Dieu une victime; mais le noble, qui y aſſiſtoit, les mortifia tout d'un coup: il demanda au priſonnier, s'il croyoit que

Dieu

Dieu étoit né d'une vierge & qu'enſuite il s'étoit fait mettre en croix pour le ſalut du genre humain : le priſonnier répondit qu'oui ; *ſi tu n'as pas de peine à croire cela*, lui repartit le noble, *& ſi tu en as à croire la tranſſubſtantiation, tu n'es qu'un fou : qui croit deux myſtères, en peut bien croire trois : allons, je ne veux pas qu'on retienne cet homme : l'inquiſition n'a point de juriſdiction ſur les fous : remettez-le entre les mains de ſon curé.* On dit que le premier miniſtre de Portugal actuellement en place, le marquis de Pombal, fit mettre en liberté un conſeiller que les inquiſiteurs avoient condamné à mort ; parce qu'ils l'avoient convaincu d'athéiſme. Le Marquis dit qu'un tel homme ne pouvoit être qu'un fou : ſon ſentiment étoit mieux fondé que celui du noble Vénitien ; car il avoit pour lui un mot de la Bible.

Les Vénitiens ſont de tous les catholiques de l'univers, ceux qui font le moins de cas du pape : *Fra Paolo* leur a appris à le mépriſer ; & ils n'y ont pas manqué depuis. Dans ces derniers tems ils ont fait des réglemens qui ont fait enrager tous les papes, y compris le pape actuel : ceux-ci ont crié & menacé : ce pape paroiſſoit ſur-tout très-di-

posé à rompre avec eux ; mais ils sont allés leur train sans s'embarrasser de rien : & la prudence du vicaire de J. C. a jugé à propos de céder à la fierté de ces républicains qui disent, *Siamo primo nati Veneziani & poi fatti Christiani :* nous sommes premierement nés Vénitiens & puis faits Chrétiens. Les libertés de l'église Vénitienne sont à présent bien autrement des libertés, que celles de l'église gallicane, que la plupart des évêques françois voudroient bien encore anéantir, si on vouloit les écouter. Ceux-ci aimeroient bien à rentrer sous l'esclavage de Rome, & recharger leur esprit de tous les préjugés des siécles barbares, au lieu que les Vénitiens paroissent n'aspirer qu'après l'occasion de se décharger entiérement de ce joug. Les Grecs, les Arméniens & les Juifs, ont à Venise, la liberté d'exercer publiquement leur culte : toutes les autres religions sont souffertes : il y a sur-tout beaucoup de Luthériens & de Calvinistes, qui ont leurs pasteurs & qui tiennent leurs assemblées en secret : le sénat de son côté fait semblant de ne pas le savoir : le clergé Vénitien n'y trouve rien à redire ; au lieu que le chergé de France ne fait que tourmenter continuellement,

tantôt par des atrocités qu'il fait commettre aux magiſtrats, & tantôt par des libelles qu'il fait écrire par des membres de ſon corps, les Proteſtans de ce Royaume qui ont toujours été & qui ſont encore les ſujets les plus induſtrieux & les plus réglés, quant aux mœurs, qu'ait le Roi de France dans toute l'étendue de ſes états.

Vous me demandez en quoi conſiſte le luxe de Veniſe : il faut diſtinguer en cela la capitale de la Terre ferme. Les nobles & les cittadins étant preſque tous habillés à Veniſe en robe longue, la plus grande dépenſe que l'on fait dans la capitale même, regarde les habillements de maſque, les gondoles, les manteaux, les caſins, les femmes. Un homme qui veut ſuivre le bon ton, doit avoir pluſieurs *bautte*, qui ſont des mantelets de gaze d'une grande valeur, pour le maſque : car je vous ai déja dit qu'on fait des viſites en cet habillement & que l'on ſe maſque une grande partie de l'année : il faut de plus qu'il ait pluſieurs manteaux pour toutes les ſaiſons, tant pour aller en maſque, que ſans maſque. A Veniſe les manteaux tiennent lieu d'épée que perſonne ne porte : ces manteaux ſont précieux à cauſe des doublures : mon manteau de maſque coûte deux cents Livres ;

& il eſt des moins coûteux. Il faut encore pluſieurs gondoles, du moins une pour le mari, une autre pour la femme, une pour les enfants, & il faut un nombre proportionné de gondoliers : outre ſa propre maiſon, la décence veut que l'on ait un caſin pour recevoir du monde le ſoir : ces caſins ne ſont en effet que de belles maiſons dans les plus beaux endroits de la ville, comme aux *Procuraties* de St. Marc, qui s'achetent ou ſe louent très-cher uniquement pour cela. Les femmes coûtent comme par-tout ; & les Vénitiens ſont plus portés pour les femmes, qu'aucun peuple de l'Europe, parce que toute leur liberté ſe réduit à pouvoir faire l'amour & à ſe plonger dans la débauche : il y a du danger dans tout le reſte. Voilà la liberté de ces Républicains tant de ceux qui compoſent la ſeigneurie, que de leurs ſujets. Je ne compte point parmi les dépenſes du luxe, celle qu'il faut faire en pierreries pour les femmes. En certaines occaſions les dames de condition n'oſeroient pas ſe montrer ſans être chargées de diamants, non pas de la petiteſſe de ceux que portent les femmes de Paris, mais d'une groſſeur très-conſidérable. Mais il y a peu de familles qui ſoient obli-

gées de faire cette dépenſe, parce que les pierreries exiſtent dans les grandes maiſons depuis long-tems. Une partie y a été apportée dans le tems que les Vénitiens avoient le commerce des Indes orientales; & l'autre depuis qu'ils ſe ſont rendus maîtres de Conſtantinople, où ils ont pillé les palais des empereurs & des grands ſeigneurs de la Grèce. Je ne parle pas non plus des *Ridotti*, parce qu'ils ont été défendus cette année, ainſi que tous les jeux de hazard, ſous les peines les plus ſévères: ces *Ridotti* étoient proprement des brelans & des académies de baſſette où tout le monde s'aſſembloit pendant le carnaval, pour jouer ou pour chercher des femmes, & pour former des parties de débauche en ſilence.

Les Vénitiens ont à la campagne d'autres objets de luxe: ils y reçoivent continuellement des viſites & des amis, qu'ils retiennent chez eux: ils y font bonne chere, tiennent équipage & ſe divertiſſent de toutes les facons; du moins ceux qui ſont en état de faire de pareilles dépenſes. Il faut auſſi qu'ils entretiennent leurs maiſons de plaiſance qui ſont ſuperbes, & leurs jardins qui ne ſont pas mauvais en général, & dont il y en

a quelques-uns de très-beaux. Les deux bords de la *Brenta* de Padoue à Veniſe, & le *Terrajo* de *Treviſo* à *Meſtre* ſont couverts de maiſons de plaiſance; mais les nobles Vénitiens en ont encore par-tout ailleurs, & ſurtout dans les environs de Padoue, de Vicence, de *Treviſo*, d'*Eſte*, & de *Moncelice*. La maiſon de plaiſance du noble *Farſetti*, qui eſt à *Salà* à peu de diſtance de Padoue, ſurpaſſe toutes celles qu'on voit dans l'état de Veniſe: il y a une collection unique de tous les chefs-d'œuvre de ſculpture antique & moderne, modelés en plâtre; & on voit mille autres raretés dans ſon palais & dans ſon jardin. Les gentilshommes de Terre ferme & principalement les Breſſans & les Vicentins, ont auſſi de très-belles maiſons de campagne dans les environs de Vicence & de Padoue. On en voit pluſieurs qui ſont de l'architecture du fameux *Palladio*.

Quand je fus voir cette magnifique maiſon de campagne à Sala, je venois du Bergamaſque, où j'avois vu une rareté d'un autre genre: c'étoit un ſaint tout vivant qui eſt l'abbé *Rubbi*, prévôt de *Soliſoli*, terre du Bergamaſque: il faiſoit des miracles à foiſon & tous ſi bien conſtatés, que bien des ſou-

verains catholiques lui avoient envoyé toutes ſortes de choſes, comme des bonnets, des chemiſes, des veſtes, des chapelets pour les faire toucher & bénir par ce ſaint: les étrangers y accouroient en foule: il en eſt venu juſques de l'Allemagne, de la France & de la Savoye. Ce miſérable endroit de *Soliſoli* n'avoit eu juſqu'alors qu'un abominable petit cabaret où les montagnards des environs alloient boire les jours de fête: quand j'y ſuis arrivé, il y avoit déja vingt-deux auberges où l'on donnoit bien à boire & à manger; mais après cela le ſénat de Veniſe a tout gâté: il a fait ordonner au prévot de ne plus faire de miracles & de ne donner à perſonne d'autres bénédictions, que celles qui ſont d'uſage à la meſſe. Le ſaint a obéi & ce qui plus eſt, il n'a pas dit un ſeul mot contre l'ordre du ſénat: cela prouve qu'il eſt du moins un bien bon homme: mais les aubergiſtes diſent maintenant que St. *Rubbi* eſt un ſot; & que s'il étoit un véritable ſaint, il auroit fermé la bouche au ſénat, & fait tomber la plume de la main du ſecrétaire qui dreſſa cet ordre; que les autres ſaints ont bien ſçu crier & ſe faire reſpecter dans de pareilles occaſions.

Je reviens au luxe des Vénitiens. Il ne faut pas vous imaginer, que tous les nobles soient en état de se livrer au luxe; le plus grand nombre d'entre eux, est même dans l'impuissance de faire certaines dépenses: il y en a une infinité qui sont si pauvres, qu'ils sont obligés de faire mille bassesses pour subsister. Ils vont même dans les principales auberges demander l'aumône aux étrangers, & ils n'ont pas honte de leur avouer qu'ils sont de pauvres nobles: vous vous imaginez bien qu'ils n'y viennent pas en toge mais en masque: il est vrai aussi que d'autres malheureux y viennent faire le même métier en se donnant pour nobles, quoiqu'ils soient bien éloignés de l'être; on appelle ces pauvres nobles *Barnaboti*, parce qu'ils demeurent, pour la plupart, dans le quartier de St. *Barnabé*, où les maisons se louent à meilleur marché qu'ailleurs. Les plus riches familles nobles ont quarante, ou cinquante mille ducats de Venise de revenu, un ducat faisant environ quatre livres de France: les avocats & les principales maisons bourgeoises qu'on appelle ici cittadini, les gros négociants & les gentilshommes de Terre ferme, vivent ordinairement avec le même luxe que les nobles.

Les Avocats de Veniſe gagnent beaucoup, ſur-tout ceux qui ont le plus de vogue : mais ils ne laiſſent pas pour cela d'être les plus ignorantes bêtes de toute l'Italie, hormis les avocats de Milan, qui ne ſont pas à la vérité des bouffons auſſi fades & auſſi ridicules que ceux de Veniſe, mais certainement tout auſſi ſtupides en fait de doctrine.

Le commerce ſe ſoutient toujours à Veniſe dans le même état où il eſt tombé, après que cette république a perdu celui du Levant. Mais dans la Terre ferme, les manufactures & les fabriques augmentent inſenſiblement. Cela ſeul ſuffit pour prouver que les impôts ne ſont pas auſſi forts, qu'ils le paroiſſent aux ſujets de cette république, qui ne font que ſe plaindre de l'excès des impôts : s'ils étoient inſupportables, le commerce & les manufactures tomberoient, comme chez leurs voiſins les Milanois & les Mantouans, où d'un côté les impôts exceſſifs, & de l'autre la méchanceté des fermiers & des douaniers ont tout dégradé, agriculture, commerce & manufactures.

Je ne ſaurois vous marquer au juſte les revenus de la république : les Vénitiens tremblent quand on leur parle des affaires d'état :

ils croyent voir le *Fante* des inquiſiteurs devant eux. Différentes raiſons me portent à croire que ces revenus ne ſont pas bien grands : la principale raiſon qui a déterminé un grand nombre de ſénateurs bigots à conſentir à la ſuppreſſion des petits couvents, a été l'eſpérance d'augmenter conſidérablement le tréſor de la république, par la confiſcation des biens appartenants à ces couvents. Comme cette opération n'a pas produit tout ce qu'on en attendoit, le ſénat a eu recours au moyen extraordinaire d'ouvrir le livre d'or, où ſont inſcrits tous les nobles Venitiens, pour admettre dans leur corps les gentilshommes de Terre ferme qui ſeroient en état de prouver une certaine nobleſſe, & de payer une certaine ſomme à la république.

L'Etat a été obligé, dans ces derniers tems, de faire des dépenſes extraordinaires à l'occaſion de la guerre des Ruſſes contre les Turcs : il a voulu garder la neutralité ; & pour qu'on ne le contraignît point à la rompre malgré lui, il a augmenté de beaucoup ſa marine militaire, de ſorte qu'elle eſt en auſſi bon état, qu'elle peut l'être pour les forces de cette république.

Au contraire ſes troupes de terre ſont pi-

res que celles du pape. En effet, elle n'a beſoin de ſoldats que pour contenir les habitants & maintenir l'ordre & la tranquillité dans la Terre ferme; & pour cela, les troupes qu'elle a, ſont aſſez bonnes, toutes mauvaiſes qu'elles ſont. On avoit propoſé dans le ſénat, il n'y a pas long-tems, d'augmenter ces troupes & de leur donner une meilleure diſcipline; mais les plus ſages ſénateurs s'y ſont oppoſés. Dans un état maritime qui n'eſt pas d'une étendue à former un royaume conſidérable, on ne peut, à mon avis, rien faire de plus pernicieux, que d'augmenter les troupes de terre. Ces troupes ne peuvent jamais ſuffire à tenir tête aux armées des grandes puiſſances voiſines; & les dépenſes qu'on fait pour elles, empêchent qu'on n'en puiſſe faire aſſez pour la marine qui eſt la ſeule force qui convienne à de pareils états: d'ailleurs une république qui tient continuellement ſur pied une armée de terre plus nombreuſe & mieux diſciplinée que ne l'exige la conſervation de l'ordre & de la tranquillité intérieure de l'état, ſera tôt ou tard bouleverſée & même détruite par quelqu'un de ceux auxquels elle eſt obligée de donner le commandement en chef de ſes troupes: cela n'a

jamais manqué d'arriver : & c'eſt de cette façon que la république Romaine a été anéantie.

La république de Veniſe avoit autrefois un voiſin bien incommode & bien formidable, dans le grand Sultan : à préſent elle n'a rien à craindre du côté des Turcs : cette puiſſance dépérit tous les jours ; outre que la maiſon d'Autriche l'empêcheroit bien de faire une entrepiſe conſidérable ſur l'état de Veniſe. Mais cette même maiſon d'Autriche eſt un ennemi bien autrement dangereux pour elle. Si la cour de Vienne étoit jamais tentée d'en faire la conquête, elle n'auroit qu'à y faire entrer un ou deux regiments des troupes qu'elle a dans la Lombardie : il n'y auroit pas à riſquer la vie d'un ſeul homme pour s'emparer de la Terre ferme ; & la capitale ſeroit réduite par la famine dans l'eſpace d'un mois. Vous me direz que la jalouſie des autres princes pourroit, dans ce cas, tenir lieu d'une forte armée aux Vénitiens ; mais cette jalouſie n'a pas empêché le partage de la Pologne. A une cour auſſi puiſſante que celle de Vienne, il faut peu de choſe pour faire taire la jalouſie. Le ſiécle où nous ſommes, a produit des révolutions bien plus ex-

traordinaires, que ne le ſeroit la deſtruction de cette république.

Je viens de vous dire, qu'une puiſſance étrangére pourroit s'emparer de l'état de Veniſe ſans coup férir : vous ne devez pas prendre cela pour une exagération : c'eſt la pure vérité : jugez-en par ces deux exemples. Au commencement de la derniere guerre avec le roi de Pruſſe, je voyageois en Italie ; & je me ſuis trouvé à Vérone juſtement dans le tems que les troupes Autrichiennes, qui étoient dans la Lombardie, repaſſoient en Allemagne : comme elles paſſoient en grand nombre, une partie devoit aller par Vérone & une autre devoit prendre un chemin différent. Les houſſards furent les premiers à paſſer par Vérone : tout le monde alla les voir : je me rendis à la place où étoit la grande garde, où je connoiſſois le major, nommé *Faba*. A l'approche des houſſards, le major fit préſenter les armes ; les houſſards de leur côté tirerent le ſabre : cette manœuvre effraya la garde Vénitienne & dans l'inſtant toute la Compagnie prit la fuite ; il n'y eut que le major qui reſta courageuſement ſur la place : on envoya ramaſſer les fuyards ; & on trouva les uns à la meſſe, les autres au B. . . . Quand l'em-

pereur actuellement régnant passa la premiere fois en Italie, j'étois à Milan; & comme le bruit s'étoit répandu que les Vénitiens lui rendroient des honneurs à son passage par *Castelnuovo*, je voulus voir ce spectacle. Ils y avoient envoyé un noble Vénitien avec quelques compagnies de soldats pour le recevoir & le complimenter au nom de la république: les soldats restèrent disperses çà & là jusqu'au moment où l'on voyoit déja l'empereur. Dans cet instant on les appella pour les ranger sur deux lignes; mais pendant que l'empereur passoit entre ces lignes, on remarquoit par ci par là des vuides des deux côtés, parce que les soldats qui devoient les remplir, étoient à lâcher de l'eau.

Celui qui vous a raconté que le gouvernement de Venise ne permet pas que les nobles Vénitiens puissent acquérir des terres seigneuriales & des fiefs dans les états des autres princes, ne vous a pas dit la vérité, quoiqu'il vous l'ait confirmé par un passage d'Amelot de la Houssaye: je connois deux familles de nobles qui possedent de grands fiefs dans le Tyrol: l'une est la famille *Giovanelli*, & l'autre la famille *Zenobio*. *Borgo di Valsugana*, qui est entre *Baslano* & Trente,

& *Caltern* qui eſt près de *Botzen* ſont deux fiefs très-conſidérables, avec juriſdiction civile & criminelle, qui appartiennent à la maiſon *Giovanelli*. *Lavis*, qui eſt un beau bourg à une lieue de Trente, appartient avec ſes dépendances à la famille *Zenobio*: il y a encore plus; le comte *Zenobio* avoit vendu ce fief au comte *Migazzi* de Trente, frere du cardinal Migazzi, archevêque de Vienne; mais la république a caſſé le contract, & le fief eſt reſté dans la famille de ce noble. Il eſt pourtant vrai que ces feudataires de la maiſon d'Autriche n'oſeroient pas ſe mettre au ſervice de cette puiſſance; parce qu'il eſt défendu ſous peine de la vie & de la confiſcation des biens à tout noble Vénitien de ſervir aucune autre puiſſance, ſoit dans l'état civil, ſoit dans l'état militaire. C'eſt pourquoi les eccléſiaſtiques ſont exclus de toute charge civile dans cet état & même du grand conſeil, parce qu'ils ſont cenſés dépendre en quelque façon d'une puiſſance étrangère, qui eſt celle de la cour de Rome.

Cette même perſonne vous a encore très-mal informé en vous diſant, que les nobles Vénitiens, qui ſont envoyés en qualité de *Podeſtà* pour adminiſtrer la juſtice dans les

différentes villes de Terre ferme, s'y acquittent mal de leur devoir. Je ſais tout le contraire. Il y a peu de païs en Europe, où la juſtice civile ſoit ordinairement adminiſtrée avec tant d'exactitude & d'impartialité, que dans les états de la Terre ferme. Le ſénat a coutume de ne donner l'emploi de *podeſtà*, qu'à des nobles, qui ſont riches ou du moins fort à leur aiſe & dont la probité ſoit connue. Ces ſeigneurs au lieu de ſe laiſſer corrompre, comme cela ſe pratique aſſez communément ailleurs, terminent bien ſouvent des procès en payant de leur bourſe l'argent en queſtion. Dans ces emplois ils ne cherchent qu'à ſe faire honneur pour engager le ſénat à leur donner des charges plus conſidérables. Comme ils ignorent les loix de Juſtinien & de la chicane, ils rendent la juſtice ſelon leurs lumieres naturelles: & il arrive rarement qu'ils s'y trompent. C'eſt un plaiſir de les voir décider les queſtions civiles les plus épineuſes: ils vous tranchent le nœud avec une facilité & une pénétration admirables. Après que les avocats ont bien crié & bien déployé, chacun de ſon côté, toutes les chicanes, tous les ſophismes & toutes les abſurdités que le droit commun fournit en abondance

dance aux jurisconsultes, le *Podestà* leur dit en face : *je n'entends rien à votre jargon de jurisprudence ; mais je sais par moi-même, que je dois condamner celui-ci & absoudre celui-là.* Le plus souvent les avocats des deux parties s'en vont chez eux dire que le *Podestà* est un fou, tandis que les parties avouent qu'il voit plus clair & qu'il est plus honnête que leurs avocats. La justice criminelle n'est pas administrée avec la même exactitude : une humanité mal-entendue, les femmes, les protections, portent assez généralement les *Podestà* à négliger la poursuite des crimes, & à pardonner aux coupables.

Ces jours passés j'ai fait une excursion jusqu'à Milan pour y revoir mes amis qui sont des personnes des plus respectables de toute l'Italie, par leurs connoissances & leur probité : ainsi vous jugez bien que ce ne sont pas des avocats, ni des fermiers : je vous ai déja parlé, dans une autre lettre, des avocats de Milan. Mais je ne vous ai encore rien dit des fermiers généraux & de leurs satellites. Les commis de ces fermiers sont les plus insolens coquins, & les fourbes les plus audacieux de toute l'Italie. Aussi depuis l'établissement de ces fermes, tout ce beau pays

eſt accommodé de façon qu'il n'eſt plus reconnoiſſable. Le Milanois & le Mantouan dépériſſent à vue d'œil: tout y tombe, agriculture, commerce, manufactures. Dans le ſiécle précédent la ville de Milan renfermoit trois cents mille habitans: ſa vaſte enceinte pouvoit commodément les contenir: il n'y a pas long-tems, qu'elle en avoit encore cent vingt-mille: à préſent on n'y en compte tout au plus que cent mille. C'eſt le pays de toute l'Italie, où l'on publie le plus d'ordonnances, & où elles ſont obſervées le moins. La ville de Mantoue contenoit autrefois cinquante mille habitans, enſuite vingt-cinq mille, à préſent on y en compte à peine quinze mille. Au contraire les préfectures Suiſſes qui appartenoient autrefois au duché de Milan, & qui en ont été détachées par Louis XII, roi de France, deviennent tous les jours plus floriſſantes, quoique leur ſol ne ſoit pas, à beaucoup près, auſſi fertile que celui du Milanois autrichien, ou Piémontois. Les voyages que j'ai faits dans ces deux provinces, & dans le Tirol, avant & après l'établiſſement des fermes, m'ont appris, mieux que tous les livres & tous les cris des peuples, les prodigieux changements que de

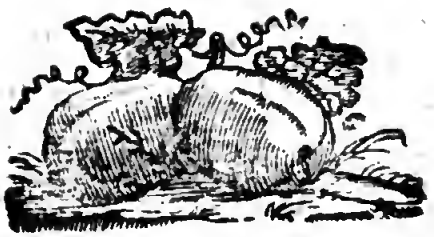
pareils réglemens opérent dans les pays, où on les introduit. Avant l'établiſſement des fermes dans le Tirol, les foires de Botzen enrichiſſoient tout le pays, & cette ville même étoit toute remplie de négociants les plus riches de tous les états de la maiſon d'Autriche. Mais les fermes n'y furent pas plutôt introduites, que les commis par leurs inſolences & leurs vexations éloignerent du Tirol tous les étrangers, firent ceſſer preſque tout le commerce & occaſionnerent tous les jours de nouvelles banqueroutes. Le Tirol ne ſe rétablira plus: mais il y a un moyen infaillible de rétablir le Milanois & le Mantouan, qui eſt d'abolir les fermes & les impôts onéreux: & d'ôter aux couvents & aux égliſes, dont il y en a quantité qui ont des revenus immenſes, tout le ſuperflu en terres & en argent, en le faiſant rentrer & circuler dans l'état, auquel la fourberie & la ſuperſtition l'ont enlevé. La chartreuſe de Pavie, le couvent de St. Benedetto dans le Mantouan, l'égliſe cathédrale de Milan, quantité d'autres couvents également riches & onéreux aux ſujets, pourroient fournir au tréſor royal annuellement des ſommes plus conſidérables, que toutes les fourberies & les atrocités des

commis des fermes n'en ſauroient extorquer des habitans & des étrangers au grand préjudice de l'état.

J'ai eu à Milan le plaiſir de revoir le fameux manuſcrit de Léonard Vinci, dont les Milanois s'imaginent qu'il n'exiſte aucune copie dans l'univers: ils en font un ſi grand cas, qu'ils ſe vantent d'avoir refuſé la ſomme de trois mille piſtoles, que Jacques I, roi d'Angleterre leur avoit offerte pour la douziéme partie de cet ouvrage, témoin une inſcription qu'ils font voir. Cependant j'ai vu autrefois à Naples une très-belle copie de tout cet ouvrage, faite par un moine (car il falloit un moine pour cela) qui avoit un emploi dans la bibliothéque Ambroſienne, où ce précieux manuſcrit eſt conſervé. Le propriétaire de cette copie m'a témoigné être très-diſpoſé à s'en défaire moyennant une reconnoiſſance proportionnée à l'importance de l'ouvrage & au mérite tout extraordinaire de Vinci.

La nobleſſe Milanoiſe commence à dégénérer prodigieuſement: elle conſerve les vices du pays, & elle adopte de plus ceux des étrangers, pour leſquels elle ſe dépouille inſenſiblement de ſes vertus naturelles. Le

faſte y va ſuccéder peu à peu à la généroſité, les titres tiennent lieu de mérite, le mépris pour les inférieurs remplace l'élévation d'ame. Tout cela vient de l'étranger.



LETTRE DOUZIEME.

Rome le 25. Janvier 1775.

J'ai reçu votre Lettre pendant que j'étois à Livourne; mais l'élection du nouveau pape m'a obligé d'en différer la réponſe; car je voulois être à Rome pour la cérémonie du couronnement. A cet effet, je me ſuis incontinent embarqué ſur une pinque Génoiſe, qui me porta dans dix-huit heures à Cività-Vecchia. Dans cette ville, je pris un voiturier qui s'engagea à me conduire dans neuf-heures à Rome; mais au ſortir de Cività-Vecchia, j'ai manqué de faire un meurtre qui, à la ſatisfaction des Sbirres & des Juges criminels, lesquels dans toute l'Italie, vivent du malheur des hommes, auroit pu déranger mes meſures. N'ayant pas dormi tout le tems que j'avois été ſur mer, je ne fus pas plutôt dans la voiture, que je m'endormis. Lorsque je fus ainſi arrivé à une place de la

ville, la voiture rencontra les galériens qu'on menoit au travail: ces gens-là n'y ſont pas enchaînés comme ailleurs; mais on les laiſſe aller en liberté, accompagnés ſeulement d'un très-petit nombre de ſentinelles qui ne valent pas mieux qu'eux. Ce manque d'ordre & de diſcipline rend les galériens ſi téméraires, que non-ſeulement ils oſent inſulter le monde par-tout où ils paſſent, mais qu'ils pouſſent même quelquefois l'audace jusqu'à s'ameuter tous enſemble contre les officiers de la juſtice & du gouvernement, de ſorte qu'il a fallu, depuis peu, les réduire par le feu de la garniſon & du canon. Dans le tems qu'une troupe de ces miſérables paſſoit à côté de ma voiture, un d'entre eux en ſaiſit un autre par le milieu du corps, & le lança tout d'un coup ſur la voiture, de maniere qu'il vint tomber ſur moi de toute ſa force. Comme j'étois endormi, je crus qu'on vouloit m'aſſaſſiner, & prenant mes piſtolets, j'en déchargeai un ſur le galérien; mais le coup étant parti de la main d'un homme encore à moitié endormi, il ne fit qu'effleurer le cou de ce miſérable, qui n'eut pas beſoin de beaucoup d'adreſſe pour l'éviter. Les témoins de ce ſpectacle & les ſentinelles mêmes ne douterent pas que

ces deux galériens ne m'euſſent joué ce tour de concert, dans le deſſein de me voler en paſſant : auſſi tout le monde ſe mit à crier qu'ils auroient mérité que je les euſſe tués tous les deux. Cela n'eut point de ſuite : les galériens pourſuivirent leur chemin & moi le mien, en maudiſſant la police du gouvernement du St. Pére.

Je ſuis arrivé à Rome, le 20 de Février ; & j'ai trouvé tout le monde encore tout étonné de la récente élection : ce Cardinal *Braſchi*, qui vient d'être fait Pape, n'eſt preſque point connu ; & ſans les almanachs on ne ſauroit pas qu'il eſt d'une famille de Céſène, qui porte le titre de Comte ; on ne ſe ſouvient même qu'avec peine, qu'il n'y a pas encore deux ans qu'il a été créé cardinal par le feu Pape *Ganganelli*, dont il ne paroît cependant pas porté à vouloir éterniſer la mémoire : car il a déja fait connoître l'intention qu'il a de détruire bien des choſes établies par ſon prédéceſſeur. Lorsque ſon élection fut annoncée au peuple, aſſemblé devant le conclave, il n'y eut preſque perſonne qui voulût crier *viva*, ſuivant la coutume. Le cardinal *Albani*, qui le proclama,

eut beau crier pluſieurs fois *viva*, le peuple ne voulut pas le ſeconder.

Ce fut le parti *Rezzonico* qui fit tomber le choix ſur le cardinal *Braſchi*. Ce parti eſt compoſé de cardinaux affectionnés aux Jéſuites, & entêtés des droits de la cour de Rome ſur les princes & ſur l'égliſe. Le cardinal *Torregiani* & les *Rezzonico* avoient dominé ſous le pontificat de Clément XIII. de la famille *Rezzonico* de Veniſe, auquel ils avoient fait tenir une conduite ſi contraire aux prétentions des princes, que s'il avoit régné plus long-tems, les princes catholiques les plus zélés pour la papauté, auroient peut-être ſecoué, par dépit, un joug qu'ils ne portent plus que par indolence. Clément XIV. qui, n'étant encore que pere *Ganganelli* & allant de couvent en couvent exercer les fonctions de lecteur, tantôt en philoſophie, tantôt en théologie, s'étoit trouvé dans le cas d'éprouver continuellement l'orgueil & la préſomption des Jéſuites, avoit contracté inſenſiblement une haine contre cet ordre, qui lui valut le pontificat: car après la mort du Pape *Rezzonico*, les cours de France & d'Eſpagne voulurent abſolument un Pape, qui fût diſpoſé à abolir les Jéſuites, pour l'amour des-

quels Clement XIII, qui n'aimoit d'ailleurs réellement que les bons eſturgeons & les bonnes grives, les avoit cruellement inſultés. Ce pontife n'étoit pas naturellement fier: au contraire, il étoit d'un caractère doux; mais étoit ſi bon, qu'il devenoit la dupe de tous ceux qui l'environnoient. Durant le conclave qui ſe tint après la mort de *Rezzonico*, la cour d'Eſpagne négocia l'abolition des Jéſuites avec le cardinal *Ganganelli*, ce qui occaſionna l'évènement inattendu, de voir un moine de l'eſpèce la plus mépriſée, ſavoir de l'ordre de St. François, porté ſur le trône pontifical, dans un tems où les honnêtes gens ont en averſion tous les moines en général, même les moins diffamés. Sous ce regne, le cardinal *Torregiani* & les neveux du feu pape ne furent plus rien: le premier ſe livra pour lors entiérement aux pauvres auxquels il fit de grandes charités. Le cardinal *Rezzonico*, qu'on appelle ici le cardinal Camerlingue, à cauſe de la charge qu'il occupe, regagna l'eſtime du public par une voye moins coûteuſe: il ſe fit dévot & ennemi du beau ſexe. Pour moi, qui ſuis rarement du ſentiment du public, je n'ai pas grande opinion des dévots; le ciel les occupe trop, pour

qu'ils ſe ſoucient de la terre ; & ils ſont trop pleins du créateur, pour qu'ils daignent regarder les créatures. Cependant comme parmi la foule des méchants dévots il y en a de bons, je ne prétends point par là, vous donner une mauvaiſe idée de ce cardinal.

Dans le dernier conclave les *Rezzonico* on conſtamment joué un grand rôle ; & à la fin, ils s'en ſont rendus maîtres tout-à-fait : ils ont emporté les ſuffrages de leurs confrères : on prétend que les Jéſuites, leurs clients, y ont fait jouer certaines machines de leur façon : & on nomme deux ou trois cardinaux que ces machines ont fortement ébranlé. Mais on ne peut pas faire beaucoup de fond ſur les propos des Romains, qui ſont un peuple plus ſatyrique que vrai.

Pendant ce conclave, un Abbé a compoſé un drâme, qui ſe vend en manuſcrit, dans lequel tous les cardinaux ſont peints au naturel, avec la conduite qu'ils tenoient dans cette retraite où ils attendoient le St. Eſprit. Les uns ſont tournés en ridicule comme des ſots & des imbécilles : d'autres y ſont la figure de débauchés, uniquement occupés de leurs galanteries : d'autres enfin ſont repréſentés comme des ſcélérats, qui foulent aux pieds tous

les devoirs de la religion & de l'humanité : un cardinal de cette trempe y finit même par tuer un de ſes confreres. L'auteur pour mieux ſe déguiſer, a employé un nouveau ſtratagême : il a tiré toutes les expreſſions & toutes les phraſes des différents drâmes de Métaſtaſe, qu'il a fondues, avec beaucoup d'art, dans le ſien, ſans y mettre une ſeule phraſe de ſa façon : on tient pour conſtant ici que certains cardinaux lui ont communiqué tous les ſecrets du conclave : du moins eſt-il évident qu'il n'auroit pas pu ſavoir toutes ces choſes, ſi quelqu'un du conclave ne l'en eût inſtruit. Cependant malgré les précautions qu'il a priſes, il a été découvert, & il eſt maintenant en priſon.

Enfin les *Rezzonico*, aidés du cardinal *Torregiani*, ſont parvenus à faire élire celui qu'ils ont voulu : le nouveau pape ſemble porté pour les Jéſuites ; mais la cour d'Eſpagne eſt plus puiſſante que le pape & que les Jéſuites qu'elle a fait abolir ; & dans ce ſiécle il paroît que les foudres du Vatican ne font que chatouiller, au-lieu de bleſſer les perſonnes contre qui elles ſont lancées, car tout le monde en rit. Ainſi, tout ce que le Pape pourra faire en faveur des Jéſuites, ne ſervi-

ra tout au plus, qu'à faire traiter un peu mieux leur général emprisonné, & à mettre en liberté quelques-uns de ses subalternes, qui sont, comme lui, enfermés dans le château St. Ange.

Ce Pape a pris le nom de Pie VI. contre la coutume des papes modernes, qui prennent, par une espèce de reconnoissance, le nom du Pape qui les a créés cardinaux. Il a choisi ce nom par l'estime particuliére qu'il a pour la mémoire de Pie V. Mais la mémoire de ce pontife est décriée chez tous les Catholiques qui se piquent de bon sens. Ils l'accusent d'avoir eu des préventions absurdes au sujet des droits du pontificat sur les princes temporels; d'avoir protégé extraordinairement l'abominable tribunal de l'inquisition, dont il avoit été chef lui-même avant que d'être Pape; d'avoir exercé des cruautés contre des personnes d'un grand mérite, comme les *Carnasecchi* & les *Zanetti*; d'avoir été entouré de méchants ministres auxquels il abandonnoit les affaires les plus importantes de l'Eglise & de l'état. Ce fut ce grand homme qui s'avisa d'excommunier la reine Elizabeth par une bulle toute remplie de termes les plus injurieux, & d'expressions connues seulement de

la plus vile populace. Ce fut ce moine ſanguinaire & ce pontife violent qui publia, le premier, la fameuſe Bulle *in cœnâ domini*, ouvrage d'une ſotte ambition & d'une affreuſe tyrannie. Les Hiſtoriens eccléſiaſtiques ajoutent que le peuple Romain marqua une grande joye à la mort de ce Pie V.

Les mêmes Hiſtoriens rapportent que Pie V. aimoit beaucoup les gens de lettres, & qu'il fit donner deux cents écus d'or à un lettré de cette eſpèce, qui lui avoit dédié la vie de J. C. qu'il n'avoit pourtant que traduite du latin en Italien. Le Pape Pie VI, paroît vouloir marcher à cet égard ſur ſes traces : on dit qu'il a fait venir en ſa préſence & comblé des plus grands éloges le frere d'un nonce, pour avoir fait ces beaux vers dans le goût du douzieme ſiécle.

Si fuit, ut fertur, ſub Sextis perdita Roma,
Roma eſt ſub Sexto reddita & aucta Pio.

Je crains que vous ne trouviez pas ces vers auſſi jolis qu'ils l'ont paru à Pie VI.

Je vous ai marqué au commencement de cette lettre qu'avant de venir à Rome j'étois dans la Toſcane. Le jubilé de Rome, durant lequel il n'y eſt pas permis de mêler les choſes profanes aux ſacrées, m'avoit déter-

miné à célébrer mon carnaval dans la Toſcane.

Le carnaval de Florence offre un ſpectacle presqu'unique en Italie ; c'eſt de voir les honnêtes femmes aller ſeules aux différents théâtres, s'y mettre dans le parterre, chercher les perſonnes qu'elles veulent, & aller viſiter les loges qu'elles jugent à propos. Les dames de Florence ſont cruellement gênées par leurs ſigisbés, pendant toute l'année : ils les ſuivent par-tout & éloignent d'elles tous ceux qu'ils ſoupçonnent vouloir partager avec eux leur bonheur. Lorſque le carnaval vient, ces dames prennent leur revanche : à l'aide du maſque elles plantent là leurs jaloux ſigiſbés & s'en vont où elles veulent. C'eſt dans ce tems qu'elles ſont de nouvelles connoiſſances, qui aboutiſſent quelquefois à faire remplacer l'ancien ſigisbé par un nouveau ; car la variété plaît en amour comme en toute autre choſe. J'étois hier au ſoir au ſpectacle entre deux hommes & deux femmes, qui traitoient entr'eux d'affaires de cette nature : j'entendis très-clairement qu'une de ces deux dames conclut par promettre à ſon nouvel amant, qu'elle trouveroit auprès de ſon mari, quelque prétexte pour ſe débarraſſer de ſon ancien ſigisbé:

leur dialogue me parut ſi agréable, que je ne pus prêter aſſez d'attention aux propos de l'autre couple d'amants. Ces Dames Florentines enchantent beaucoup plus par leur langage que par leur beauté. La langue Toſcane eſt admirable pour ſa douceur, pour ſa fineſſe & pour ſon énergie; & les femmes la manient infiniment mieux que les hommes, & les payſanes mieux que les ſavants du premier ordre.

J'ai lu dans quelque livre, écrit par un Italien, que les ſigisbés ne ſont pas ordinairement des hommes dangereux pour les maris. Cet Italien ne connoît pas ſi bien ſa patrie, que les prédicateurs & les confeſſeurs de ſon païs: car quoique le clergé Italien ne ſoit pas fort difficile ſur l'article de l'adultère, il ne ceſſe pourtant pas de déclamer contre le ſigisbéiſme. Quand on connoît les Italiens & les femmes en général, il faut être bien bon pour ſe perſuader qu'un homme qui eſt preſque toujours auprès d'une femme, qui la prend au ſortir du lit & qui l'y remet, ne faſſe jamais avec elle, que ce que permet la décence. Il eſt vrai que le petit peuple d'Italie eſt encore extrêmement jaloux; & qu'un cordonnier par exemple, un tailleur &

autres

autres gens de cette ſorte feroient ſauter par la fenêtre quelqu'un qui s'aviſeroit de venir voir leurs femmes en particulier; mais il n'en eſt pas de même de la nobleſſe & des gros négociants: les hommes de ces claſſes n'ont pas la moindre jalouſie pour leurs femmes; ils n'en ont que pour celles dont ils ſont les ſigisbés. Cependant l'uſage des ſigisbés commence à tomber dans preſque toutes les villes d'Italie: ce n'eſt ſurement pas que les femmes deviennent plus chaſtes; mais c'eſt qu'elles n'aiment pas à être gênées: les hommes de leur côté, s'accommodent inſenſiblement au naturel des femmes; ils commencent à trouver, comme elles, du plaiſir dans la variété; & la jouiſſance produit également le dégoût dans les deux ſexes. Mais les Dames de Florence ſont encore trop gênées à cet égard. Les Florentins qui ſont fins, voudroient que les femmes fuſſent conſtantes, & que le changement ne fut permis qu'aux hommes: c'eſt ce qui fait que pendant le carnaval les femmes ſe dédommagent de la gêne de toute l'année.

Il n'y a dans toute l'Italie, que la Toſcane où une femme puiſſe hazarder d'aller ſeule courir les rues, le parterre & les loges

des théâtres. Dans les autres païs elle auroit bientôt à ſes trouſſes, plus d'hommes qu'elle ne voudroit. Mais les Florentins ſont très-éloignés d'inſulter perſonne : ils ſont trop polis pour cela : auſſi la Toſcane eſt-elle de tous les païs d'Italie, celui où l'on voyage avec le plus de ſureté : on n'y trouve ni aſſaſſins, ni voleurs.

Les Florentins aiment l'argent plus que les autres Italiens : ils ne ſont pas riches en général : tous leurs voiſins ſont dans une plus grande aiſance qu'eux, excepté les Romains, qui ſont pauvres & affamés : mais tandis que les Romains volent & aſſaſſinent pour ſatisfaire à leurs beſoins, les Toſcans aiment mieux les ſatisfaire par la ſobriété & par la ruſe.

Etant, l'autre ſoir, dans une boutique je pris une taſſe de caffé ; en partant je voulus payer ; mais le caffetier me dit qu'un monſieur, qui étoit là & que je n'avois jamais vu, avoit payé pour moi : je ne manquai pas de lui en témoigner ma ſurpriſe, & je partis. Comme je fus à quelques pas de la boutique, voilà mon homme qui m'accroche & qui me dit qu'il avoit pris la liberté de payer mon caffé pour ſe faire con-

notre, & pour avoir l'occaſion de me dire qu'il étoit un pauvre gentilhomme qui, &c. Vous pouvez juger que je lui ai marqué ma reconnoiſſance : je ſais bon gré aux gens qui aiment mieux demander que de prendre eux-mêmes. Le bibliothécaire de la bibliothéque de . . . . . s'y prit différemment pour avoir de mon argent. Comme il eſt chanoine, je crus devoir m'en aller ſans lui rien donner ; mais à la porte il me donna la main, & m'égratigna très-fort la mienne, comme s'il en vouloit tirer quelque pièce : cela me choqua ; & je le laiſſai avec le déplaiſir de n'avoir rien reçu de moi.

C'eſt un grand bonheur pour la Toſcane, d'avoir un prince qui la gouverne & qui réſide à Florence ; & c'en eſt encore un plus grand que d'avoir un prince tel que le préſent grand Duc. Les ſommes immenſes qu'on en a tirées avant que ce prince vînt s'y établir, l'ont épuiſée. Quand je fus la première fois dans ce pays, j'y voyois tomber ſenſiblement l'agriculture & le commerce, & diminuer la population : cette délicieuſe vallée, toute remplie de villages & de belles maiſons de plaiſance, où Florence eſt ſituée comme au milieu d'un vaſte baſſin, alloit

devenir un défert ; mais à préſent tout ſe ranime : les vignes couronnent les côteaux ; & les plaines qui ſont dans le fond, ſont cultivées avec beaucoup de ſoins & beaucoup d'intelligence : les maiſons de campagne dont ces côteaux ſont couverts, & que l'on commençoit à laiſſer dépérir, ſont réparées & bien entretenues : les jeunes payſanes, ornées de fleurs & couvertes élégamment de jolis petits chapeaux de paille, ſont retentir l'air de belles & naïves chanſons : enfin tout reſpire à préſent, les hommes & le terrein.

Le nouveau prince a fait différents réglements pour augmenter la population, l'induſtrie & le commerce : il en a fait auſſi dont la cour de Rome & les moines n'ont pas lieu d'être contents, & qui n'en ſont que plus utiles à ſes ſujets. En général les Florentins ont été de tout tems moins eſclaves du St. Siège que les autres peuples d'Italie, excepté les Vénitiens. Machiavel & Guichardin, tous deux Florentins, & dont le ſecond étoit même au ſervice de la cour de Rome, nous ont laiſſé des portraits affreux des papes & des moines : ils ont mis leurs crimes & leurs uſurpations dans tout leur jour.

Un de mes amis a appris à Livourne un

réglement dont je n'avois aucune connoiſſance, qui eſt, que les filles publiques y ſont obligées de ſe laiſſer viſiter toutes les ſemaines une fois, & plus ſouvent ſi on le juge à propos, par des chirurgiens députés à cet effet, pour voir ſi elles ont quelques maladies qu'elles pourroient communiquer à ceux qui couchent avec elles; & dans ce cas, on les envoye à Piſe pour y être guéries: ce qui fait que pour ne pas perdre leur tems à l'hôpital, elles uſent de toutes les précautions poſſibles pour ne point attraper de pareilles maladies. Je ne ſais pas ſi ce réglement charitable a été fait pour toute la Toſcane, ou ſeulement pour Livourne, en faveur des étrangers qui y viennent commercer.

Le commerce de Livourne étoit tombé; mais le grand Duc s'efforce de le rétablir.

Avant d'aller à Florence j'ai été à Gênes. Si l'on veut voir ce que c'eſt que la liberté, il faut aller dans ce pais: tout y annonce l'aiſance & la richeſſe: tout cet état n'eſt pourtant que des rochers arides qui ne produiſent rien d'eux-mêmes, aux deux bords d'une mer qui n'eſt point du tout poiſſonneuſe: je ne vous ferai point la deſcription de la ville de Gênes: vous la connoiſſez aſ-

ſez par les rélations des voyageurs. Vous ſavez auſſi combien elle eſt remplie de nobles & de négociants qui ont des richeſſes immenſes ; les Génois comme les Hollandois, ſont la reſſource de tous les princes de l'Europe, qui ont beſoin d'argent. Les deux bords de la mer, dont celui qui eſt à l'occident, s'appelle *la riviera di ponente*, & celui qui eſt à l'orient, *la riviera di levante*, ſont couverts, le premier ſur-tout, des plus ſuperbes maiſons de plaiſance que l'on puiſſe voir, de villes, de bourgs & de très-beaux villages. J'ai voulu faire ce voyage par terre, malgré la difficulté qu'il y a à grimper ſur ces rochers, pour examiner de mes yeux, d'où ce peuple tire ſes richeſſes : j'ai vu que ces rochers ne ſont ſuſceptibles d'aucune autre culture que de celle de vignes, de citrons, d'oliviers & dans quelques endroits de mûriers ; point de bois, point de prairies, & preſque point de champs. Les vignes de cet état ſont en ſi petit nombre, que les Génois ſont obligés d'aller chercher leur vin à Naples, en Calabre & en Sicile, pour fournir à leur conſommation. Les productions dont ils peuvent faire part à l'étranger, ſe réduiſent donc à l'huile & aux citrons : en échange ils ſont

obligés de tirer de l'étranger tout ce qu'il leur faut pour ſubſiſter, & les matieres premieres pour leurs fabriques & leurs manufactures, outre les draps & les toiles qu'ils font venir d'Angleterre, de France, de la Hollande & de la Suiſſe: il eſt donc évident que ce n'eſt que le commerce & l'induſtrie qui procurent ces grandes richeſſes aux Génois.

Le commerce eſt l'ame de cet état: la premiere nobleſſe n'a pas honte de l'exercer: on cite une lettre d'un négociant de Hambourg à un Doge de Gênes, qui avoit cette adreſſe: *al Sig. Nicolò . . . . . mercante di ferrarezza e Doge di Genova:* à Mr. Nicolas . . . . marchand de fer & Doge de Gênes: les profits du commerce ont mis les Génois en état d'acheter de grandes terres dans tous les différents païs de l'Italie avec titre de principautés, de marquiſats, de comtés, de baronies: ils en ont en grande quantité dans les royaumes de Naples & de Sicile: les familles Génoiſes, qui y ſont établies, ſont des plus riches du royaume: cependant elles ne ſont que des branches cadettes de celles de Gênes. Outre les grandes familles qui font leur ſéjour ordinaire dans la capitale, il y

a encore quantité de marquis & de comtes qui demeurent dans les différentes villes & bourgs de cet état: j'en ai connu de très-riches à Savonne, ville très-marchande: à *Albenge*, à *St. Reme* & ailleurs. Le marquis *Boria* de *St. Reme* n'a pas moins de cinquante mille livres de revenu: les comtes *Sappia*, du même endroit, ſont preſque auſſi riches: cependant *St. Reme* eſt un endroit qui ne produit exactement autre choſe que des olives & des citrons: le commerce & l'induſtrie doivent donner le reſte. Il ne faut cependant pas s'imaginer que les olives & les citrons ne donnent que de petits revenus: les habitans de *St. Reme* m'ont aſſuré que le propriétaire d'un modique terrein gagne dans une bonne année de quoi vivre pendant dix ans de diſette. J'ai vu dans cette petite ville de *St. Reme* un bon nombre de matelots qui avoient ſervi ſur les vaiſſeaux anglois de la compagnie des Indes, & qui ont été dans le Bengale & dans d'autres endroits où cette compagnie a des établiſſements. A une petite diſtance de *St. Reme*, il y a un bourg appellé *Langueggia*, dont les habitans vont en Calabre prendre les huiles des endroits où l'abordage eſt trop

difficile pour les vaiſſeaux des autres nations : ces gens gagnent par ce trafic un argent immenſe.

On dit aſſez communément que les peuples commerçants n'aiment pas trop la vertu, & qu'ils ſe mocquent ſur-tout de la généroſité & de l'amour de la patrie : on voit à Gênes des exemples du contraire. Vous n'ignorez pas ce qu'a fait pour ſa patrie le fameux André *Doria :* il a mieux aimé la rendre libre, que d'en être le ſouverain : l'hiſtoire nous fournit peu d'exemples pareils. Outre cela, on voit dans la grande ſalle du palais de la république un grand nombre de ſtatues qui repréſentent des héros, dont les uns ont ſacrifié leurs biens à leur patrie, & les autres l'ont ſecourue par d'autres bienfaits. La famille *Cambiaſi* vient de dépenſer pluſieurs millions pour faire bâtir un chemin, qui facilite le commerce par terre de cet état : ſes tréſors ſont ouverts à tous les gens induſtrieux & honnêtes. C'eſt bien autre choſe que de fonder des couvents & des égliſes, & d'engraiſſer des fainéants.

LETTRE TREIZIEME.

Rome le 2. Mars 1775.

J'ai vu le pape & la cérémonie de ſon couronnement. Cette cérémonie fut faite le vingt-cinq du mois paſſé. Les Romains ſont dans la perſuaſion que le couronnement des autres princes de la terre n'eſt pas comparable, pour la magnificence, à celui de leur pape, c'eſt le préjugé ordinaire de tous les peuples ignorants : ils croyent bonnement, que tout ce qui ſe fait chez eux, ſurpaſſe tout ce qui ſe fait ailleurs. Quant à moi, je n'ai pas trouvé que la pompe de cette fête égalât celle que l'on voit, en pareille occaſion, dans les autres cours de l'Europe. Le peu de troupes du pape, qui bordoient la place de St. Pierre, étoient bien habillées, comme elles le ſont par-tout dans ces circonſtances ; mais la cavalerie avoit des ſabres tout couverts de rouille : on voyoit un très-grand nombre de caroſſes ; mais il n'y en avoit que deux de vraiment ſuperbes : c'étoient ceux du cardi-

nal de *Bernis* & du cardinal de *Solis* : les caroſſes des autres cardinaux étoient lourds & lugubres, comme ils le ſont toujours ; & c'eſt ce que les Romains appellent majeſtueux. Le reſte de la nobleſſe & de la prélature ne paroiſſoit pas s'être ruiné en fraix d'équipages ni d'habits.

La cérémonie même du couronnement conſiſte à habiller le pape, à faire une proceſſion, à chanter une meſſe & à lui donner beaucoup de baiſers ſur toutes les parties de ſon corps, depuis les pieds juſqu'à la tête ; car chez le Pape on doit toujours commencer par les pieds. J'ai voulu voir cette cérémonie toute entiere ; à cet effet je me ſuis d'abord placé dans la chapelle ſixtine du Vatican, où je vis arriver Pie VI en habit ordinaire. Là il reçut de deux cardinaux diacres ſes ornements pontificaux en préſence des cardinaux, des ambaſſadeurs, des princes du trône & de quantité d'autres prélats & officiers de la cour. De là il fut porté, dans une chaiſe, ſous le portique de l'égliſe de St. Pierre, proche la *porte ſainte*, par douze palefreniers habillés d'une robe rouge, longue juſqu'aux talons : le chemin du Vatican à l'égliſe de St. Pierre n'eſt pas long,

puisque ces deux bâtiments se touchent : cependant le pape y est toujours porté de cette maniere, comme si le premier évêque des catholiques ne pût être qu'un goûteux ou un vieillard incapable de marcher. Ce n'est pas tout : deux autres palefreniers portent chacun un grand évantail de plumes de paon ; qui, par le moyen de deux bâtons, sont attachés aux bras de la chaise, & qu'on fait continuellement remuer, tant en hiver qu'en été, comme si le Pape devoit toujours avoir trop chaud.

Sous ce portique il y avoit un trône où il resta assis, pendant que les chanoines & les bénéficiers de St. Pierre lui baisoient les pieds. Cela fait, il fut encore porté dans l'église par la porte du milieu, & placé sur le marche-pied du grand autel. Ce fut à cette occasion qu'on entendit pour la premiere fois les acclamations du peuple ; & c'est aux femmes que Pie VI. en est redevable. Les femmes de Rome ne sont pas accoutumées à voir des papes si beaux & si frais que celui-ci. Lors donc qu'elles virent cette belle figure au teint de rose, elles s'écrièrent tout haut : *o quanto è bello* ! comme il est beau ! Ce qui porta enfin les hommes à crier *viva* & *benedi-*

zione : car le peuple Romain demande toujours la bénédiction aux papes, ce qui lui tient lieu de pain, dont il manque très-ſouvent. Bientôt après on fit la proceſſion autour du Chœur, pendant laquelle un maître des cérémonies tenoit dans une main un cierge allumé & dans l'autre un baſſin où il y avoit des modeles de palais & de châteaux faits avec des étoupes, auxquels il mit le feu par trois fois, diſant à chaque fois, *Pater ſancte, ſic tranſit gloria mundi.* O Saint pere, voilà comment la gloire du monde paſſe.

Après la proceſſion on commença la meſſe pendant laquelle on lui mit le *pallium*, qui confère la plénitude de la charge pontificale; & après la meſſe le Pape fut porté à la loge appellée de la bénédiction, où le premier Cardinal diacre lui mit la tiare, qui eſt un bonnet conique orné de trois couronnes, poſées l'une ſur l'autre & enrichies d'une très-grande quantité de pierres précieuſes, en lui faiſant un compliment qui ſent un peu le deſpotiſme oriental, & qui conſiſte dans cette formule : *reçois la tiare ornée de trois couronnes, & ſaches que tu es le pere des princes & des rois, le gouverneur du monde, le Vicaire de J. C. ſur la terre, auquel ſoit*

honneur & gloire aux ſiécles des ſiécles. Après cela Pie VI. donna deux bénédictions au peuple, par où finit la cérémonie, pendant laquelle le Pape reçut bien des baiſers des autres prélats. Les chanoines, les Abbés & les pénitenciers ne furent admis qu'à lui baiſer les pieds : les patriarches, les archevêques & les évêques lui baiſoient le pied & le genou : les cardinaux en corps lui baiſerent une fois les pieds, le genou & la joue : ceux d'entre les cardinaux qui firent des fonctions plus particulières, comme de l'encenſer, de lui mettre la mitre &c. le baiſerent à l'eſtomac & à la joue gauche : une autre fois les cardinaux en corps ne lui baiſerent que la main, & les évêques ne lui baiſerent alors que le genou droit. A le voir baiſer ſi ſouvent & de tant de façons différentes, on croiroit que le Pape eſt la femme de tous les prélats.

La muſique n'étoit compoſée que de voix : les Romains diſent que c'eſt l'eſpèce de muſique qui convient le plus à l'égliſe & aux fonctions qu'on y fait. Je ſuis d'accord avec eux ; mais parmi ces muſiciens il y avoit des caſtrats ; & dès lors je ſoutiens que c'eſt l'eſpèce de muſique qui convient le moins à une

égliſe, & ſur-tout à une égliſe du Vicaire de J. C. L'égliſe Catholique a en horreur cette ſorte de muſiciens: les canons de différents conciles ont prononcé l'anathême contre cet uſage de châtrer les hommes. Il eſt donc très-indécent que le premier évêque de l'égliſe ſe mocque de ſes canons, pour ſatisfaire à ſon plaiſir. Et lorsqu'on fait tant que d'admettre dans les égliſes une muſique indécente, j'aime mieux entendre des voix accompagnées d'inſtruments, que des voix toutes ſeules. En fait de muſique d'égliſe je n'ai pourtant rien entendu, & je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer rien de ſi choquant que la muſique françoiſe: quand vous entrez dans une égliſe vous croyez être dans un ancien temple où l'on égorge des victimes: c'eſt un chant bien déſagréable que la baſſe que ces prêtres françois affectent de chanter: le chant dur & confus des proteſtans n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi dégoûtant.

Deux jours après le couronnement, je vis aller Pie VI. en cavalcade du Vatican à Ste. Marie Majeure. Cette cavalcade eſt une cérémonie qui plaît, à ce qu'on m'a dit, à tout le monde; mais elle ne m'a pas plu. Les Seigneurs Romains à cheval, en cheveux courts,

en habit noir, en manteau, en bas blancs, le chapeau ſous le bras; de vieux Cardinaux au dos voûté, à la tête courbée; de vieux prélats de la même façon, tous en habit de cérémonie & en longs manteaux qui couvrent le corps du cheval; de beaux chevaux tout couverts de riches étoffes qui traînent juſqu'aux pieds, tout cela me paroît trop abſurde pour me plaire.

Ce Pape a déja commencé à donner des preuves de la mauvaiſe opinion qu'il a du gouvernement du Pape *Ganganelli*: on aſſure qu'il s'eſt déclaré nettement contre tout ce que ſon prédéceſſeur avoit fait dans les derniers mois de ſon regne. Il y a bien des gens qui prétendent que le feu Pape a été empoiſonné ſix mois avant ſa mort, & que dès-lors il a eu l'eſprit égaré. On dit auſſi aſſez communément que dans les derniers mois Clément XIV. ſe laiſſoit entiérement gouverner par le pere Buontempi, moine de ſon ordre, qui a toujours eu un grand aſcendant ſur lui. Ce pere *Buontempi* étoit gouverné lui-même par la ſignora Vittoria . . . . . ainſi le vaiſſeau de St. Pierre a été réellement gouverné par une femme: ce qui ne doit pourtant ſcandaliſer perſonne, parce que

cet

cet exemple n'eſt point du tout nouveau. Le Pere *Buontempi* étoit l'unique confident du feu pape, qui n'a jamais témoigné la moindre confiance en aucun cardinal, ni en aucune autre perſonne. Je remarquerai ici en paſſant que, quoique le pape ait des chambres de conſeil, qu'on appelle conſiſtoires à Rome; & quoique les cardinaux ſoient conſeillers ordinaires du St. Siége, le ſouverain pontife n'eſt pourtant point obligé de demander leur avis, dans quelque affaire que ce ſoit; & s'il le demande, comme cela ſe fait ordinairement; il n'eſt pas tenu de le ſuivre: car le ſouverain Pontife eſt un Dieu en terre; & cela eſt certain, puiſque le Pape Nicolas l'a déclaré très-clairement dans la diſtinction 96 du Décret de Gratien, & que le pape Boniface l'a répété dans la fameuſe Extravagante (car c'eſt ainſi que les canoniſtes appellent certaines Bulles de certains Papes; non pas parce qu'elles contiennent des extravagances, comme on le croiroit en les liſant, mais parce qu'elles ſont hors du Corps du Droit Canon, comme hors de raiſon) qui commence par ces paroles ſi connues: *unam ſanctam & Apoſtolicam Eccleſiam.*

Je reviens au pere *Buontempi*. Il a été

bien maltraité après la mort de ſon ami *Ganganelli*; & cela à cauſe de la *ſignora Vittoria*; . . . . . & de ce qu'elle lui a fait faire. Sans la protection de M. *Monino*, miniſtre d'Eſpagne, il auroit payé bien cherement tous les agréments qu'il a eu dans ſes converſations avec ſa belle. J'ai eu pluſieurs fois l'occaſion de voir cette femme; mais je l'ai trouvée horriblement laide; & elle n'eſt certainement belle qu'aux yeux du pere *Buontempi*: car tous les Romains la trouvent auſſi laide, que moi. Je ne ſuis point ſurpris qu'un moine aime une femme; car les décrets du pape Dieu n'ont heureuſement pas le même pouvoir ſur la force du corps, qu'ils l'ont ſur la foibleſſe de l'eſprit humain. Mais ce qui m'étonne, c'eſt qu'étant confident du ſouverain Pontife, il ait pu ſe contenter d'une ſi miſérable figure. Les Cardinaux qui n'avoient pas tant de crédit auprès de Ganganelli, ſont bien plus délicats.

Les ſentiments des Romains ſur la conduite, le gouvernement & le caractere de Ganganelli ſont très-partagés. Le parti Jéſuitique le fait paſſer pour une eſpéce de monſtre: il l'accuſe des crimes les plus honteux: s'il eſt vrai que ce ſoit ce parti qui

l'ait empoiſonné, il n'eſt pas étonnant qu'il employe ce moyen pour tranquilliſer ſa conſcience & pour duper le public. Celles des femmes qui auroient voulu occuper, auprès du pere *Buontempi*, la place de la Signora Vittoria, & celles qui n'auroient pas voulu être gouvernées par une perſonne de leur ſexe, diſent que ce Pape étoit un imbécille: le parti anti-jéſuitique ſoutient que *Gangánelli* étoit à la fois, un très-habile politique & un ſaint dans tous les ſens: il y a même des perſonnes qui prétendent qu'il a opéré des miracles ſur elles, & d'autres qui aſſurent l'en avoir vu faire. Si les autres moines qui ſont tous anti-jéſuitiques, non par jalouſie, comme on pourroit le croire; mais par zele pour la religion & pour la morale, étoient d'accord entr'eux, ils feroient bientôt pencher la balance du côté où ils voudroient; mais ils ne l'aimoient pas parce qu'ils n'en étoient pas aimés. Cependant leur haine contre les Jéſuites les a engagés à ſouffrir qu'on en diſe du bien, ſans en vouloir dire eux-mêmes. Mais ils permettent auſſi qu'on en diſe du mal. Ce Pape les a trop effrayés pour qu'ils conſentent à fixer l'idée que la génération préſente & les générations

futures doivent avoir de lui. Durant ſon regne, le bruit s'étoit répandu qu'il vouloit réformer tous les ordres de moines: mais ceux-ci prétendent que c'eſt un attentat horrible contre la religion, que de tenter de les réformer, tout comme le prétendoient les Jéſuites dans le tems qu'on les aboliſſoit. Quelque tems avant la mort de Clément XIV, les Franciſcains de différents ordres, comme les Recolets & les Obſervantins, tinrent à Rome un chapitre pour y élire leur général. Je voyageois alors ſur les routes de Rome; & j'y rencontrois preſque tous les jours des peres provinciaux qui venoient de toutes les provinces de l'Europe à Rome pour ce chapitre. Le bruit couroit alors, que le Pape vouloit ſaiſir cette occaſion pour réformer les différents ordres de St. François, & ſur-tout pour donner des culottes, des chemiſes, des bas & un habit propre & décent aux eſpèces de moines les plus mal propres & les plus dégoûtantes.

Ce bruit étoit d'autant plus fondé, que les gazettes de tous les païs avoient annoncé une prochaine réforme de tous les ordres monaſtiques. Il faut que je quitte ici le fil de mon diſcours pour vous apprendre ce qui

avoit donné lieu aux gazettiers de répandre cette nouvelle. L'abbé . . . . Livournois de Nation & poëte du théâtre royal de l'opéra à Berlin, ſe mit un jour en tête de ſonger aux moyens de diminuer le nombre des ordres monaſtiques & de réformer les moines : il forma un projet qui lui plut ſi fort, qu'il voulut le rendre public & lui procurer une ſorte d'authenticité. Pour cet effet il l'envoya au Gazettier de Clèves, en prenant le maſque d'un homme qui ſe diſoit être à la Cour de Rome & qui vouloit bien faire part au gazettier d'une choſe ſi importante. M. Manzoni, gazettier de Cléves, homme d'eſprit & très-inſtruit, donna dans le piège. Il publia ce projet tel qu'il lui avoit été envoyé, en remerciant la perſonne qui lui avoit fait cette confidence importante, & en priant les perſonnes qui ſeroient dans le cas de ſavoir de pareilles choſes, de les lui communiquer. Les gazettiers d'Hollande & d'Allemagne, qui ne vouloient point paroître en ſavoir moins que celui de Clèves, ſe hâterent de publier le même projet mot à mot. D'autres gazettiers à qui cette nouvelle étoit parvenue trop tard, s'aviſerent de lui donner un air de nouveauté, en diſant que c'étoit

le Roi d'Eſpagne qui avoit formé ce projet ; qu'il alloit l'exécuter dans ſes états & qu'il avoit écrit aux princes ſes alliés pour les déterminer à ſuivre ſon exemple. C'eſt ainſi que les Gazettiers parviennent à ſavoir les ſecrets de toutes les cours ; & c'eſt de ces ſortes de nouvelles que ſont remplies la plupart des gazettes.

Tous ces bruits avoient donné beaucoup d'humeur aux moines Franciſcains de toutes les eſpèces : ils étoient cruellement irrités contre le pape : tous ceux que je rencontrois m'en demandoient des nouvelles dans la perſuaſion où ils étoient que je venois de Rome : ils auroient voulu m'entendre dire qu'il étoit mort ou malade ; & comme je ne pouvois pas leur donner cette conſolation, ils en diſoient beaucoup de mal & m'invitoient à les ſeconder. Il eſt ſûr que le pape avoit quelque bon deſſein en tête à l'égard de ces moines : il lui étoit échappé quelque propos à ce ſujet en préſence du général de l'ordre & du pere *Malanotti* ſon ſécretaire. Mais ces diables de moines ont fait tant de bruit, ils ont tant murmuré, tant crié, que le pape qui étoit naturellement timide en a eu peur. Etant moine lui-même il ſavoit mieux que tout autre

ce dont les moines ſont capables : il les laiſſa partir de Rome, comme ils y étoient arrivés ſales & mauſſades : ils avoient ſeulement changé de langage au ſujet du pape, car à leur retour le pape *Ganganelli* étoit un homme ſage, prudent, équitable, plein de probité : enfin il étoit tout différent de ce qu'il avoit été lorſque ces moines s'acheminoient vers Rome.

Mocquons-nous, mon cher ami, des diſcours des Romains, des propos des moines, des calomnies des exjéſuites, auſſi bien que des miracles de *Ganganelli :* il a aſſez vécu ; & il a gouverné l'état & l'égliſe aſſez longtems, pour que nous ſoyons en état de juger nous-mêmes de lui par ſes actions. Nous ſavons qu'il a rétabli la petite marine de la Romagne ; qu'il en a réparé les ports ; qu'il a bâti des chemins nouveaux & réparé les anciens ; qu'il a établi des fabriques nouvelles, & fait venir des fabriquants & des ouvriers ; qu'il a reſpecté les princes & cultivé leur amitié ; qu'il a reçu gracieuſement tous les étrangers de différentes religions qui venoient à Rome ; qu'il a adouci la rigueur de l'inquiſition ; qu'il a arrêté la fureur des gens acharnés contre les auteurs de bons livres ; qu'il

fut le premier à omettre, dans la célébration du jeudi ſaint, la fulmination de la Bulle in *cæna domini*; ouvrage enfanté par le deſpotiſme, l'orgueil & la folie de Pie V, & de ſes ſucceſſeurs. Tout cela doit nous ſuffire pour honorer ſa mémoire, & pour juger avantageuſement de ſa conduite & de ſon regne en dépit des moines & des Romains. Il eſt à préſumer que s'il avoit vécu plus long-tems, il auroit fait plus de bien, & mis à exécution beaucoup de choſes qu'il n'avoit que projettées.

Je ſuis perſuadé que ſa mort prématurée n'eſt venue que de ſa timidité: s'il avoit d'abord exterminé les jéſuites ſans témoigner aucune crainte, & ſans traîner en longueur, comme un homme qui ne ſait pas prendre ſon parti, il auroit par ſa hardieſſe & par la promptitude de ſa réſolution, intimidé toute cette cabale de façon que perſonne n'auroit oſé en murmurer, encore moins attenter à ſa vie; mais ſa crainte & ſa circonſpection ont inſpiré du courage à ſes ennemis: il leur a laiſſé appercevoir qu'il les craignoit, & ils ont voulu ſe faire craindre. C'eſt là aſſez généralement le caractère des Italiens: un homme hardi les fait trembler, un poltron les

rend téméraires. Je vous parlerai une autre fois de la doctrine de *Ganganelli*; car tout ce qui regarde ce pape eſt intéreſſant, tant par ce qu'il a fait, que par ce qu'il a paru vouloir faire.

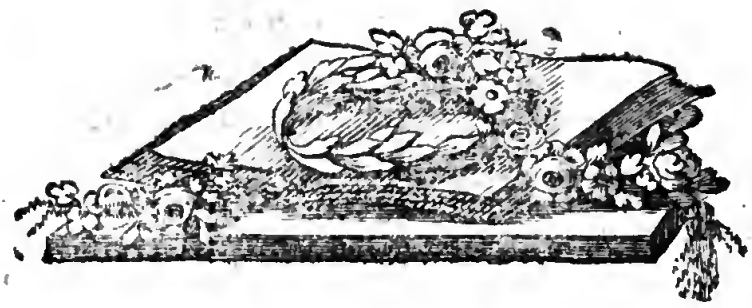
Je dois à préſent vous demander une information. On a répandu ici un bruit auquel je n'ajoute aucune foi: on dit qu'un ſeigneur Romain de la première conſidération a été arrêté par ordre du gouvernement, dans la ville où vous êtes actuellement, & que de-là il a été envoyé en Eſpagne: tout le monde eſt ici dans l'opinion que c'eſt ce ſeigneur qui a empoiſonné le feu pape, & que pour avoir le poiſon qu'il ſouhaitoit, il s'étoit adreſſé à un apothicaire de Veniſe; que la cour d'Eſpagne en ayant eu quelque ſoupçon, avoit fait propoſer à cet apothicaire par ſon miniſtre à Veniſe de paſſer à Madrid au ſervice du roi qu'on lui avoit ſuppoſé faire grand cas de ſes talents, & que cet homme s'étant laiſſé éblouir par les promeſſes du miniſtre donna dans le piége & ſe rendit à Madrid, où on lui fit avouer ſon crime & nommer le perſonnage pour qui il avoit compoſé le poiſon; mais que ce ſeigneur ayant reçu à tems à Rome la nou-

velle du départ de l'apothicaire pour Madrid, feignit de s'être brouillé avec ſa femme & qu'il en partit ſous prétexte d'aller diſſiper ſes chagrins par un voyage dans les païs étrangers. J'ai lu en effet dans les gazettes de Leyde qu'un Italien de qualité a été arrêté à la Haye; mais je ne crois pas encore que ce ſoit le ſeigneur en queſtion, d'autant plus que ſa femme a reçu depuis peu des lettres de lui; & je crois encore moins que les magiſtrats de Hollande vouluſſent ſe rendre à de pareilles inſtances. Mais quoiqu'il en ſoit, je vous prie de me mander ce qui en eſt, & de me dire le nom de cet Italien qu'on y a arrêté, auſſi bien que la raiſon de ſon empriſonnement, & ce que l'on en a fait.

Pour ſatisfaire votre curioſité au ſujet de la priere allemande, qui ſe trouve à la fin d'une bible manuſcrite, traduite en allemand, que l'on fait voir au Vatican, je vous tranſcrirai ici cette prière telle que je l'ai copiée moi-même, les bibliothécaires ne faiſant point de difficulté à cet égard, parce qu'ils diſent, quoique ſans preuve, que la traduction & l'écriture ſont de Martin Luther.

	Traduction Françoise.
ô Gott durch deine gûte	ô Dieu, donne nous par ta grace
Beſcher uns kleider und hûte	Des habits & des chapeaux,
Auch mentel und rôcke,	Des manteaux & des robes,
Fette kälber und bôcke,	Des vaux gras & des
Ochſen, ſchaafe und rinder.	Boucs, des brebis & des Taureaux, beaucoup de
Viele Weiber und wenig kinder.	Femmes & peu d'enfants :
Schlechte ſpeis und trank	La mauvaiſe viande & le
Machen einem das jahr lang.	Mauvais breuvage rendent La vie ennuyeuſe.

Quel que ſoit l'auteur de cette priere, on voit quel étoit alors l'eſprit de tous les moines; puiſqu'il n'y avoit qu'eux qui ſuſſent écrire.



LETTRE QUATORZIEME.

Rome le 30. Mars 1775.

Les ſavants de Rome & les moines d'Italie ne veulent pas qu'on faſſe aucune comparaiſon, pour la doctrine, du Pape *Ganganelli* avec le pape *Lambertini*, ils prétendent que ce dernier étoit un véritable ſavant, au lieu que *Ganganelli* n'avoit, ſelon eux, que la doctrine d'un religieux qui fait le métier de lecteur dans les couvents de ſon ordre. Il eſt vrai qu'on ne peut point faire de parallele, parce que Clément XIV n'a rien publié qui puiſſe faire juger de l'étendue & de la ſolidité de ſes connoiſſances. Benoit XIV, au contraire, a mis au jour beaucoup de lettres paſtorales, des diſſertations ſur les fêtes & ſur-tout un traité in folio de la canoniſation des ſaints, que perſonne ne lit, parce qu'il eſt tout farci de ſentiments pour & contre & tout couſu de citations; & principalement

parce que tout le monde ſait que quiconque a lâchement abandonné la ſociété, renoncé à l'induſtrie & au travail, embraſſé quelque ordre qui profeſſe la fainéantiſe, mis à contribution tout le monde pour nourrir les fainéants qui ſont à charge aux états, & témoigné beaucoup de zèle pour le St. Siège, eſt ſûr d'être mis au nombre des ſaints, s'il y a ſeulement quelqu'un qui trouve ſon intérêt, comme cela ne manque jamais, à faire la dépenſe de cent mille écus Romains pour ſa canoniſation: & que par conſéquent il eſt inutile d'écrire des livres ſur ce ſujet.

J'ai vu beaucoup de lettres que *Ganganelli* à écrites dans les différents états par où il a paſſé avant de parvenir au trône pontifical: une très-petite partie de ces lettres ont été publiées; mais la plupart ſont encore entre les mains de ſes amis & de ſes correſpondants, dont quelques-uns me les ont communiquées. Comme il n'a point publié de livres, j'ai jugé par ſes lettres qu'il étoit prolixe, & qu'il aimoit à donner des leçons ſur toutes ſortes de matières. Cependant il me paroît qu'il regne dans tout ce que j'ai vu de lui beaucoup de bon ſens: je trouve même qu'il ne craignoit pas de s'exprimer avec

plus de liberté que ſon état de religieux ne le permettoit: il haïſſoit la bigotterie & les démonſtrations extérieures de dévotion : *ſi vous faites attention*, dit-il, dans une lettre qu'il adreſſe à une Dame, *aux perſonnes de votre ſexe qui dans une ſociété parlent mal de leur prochain, ce ſont ordinairement celles qui ſont habillées en brun.* Il n'aimoit ni les moines de ſon ordre, ni ceux des autres ordres: auſſi accordoit-il ſans la moindre difficulté la permiſſion de quitter le froc à ceux qui la lui demandoient. On prétend qu'il l'a donné à plus de quinze mille mécontents : les royaumes de Naples & de Sicile fourmillent de moines défroqués : il déteſtoit ſur-tout leur oiſiveté & leur averſion pour le travail: il diſoit qu'à cet égard, ils péchoient tous contre leurs inſtituts : il ſe mocquoit de la doctrine Romaine qui attribue au Pape un pouvoir indirect ſur le temporel des rois : il paroiſſoit connoître les bornes de l'autorité eccléſiaſtique en général & de celle du Pape en particulier : il aimoit les belles-lettres & étoit verſé dans les antiquités.

Cependant il poſſédoit au ſouverain dégré (car il ne faut rien diſſimuler) les foibleſſes ordinaires des ſavants d'Italie. Les let-

tres que j'ai vues de lui, fourmillent de jeux de mots & de ces pointes que les Italiens appellent *concettini:* elles ſont remplies de lieux communs ſur la morale, la politique, la religion & la philoſophie; & ce qui pis eſt, plus la perſonne à qui il écrit eſt éclairée, plus il donne dans ce ſtile affecté. Quand on conſidère de ce côté le commun des ſavants Italiens, on diroit qu'ils n'ont pas même le ſens commun: ils font des diſſertations ſans fin ſur les choſes les plus familieres; & ils vous débitent des lieux communs avec une emphaſe & un air de ſi grande importance, comme ſi on n'avoit jamais rien dit de pareil, depuis la création du monde. Si vous êtes anglois, ils vous parleront de la conſtitution politique d'Angleterre, comme ſi vous ne faiſiez que d'arriver de la Californie: ſi vous êtes Allemand, ils vous donneront des leçons ſur l'état & le gouvernement de l'Empire, comme s'ils avoient affaire à un moine Eſpagnol: enfin ils vous étalent tout ce qu'ils ſavent, tant bien que mal, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fuſſent en état de le ſavoir. Dans une lettre que le Pape *Ganganelli* écrit au *Gonfalonier* de St. *Marino*, qui eſt une république que vous aurez de la peine

à trouver ſur les cartes géographiques de l'Italie, il met très-ſérieuſement en parallele les fardeaux d'un monarque avec ceux d'un *Gonfalonier:* paſſe encore s'il avoit fait une pareille leçon à un *Gonfalonier* de Lucques; mais pour un *Gonfalonier* de St. *Marino* cela eſt trop comique.

J'ai vu une lettre que Ganganelli à écrite à un milord Anglois, où il prétend juſtifier la cour de Rome ſur la pratique de canoniſer les ſaints, par l'extrême circonſpection qu'on apporte, ſelon lui, dans l'examen des miracles & des vertus du candidat. Je n'ai pas vu la réponſe de l'Anglois; mais je ſais bien ce que j'aurois répondu à *Ganganelli*, ſi j'avois été dans la place du milord. Je lui aurois dit qu'un fou qui quitte la ſociété civile & qui ſe met par-là hors d'état de faire du bien à perſonne, un fou qui ſe tue par des veilles & par des jeûnes extraordinaires, un fou qui ſe fouette *in gradu heroico*, ne peut & ne pourra jamais faire des miracles; & que par conſéquent toutes les précautions que l'on prend à Rome dans la canoniſation des ſaints, ne ſont que de la pouſſiere qu'on jette aux yeux du peuple, & des fourberies pour gagner de l'argent. Si les Sulli, les

Henri

Henri IV, les Colberts & les autres grands bienfaiteurs du genre humain n'ont point fait de miracles ; pourquoi Dieu accorderoit-il cette grace à des hommes qui quittent la ſociété tout vivants, & ne font de bien à perſonne. Si la cour de Rome veut que l'on reſpecte ſes ſaints, il faut qu'elle change les idées qu'elle a des vertus & des vices. Il faut qu'elle condamne comme vice ce qu'elle a regardé juſqu'à préſent comme vertu : il faut qu'elle mette ſur les autels, ceux qu'elle a damnés juſqu'ici : il faut enfin que ſes ſaints ſoient ceux qui font le plus grand bien à tout un païs, à tout un royaume, à tout le genre humain ; & que ſes damnés ſoient ceux qui ſe réduiſent à l'impuiſſance de faire le moindre bien ; ceux qui fuyent les hommes & dont tout l'amour pour le prochain ſe borne à donner de la ſoupe à des fainéants qui infectent l'état, au préjudice de ceux qui travaillent. Pourquoi ces prétendus ſaints de la cour de Rome ne font-ils jamais de miracles aux yeux des perſonnes éclairées, & également incapables d'être trompées ou ſubornées ? Pourquoi ces miracles ne s'opèrent-ils jamais que ſur de vieilles femmes, ſur des imbécilles de la lie du peuple, ſur des fanatiques & ſur des miſérables ſans aveu ? St.

Antoine fait à Padoue, s'il en faut croire les Padouans, treize miracles par jour ; mais d'où vient que jamais aucun miracle ne s'eſt opéré ſur un honnête homme ? La perſuaſion des miracles de St. Antoine attire beaucoup d'offrandes à ſon égliſe ; car pour ſe rendre digne d'être favoriſé d'un miracle, il faut avoir de la foi, & la foi ſe manifeſte par les œuvres ; mais les perſonnes éclairées aiment mieux payer après le miracle. J'ai été pluſieurs mois à Padoue, parce que j'ai grand beſoin d'un miracle ; mais je me ſuis réſervé de témoigner ma foi après le miracle, & ce miracle ne s'eſt pas encore fait. Il me paroît que c'eſt être bien indiſcret que de prétendre être cru avant que d'être connu, & d'être payé avant que d'avoir rendu le ſervice. Ces ſaints de la cour de Rome ne me paroiſſent ni honnêtes ni polis ſauf le reſpect dû aux véritables ſaints.

Il eſt vrai que les procès pour la canoniſation des ſaints ſe font à Rome avec beaucoup d'appareil : on fait des recherches prodigieuſes, des actes très-volumineux, des écrits pour & contre ſans fin : celui qu'on appelle l'avocat du diable, fait tous ſes efforts pour faire damner le candidat, tandis que l'avocat oppoſé s'efforce de le faire ſanctifier ;

mais tout cela n'aboutit qu'à faire dépenſer de l'argent à ceux qui s'intéreſſent à la canoniſation ; & cela eſt bien juſte, puiſque le ſaint les dédommage enſuite largement des dépenſes qu'ils ont faites : c'eſt placer cent mille écus à cinquante pour cent.

Quand je fis mon dernier voyage à Naples, j'eus le plaiſir de connoître perſonnellement un homme, qui a eu le bonheur de porter St. Thomas d'Aquin à faire un miracle éclatant. Près de *Piperno* qui eſt une ville de l'état eccléſiaſtique ſur la route de Naples, ſe trouve l'abbaye de *Foſſanuova*, où mourut St. Thomas en allant de Fondi au concile de Lyon. Les moines, qui ſont de l'ordre de Citeaux, l'enterrerent dans leur couvent ; & le ſaint ne tarda pas à y opérer des miracles. Comme ce ſaint Docteur étoit de l'ordre de St. Dominique, les Dominicains jugerent à propos de faire bâtir un couvent dans la ville de *Piperno*, après quoi ils intenterent un procès à ceux de *Foſſanuova* pour avoir le corps de leur confrère. Ces moines répondirent que le ſaint leur appartenoit, parce que ſans eux il ſeroit mort ſur le pavé & que Dieu le leur avoit fait avoir par un miracle. Car ce ſaint étant tombé malade pendant ſon voyage, il

deſcendit de deſſus ſon mulet & après avoir attaché la bête à ſon bâton qu'il avoit enfoncé dans la terre, il s'endormit dans un coin du bois proche de l'égliſe. Dieu qui ne vouloit pas que le ſaint mourût dans cet endroit comme un malheureux, fit que le mulet ſe détacha & courut à l'égliſe où il entra ſi avant, qu'il mit les pieds dans le chœur, & fut puni de mort ſubite. Les moines qui avoient été témoins de ce fait, ſe mirent à chercher le maître du mulet; & ils furent tout ſurpris de voir St. Thomas prêt à rendre l'ame; car Charles I, Roi de Naples l'avoit fait empoiſonner: ils l'apportèrent au couvent, où il mourut quelques jours après. Malgré ce miracle, la cour de Rome décida le procès en faveur des Dominicains, parce que le roi de France les protégeoit. Le corps fut adjugé à l'ordre de St. Dominique; & à la ſollicitation du même roi de France, il fut tranſporté à Toulouſe. Depuis ce tems-là on a toujours été dans la perſuaſion que le corps de St. Thomas étoit tout entier en France. Mais un docteur de *Piperno* n'en fut point la dupe: il trouvoit qu'il eût été fort malhonnête à St. Thomas de ſe laiſſer tranſporter tout entier ailleurs, après avoir contracté une ſi grande

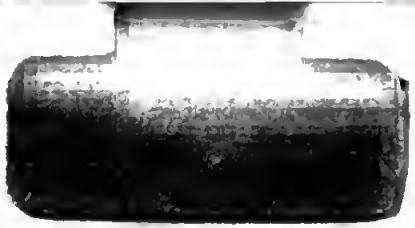
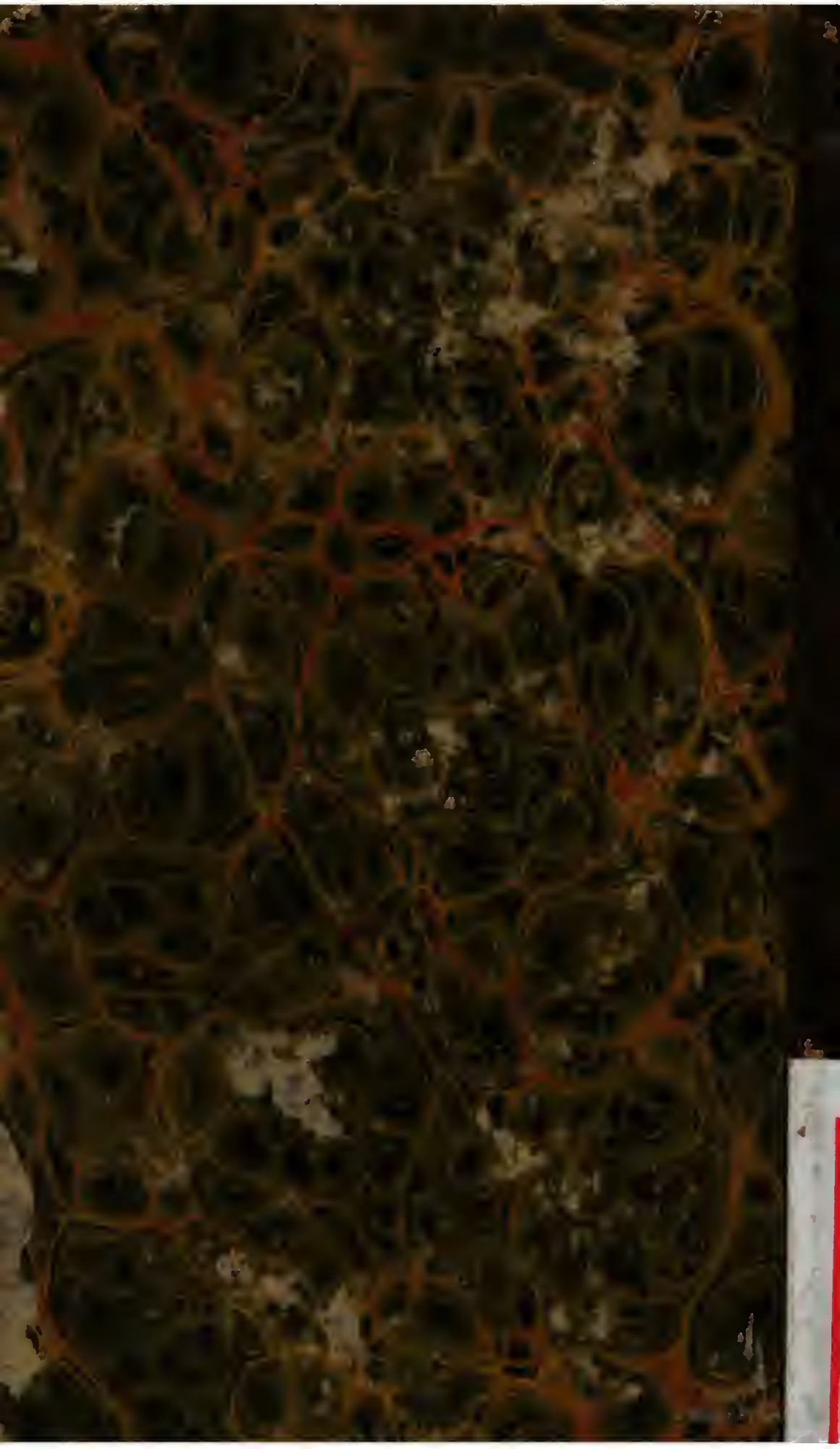
obligation envers les moines de *Foſſanuova*, qui avoient eu la charité de le nourrir pendant quelques jours & de l'enterrer dans leur couvent. Cette réflexion le détermina à aller tout exprès dans l'égliſe de *Foſſanuova*, à une heure où il étoit ſûr qu'il n'y auroit perſonne : là il ſe mit à conjurer le ſaint, qu'il lui manifeſtât, s'il étoit vrai qu'il ſe fût laiſſé déterrer tout entier, & s'il n'y avoit pas du moins laiſſé quelques reſtes précieux de ſon ſaint corps. Dans le moment que le ſuppliant étoit dans la plus grande ferveur de ſa priere, il entendit tout à coup frapper trois fois dans un coin de la muraille : il prit cela pour un ſignal du ſaint, qui vouloit lui marquer qu'il y étoit encore : mais de peur de l'importuner, il ne voulut pas inſiſter davantage pour cette fois & s'en alla : il y retourna le lendemain & le ſur-lendemain & il entendit les mêmes coups dans le même endroit. Cela l'engagea à en faire part au ſupérieur du couvent, qui, en préſence de ſes moines, fit auſſi-tôt ouvrir la muraille, où l'on trouva, au grand étonnement des aſſiſtans, un vaſe qui contenoit une tête au milieu de deux ampoules. Sur le vaſe on découvrit cette inſcription : *caput divi Thomæ Aquinatis :* ſur l'ampoule du côté

droit on liſoit ces mots, *ex ſanguine divi Thomæ:* ſur l'ampoule du côté gauche on liſoit ceux-ci, *ex adipe divi Thomæ:* on y trouva auſſi un billet qui marquoit qu'un moine, dont je ne me rappelle plus le nom, avoit conſervé ces précieuſes reliques & ſubſtitué une autre tête à la place de la véritable, lors de la tranſportation du ſaint corps. Les moines pour s'aſſurer encore mieux de la vérité, approcherent les deux ampoules de la tête du ſaint, & le ſang ainſi que la graiſſe, qu'elles contenoient, commencerent à bouillonner. Cette expérience fut répétée en préſence de l'évêque & réuſſit également. Les moines & l'évêque de concert, en firent alors part au St. Pere, qui autoriſa l'évêque à approfondir le fait, & à ſtatuer enſuite ce qu'il jugeroit à propos: car la cour de Rome remet toujours à la prudence des évêques les affaires des ſaints, qui ne rendent pas cent mille écus, comme les canoniſations. Les reliques furent depuis portées en proceſſion; & on inſtitua une fête, qui devoit être célébrée par les *Pipernates* le jour de St. Thomas.

Le prieur des Jacobins me fit faire la connoiſſance du docteur qui a déterminé St. Thomas à faire le miracle. Il m'a paru un homme

ſimple qui pourroit bien s'être laiſſé tromper par les moines de *Foſſanuova*. J'ai demandé à ce prieur ſi ſon couvent ne penſoit pas à renouveller le procès contre les moines de Citeaux pour la revendication de ces nouvelles reliques: il m'a répondu que ce ſeroit une témérité que de prétendre à ces reliques, puiſque le ſaint a donné des marques ſi évidentes de ſon inclination pour le couvent de *Foſſanuova*: les Jacobins ont jugé plus à propos de s'arranger avec les moines de ce couvent pour le produit de la nouvelle fête; ils ſont convenus qu'il ſe feroit une proceſſion qui partiroit du couvent des Jacobins, où le peuple s'aſſembleroit, & que de là on iroit à *Foſſanuova*, où un Jacobin feroit le panégyrique du ſaint. Ainſi les offrandes, qui ſont l'objet le plus important de la fête, ſe reçoivent dans l'égliſe où la proceſſion commence, & dans celle où elle finit. Voilà donc un rival de St. Janvier de Naples, qui, par l'adreſſe des moines de *Foſſanuova*, y fait le même miracle, que celui-ci fait à Naples par l'adreſſe de l'archevêque & des Chanoines. J'ai connu à Berlin un habile chymiſte qui faiſoit faire ce miracle au ſang des Luthériens & des Calviniſtes. Lorſque j'ai été à Naples, je n'ai

pas manqué d'aller voir le ſang de St. Jean Baptiſte, autre rival de St. Janvier, qui fait le même miracle dans une égliſe de religieuſes, appellée *Santa Maria Donna Romita.* A cette occaſion une religieuſe, que j'allois voir quelquefois, me dit, *viva St. Gennaro & St. Giambatiſta : ma io ſo che non c'è altro ſangue che poſſa bollire ancora dopo morte, che quello delle monache :* vivent St. Janvier & St. Jean-Baptiſte ; mais je ſais qu'il n'y a pas d'autre ſang qui puiſſe bouillonner encore après la mort, que celui des Nonnes.

Fin du Tome premier.

960933